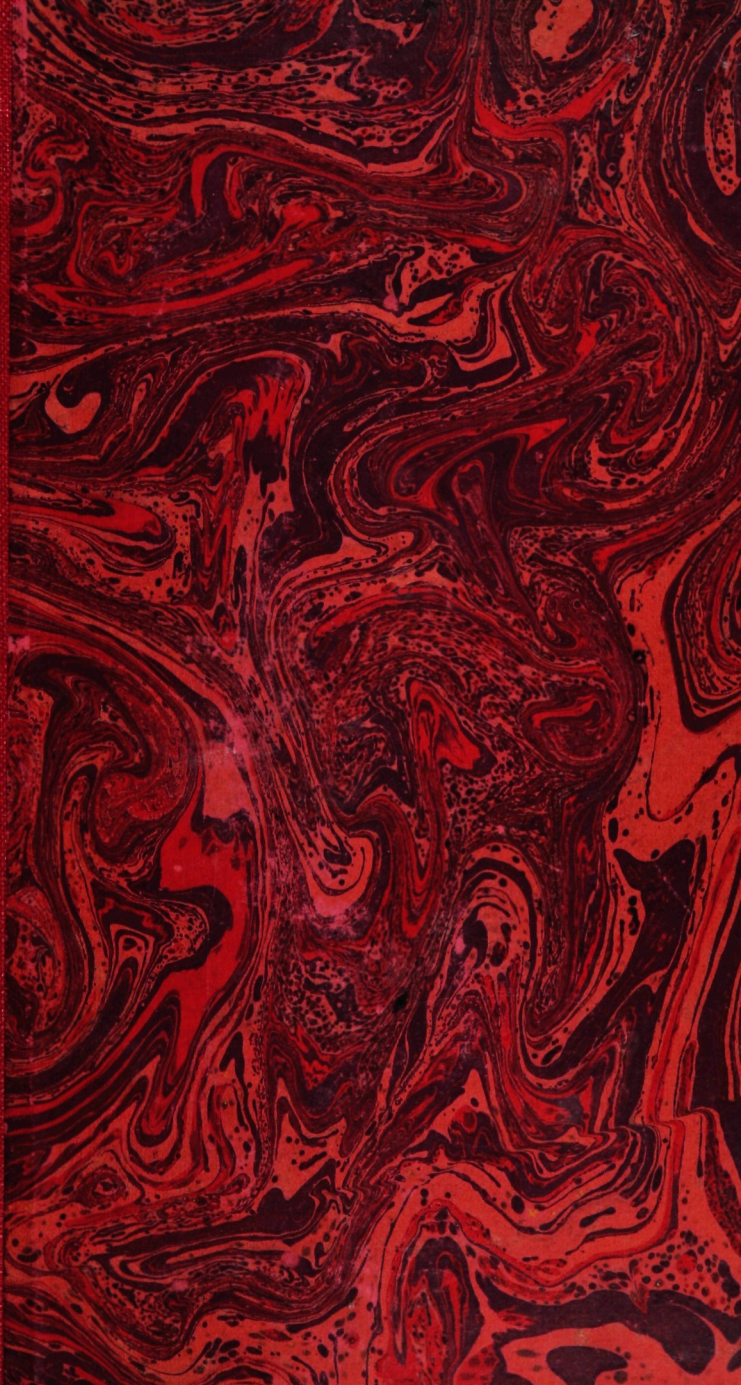


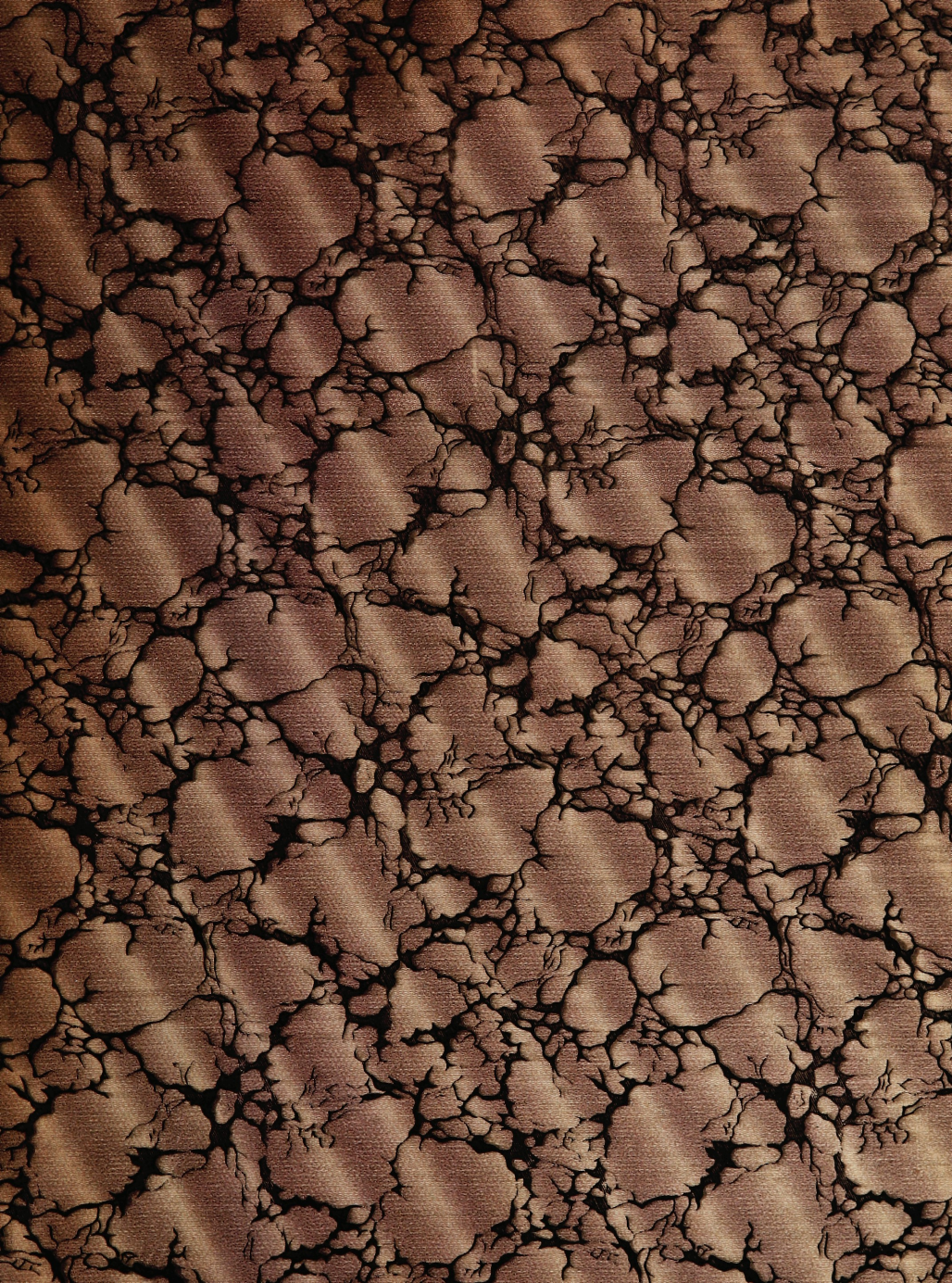
99
R3S3



The University of Chicago
Libraries



LIBRAIRIE E. DRON



CLAUDE F.-A. SCHAEFFER
CH. VIROLLEAUD — R. DUSSAUD

LA SEPTIÈME CAMPAGNE DE FOUILLES
A RAS SHAMRA
(UGARIT)

(PRINTEMPS 1935)

RAPPORT SOMMAIRE

XVII
(Extrait de la Revue *Syria*, 1935 et 1936)

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN (VI^e)
—
1936

DS99
.R3S3
v.7



Oriskany Inst.

LES FOUILLES DE RAS SHAMRA-UGARIT

SEPTIÈME CAMPAGNE (PRINTEMPS 1935)

RAPPORT SOMMAIRE ⁽¹⁾

PAR

CLAUDE F.-A. SCHAEFFER

La septième campagne de fouilles à Ras Shamra a duré du mois de mars au début de juin 1935. Par suite de la chaleur précoce et exceptionnelle de ce printemps, de nombreux cas de paludisme se déclarèrent parmi nos ouvriers indigènes. Le personnel européen de la mission fut également éprouvé. Grâce pourtant au courage et au dévouement de nos collaborateurs, M. Georges Chenet, fidèle compagnon depuis sept ans, MM. Jean de Jaegher et Paul Pironin, architectes, les recherches n'ont subi aucun retard.

En Syrie, nos travaux ont été beaucoup facilités par M. Seyrig, directeur du Service des Antiquités, M. le général Huntziger, commandant supérieur des Troupes du Levant, et M. Schœffler, gouverneur de l'État de Lattaquié, que nous remercions très sincèrement. Nous sommes également reconnaissant à M. le chef de bataillon Delattre, commandant d'armes à Lattaquié, à M. Badih el Khazen, directeur des travaux publics, et à M. le commandant Charollais, pour leur concours sur place. Une série de photographies d'avion exécutées par le capitaine Petit (pilote adjudant-chef Gaudichon), sur ordre du Commandement supérieur, et de M. le colonel Brulé, commandant les forces aériennes du Levant, ont permis la vérification des relevés et de faire profiter nos recherches de certains indices de surface, invisibles au sol.

Subventionnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Conseil

⁽¹⁾ Un résumé de ce rapport a été lu le 22 octobre 1935, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fait suite aux rapports sur les six précédentes campagnes :

Syria, X, 1929, p. 285-297; XII, 1931, p. 1-14; XIII, 1932, p. 1-27; XIV, 1933, p. 93-127; XV, p. 106-136; XVI, 1935, p. 141-176.

des Musées nationaux et le Ministère de l'Éducation nationale, la Mission, à laquelle le Gouvernement de Lattaquié accorda une contribution, occupa une moyenne de 200 ouvriers pendant toute la durée des recherches.

A. — CHANTIER SUD D'UGARIT.

Dans le chantier sud, situé immédiatement à l'ouest de nos fouilles de 1934 ⁽¹⁾ (voy. le plan pl. XXIII C), nous mimés au jour plusieurs maisons privées. Elles sont disposées le long de deux rues ; l'une, orientée est-ouest, est parallèle aux autres rues dégagées dans cette partie de la ville, elle a été appelée par nous « rue du Dieu-Môt » ; l'autre rue, dirigée sud-nord, n'est déblayée qu'à son extrémité nord qui joint perpendiculairement la rue du Dieu-Môt. Les murs des maisons sont, par endroits, conservés jusqu'à 2 mètres de hauteur et il a été ainsi possible de relever dans le détail le plan de quelques-unes des demeures ugaritiennes de la fin de l'époque mycénienne.

De la rue on entrait, généralement, dans une petite cour, parfois couverte, où se trouvent le puits à margelle monolithe et une ou deux grandes auges de forme carrée ou rectangulaire pour la réserve d'eau ; il y avait là, également, le four à pain, ainsi que l'escalier conduisant à l'étage supérieur réservé à l'habitation proprement dite (pl. XIII, 2). A côté de la cour était quelquefois installé un bain, avec, au voisinage, un puisard dans lequel s'écoulaient les eaux usées. Ce qui nous a particulièrement frappé en dégagant ces vastes demeures, c'est que chacune est pourvue d'un caveau funéraire installé dans le sous-sol. Parfois le plafond de la tombe voûtée en encorbellement sert de sol à l'une des pièces du rez-de-chaussée, laquelle communique par une porte à jambages en pierres de taille avec les autres chambres de la maison ou avec la cour intérieure. Les dimensions des caveaux, la qualité et le nombre des objets composant leur mobilier funéraire, sont proportionnés à la grandeur des maisons et à la fortune de leur propriétaire. Celle-ci a dû être souvent considérable, comme l'indique l'opulence des offrandes et l'importance des caveaux. On doit, néanmoins, se garder de qualifier ces tombes de royales ; leur

⁽¹⁾ Cf. *Syria*, XVI, 1935, p. 142, et pl. XXXVI.



1. Dégagement d'une maison du XIV^e-XIII^e s. Chantier A.



2. Cour intérieure de maison privée avec escalier, puits et auge (XIII^e s.).

RAS SHAMRA-UGARIT.

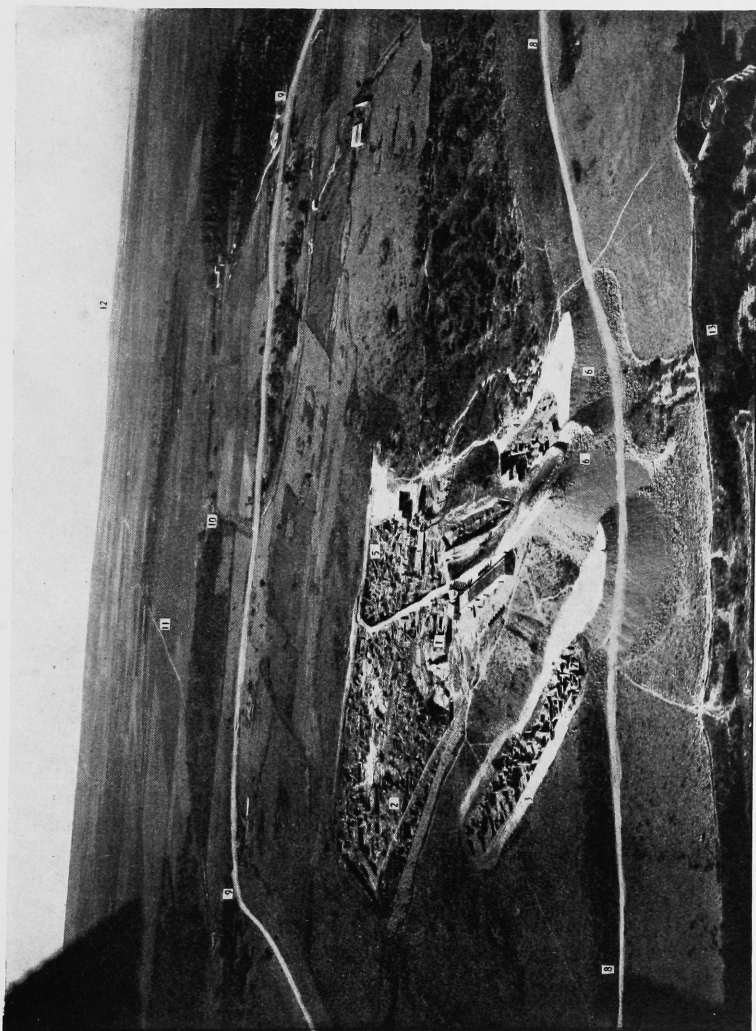


FIG. 1. — Vue d'avion de la partie actuellement dégagée de la ville mycénienne sur le tell de Ras Shamra.
 1. Le temple de Ba'al. — 2. Le temple de Dagon. — 3. Le chantier B des fouilles de 1935. — 4. Le chantier A des fouilles de 1935. — 5. Le chantier C des fouilles de 1935. — 6. Les cônes de déblais. — 7. La grande fosse VII découverte en 1935. — 8. Limite nord du tell. — 9. Limite sud du tell. — 10. Le village de Bordj-el-Kessab. — 11. Route vers Lattaquié. — 12. Lattaquié. — 13. Le Nahr-el-Fidd.

nombre, dépassant douze à l'heure actuelle, et leur dispersion sur toute l'étendue du quartier dégagé sur le tell et au bord de l'ancien port, empêchent de les considérer comme les lieux de repos des rois d'Ugarit. A la vérité, les caveaux royaux, comme du reste aussi le palais, sont encore à découvrir à



FIG. 2. — Évacuation d'eau à travers le mur d'une maison (XIV^e-XIII^e siècles avant J.-C.).

doute sur l'ampleur des transactions de ces riches négociants d'Ugarit, de l'époque mycénienne. Ces derniers, quoique vivant dans un milieu sémitique, ne semblent pas avoir été des sémites. La nature du mobilier funéraire indique que nous avons affaire à des personnages fortement imprégnés de la civilisation de Chypre, de l'Égée et de Mycènes, ou, du moins en partie, originaires de ces pays. Les crânes retrouvés dans leurs caveaux appartiennent, pour la plupart, au type dit « méditerranéen ⁽²⁾ » qu'on rencontre aussi dans certaines

Ras Shamra. Le métier ou la profession de l'un des personnages qui habitaient les vastes demeures si bien aménagées du premier niveau de Ras Shamra et qui se faisaient inhumer dans les caveaux de famille, à l'intérieur de leur maison, nous est révélé par les objets retirés des ruines de son habitation. Parmi eux, il y avait plusieurs paires de plateaux de balance en bronze, des moules pour bijoux, des lingots d'argent, d'électrum et d'or et des provisions de métal de même nature sous forme de vases et de bijoux coupés ou pliés et destinés à la refonte. Ils s'agissait donc d'un bijoutier, d'un courtier en métaux précieux, qui était, peut-être, aussi prêteur d'argent. Certains textes de comptabilité, antérieurement trouvés ⁽¹⁾, ne laissent aucun

⁽¹⁾ F. THUREAU-DANGIN, *Un comptoir de laine pourpre à Ugarit d'après une tablette de Ras Shamra*, *Syria*, XV, 1934, p. 137. — E. DHORME, *Petite tablette accadienne de Ras*

Shamra, *Syria*, XVI, 1935, p. 194.

⁽²⁾ Communication du professeur Vallois qui a accepté de faire l'étude des crânes rapportés de nos fouilles de Ras Shamra.

tombes de l'époque mycénienne de Chypre, à Enkomi par exemple ⁽¹⁾, et de Grèce, à Mycènes ⁽²⁾.

Il est certes étonnant de rencontrer en pleine époque mycénienne et dans une civilisation aussi avancée que celle d'Ugarit la coutume de l'inhumation à l'intérieur des habitations, réservée généralement aux civilisations primitives ⁽³⁾ ou fort anciennes ⁽⁴⁾. Le fait s'explique à Ras Shamra, sans doute, par l'antagonisme entre la race des Mycéniens s'étant installés à Ugarit et la population sémitique indigène qui leur était sourdement hostile. C'est, en somme, le problème toujours actuel en Orient des races actives et commerçantes, qu'elles s'appellent mycéniennes ou grecques ou arméniennes, qui s'installent dans les ports et dans les villes pour y accaparer le négoce et les emplois rémunérateurs aux dépens de la population indigène d'un naturel plus indolent.



FIG. 3. — Partie inférieure d'un entonnoir pour libation, en place (xiv^e-xiii^e siècles).

Dans la partie sud du chantier C, les murs des habitations de la fin de l'époque mycénienne sont en partie recouverts par des constructions plus récentes dont le plan n'a pu encore être démêlé. La suite des fouilles dans cette région nous permettra, nous l'espérons, d'en déterminer la nature et la date précises.

Poussant nos fouilles jusqu'à la base du premier niveau, nous mîmes au jour de nombreux vestiges de la phase finale de l'époque cananéenne, ou, si l'on veut, phénicienne d'Ugarit. La céramique mycénienne de très bonne facture retirée de ce niveau est à classer au Minoen ou Helladic récent III, c'est-à-dire dans les xiv^e-xiii^e siècles ; il en est de même de la grande masse de la poterie chypriote. Tout à fait à la base du premier niveau, de nombreux

⁽¹⁾ C. M. FURST, *Zur Kenntnis der Anthropologie der prähistorischen Bevölkerung der Insel Cypern*, Lund, 1933, p. 102.

⁽²⁾ Le même auteur, dans A. J. B. WACE, *Chamber Tombs at Mycenae*, Oxford, 1932,

p. 232.

⁽³⁾ D. FIMMEN, *Die Kretisch-Mykenische Kultur*, Leipzig-Berlin 1921, p. 54.

⁽⁴⁾ C. L. WOOLLEY, *Les Sumériens*, Paris, 1930, p. 161.

dépôts céramiques contiennent des vases de type chypriote, identiques à ceux qu'on a trouvés en Égypte, associés à des objets du temps des Thoutmès et des Aménophis II et III, ce qui permet de les attribuer à la fin du xv^e et au xiv^e siècle. Dans ces dépôts, la céramique mycénienne fait encore défaut. Ras Shamra ne nous a livré jusqu'ici aucun spécimen de la belle céramique mycénienne des xvi^e et xv^e siècles, comparable à ceux retirés par M. Wace



FIG. 4. — Dispositif votif avec entonnoir pour libation, et ensemble de vases parmi lesquels deux rhytons (xiv^e-xiii^e siècles).

des tombes de Mycènes ⁽¹⁾, pour ne citer que ces découvertes récentes. Antérieurement au xiv^e siècle, les ateliers de céramique mycénienne ne semblent pas avoir travaillé pour l'exportation ; en tout cas, leurs produits n'avaient pas encore conquis le marché d'Ugarit. Ce n'est qu'au début du xiv^e siècle que la céramique mycénienne commence à être amenée en quantité quelque peu importante à Ras Shamra. Une nouvelle découverte que nous aurons à signaler plus loin le confirme. Au xiii^e siècle, enfin, avec la céramique mycénienne provenant des ateliers installés à Chypre ⁽²⁾, les produits de facture mycénienne

⁽¹⁾ A. J. B. WACE, *Chamber Tombs at Mycenae*, pl. I à VI.

⁽²⁾ Cf. nos *Missions archéologiques en Chypre*, Paris, 1936.

deviennent si abondants à Ras Shamra-Ugarit que, concurremment avec d'autres indices, on a pu conclure à l'existence d'une colonie de marchands d'origine égéo-mycénienne et chypriote sur ce point de la côte syrienne ⁽¹⁾.

Nos trouvailles montrent nettement que la civilisation mycénienne gagne du terrain à Ras Shamra-Ugarit précisément à l'époque où l'influence égyptienne y décroît. Mais il semble que, sur la côte, contrairement à ce qui se passait dans l'intérieur du pays, ce n'étaient pas les Hittites qui bénéficièrent de l'affaiblissement de l'autorité égyptienne. Ce furent ces peuples marins venus des îles et de la mer égéenne, que les lettres d'El-Amarna nous nomment avec des appellations ethniques, souvent obscures, parmi lesquelles l'élément achéen dut jouer un rôle important, sinon prépondérant ⁽²⁾. Nous y insistons ici, parce qu'au cours de nos fouilles de cette année, nous avons constaté une fois de plus l'ex-



FIG. 5. — Tête de lionne en ivoire (xiv^e siècle).

trême rareté de vestiges hittites. Cela ne peut guère être l'effet du hasard. Du reste, dans la lettre bien connue d'Abimilki de Tyr à Aménophis (IV probablement) ⁽³⁾, la phrase qui a parfois été citée pour preuve de la présence des Hittites à Ugarit peut être interprétée comme prouvant exactement le contraire. En effet, le correspondant du pharaon, après avoir signalé qu'Ugarit avait été à moitié détruit par un incendie, ajoute que « les Hittites ne sont pas là ». A notre avis, avec cette phrase laconique, qui termine une énumération de faits intéressant la situation politique en Syrie, Abimilki voulait dire que les Hittites ne sont pas dans le pays d'Ugarit. Ce ne sont donc pas les Hittites qui seraient à tenir pour responsables de l'incendie ayant dévoré la moitié

⁽¹⁾ René DUSSAUD, *Note additionnelle. Syria*, 1927, p. 20 et p. 297.

1922, p. 358.

⁽²⁾ MORET, *Des Clans aux Empires*, Paris,

⁽³⁾ KNUDZON, *Die El-Amarna-Tafeln*, n° 151.

d'Ugarit. En tout cas, la négation est catégorique : « Les Hittites ne sont pas à Ugarit » et c'est avec elle que nous avons à compter ⁽¹⁾.

Les Hittites se seraient-ils emparés d'Ugarit à une date postérieure à celle de la lettre d'Abimilki, écrite entre 1375 et 1360 approximativement ?

L'absence de monuments hittites dans les couches supérieures du premier niveau de Ras Shamra nous fait pencher vers une réponse négative. Il faut avouer que la suite de nos recherches sur ce vaste tell, dont nous n'avons exploré jusqu'ici qu'une fraction de l'extrémité nord-est, pourrait apporter un changement à cette situation. Cependant nous avons l'impression que ce n'est pas très vraisemblable, car les trouvailles recueillies en surface dans les parties du tell non encore explorées ne fournissent aucun indice d'une occupation hittite. En outre, il y a un fait historique, attesté par les textes contemporains, qui paraît indiquer qu'Ugarit encore du temps de Ramsès II avait su maintenir son indépendance vis-à-vis du roi hittite. Dans le « Poème de Pentaour », Ugarit est, en effet, mentionné dans la liste des peuples étrangers que Moutallou avait su coaliser contre le pharaon et lui opposer dans la fameuse bataille de Kadesh. Cette mention ne s'expliquerait guère, si le pays d'Ugarit avait fait partie du territoire du prince hittite ; il y apparaît au contraire comme un allié, au même titre que toute une série d'autres pays, ce qui permet de supposer que sa souveraineté territoriale était intacte. Ces remarques n'ont d'autre but que de rendre prudents ceux qui s'occupent du problème des rapports entre Ras Shamra-Ugarit et la puissance hittite. Pour le moment, et du point de vue des constatations archéologiques, rien n'autorise à penser que Ras Shamra-Ugarit ait été occupé par les Hittites.

Dans la même couche inférieure du premier niveau nous trouvons plusieurs de ces dépôts déjà signalés antérieurement et caractérisés par la présence d'un grand entonnoir à libation percé d'ouvertures enfoui verticalement dans la terre avec, à sa base, une accumulation de vases. Parmi eux des rhytons attestent bien le caractère votif de ces dispositifs (fig. 3 et 4). Comme nous l'avions déjà dit ⁽²⁾, ils ont dû servir au rite magique, ayant probablement pour but de favoriser la fécondité de la terre et dont l'une des tablettes de Ras

⁽¹⁾ La lecture qui a été proposée : « Les Hittites ne sont plus là », ce qui équivaldrait à dire qu'ils y étaient, fait violence au texte.

⁽²⁾ Cf. Rapport de la troisième campagne, *Syria*, 1932, p. 12.

Shamra semble donner la formule ⁽¹⁾. Plusieurs scarabées, des faucilles et flèches en bronze et de nombreux cylindres, dont quelques-uns en hématite, ont également été trouvés dans ces couches. La qualité artistique et technique des cylindres de la partie récente du premier niveau (xiii^e-xii^e siècles) est sensiblement inférieure à celle des cylindres recueillis plus bas dans les couches des xv^e et xiv^e siècles. Vers la fin de cette époque les cylindres en hématite tendent à disparaître.

Dans la partie nord du chantier C, où aboutit l'extrémité ouest de la rue



FIG. 6. — Empreinte du cylindre d'Aḥam-nirši, fils d'Inbuša (xx^e siècle).

du Dieu-Aleïn (voyez le plan pl. XXIII), nous mimes au jour, dans la partie inférieure du premier niveau, une construction qui semble faire partie du vaste bâtiment, distingué par sa belle façade en pierres de taille, longue de 23 mètres, qui nous a fourni la coupe et la patère en or ⁽²⁾. Toute cette région avait été bouleversée par des fouilles clandestines remontant avant 1914 et dont les vieillards des villages voisins du tell, qui furent contraints à fournir la main-d'œuvre, se souviennent fort bien. Ces recherches ont, du reste, dû être fructueuses. Nous avons trouvé dans les déblais laissés par nos devanciers des restes de feuilles d'or ayant fait partie du revêtement de statuettes ainsi que de nombreux fragments de vases en argent et électrum provenant de ré-

⁽¹⁾ L. c., *Syria*, 1932, p. 12.

⁽²⁾ Cf. Rapport de la cinquième campagne, *Syria*, 1934, p. 124.

servies en métaux précieux destinées à la refonte, comme celles que nous avons nous-même recueillies à plusieurs reprises pendant nos fouilles⁽¹⁾. Sur le front de taille de nos tranchées, nous pouvions suivre les limites des anciennes fouilles s'approfondissant en entonnoir jusqu'à 2 mètres de profondeur et au



Fig. 7. — Deux plaquettes en fritte multicolore figurant des personnages à longue barbe, vêtus du costume syrien (trouvés avec les rhytons de la fig. 8).

fond desquelles, les recherches terminées, avaient été accumulées pierres et pierraille. Les chercheurs de trésors avaient heureusement laissées intactes les fondations à la base du premier niveau. Leur dégagement n'étant pas achevé, nous ne pouvons encore déterminer la nature du bâtiment. Son extension, le soin de la construction et la qualité des trouvailles en or et en argent indiquent cependant son importance. Dans diverses pièces à sa périphérie sud, nous avons recueilli, outre un ensemble de beaux vases des XIV^e-XIII^e siècles

⁽¹⁾ [Cf. nos rapports sur les troisième et sixième campagnes, *Syria*, 1932, pl. XVI, et 1935, p. 444, fig. 3.



Stèle en calcaire (XIV^e s.).

RAS SHAMRA-UGARIT.

dont un rhyton mycénien en tête de taureau ⁽⁴⁾ (pl. XVII, 4), une petite stèle en calcaire du pays à sommet arrondi, gisant à 2 m. 70 de profondeur dans un angle de mur (pl. XIV).

Le relief de cette stèle, travaillé au champlévé, représente deux per-

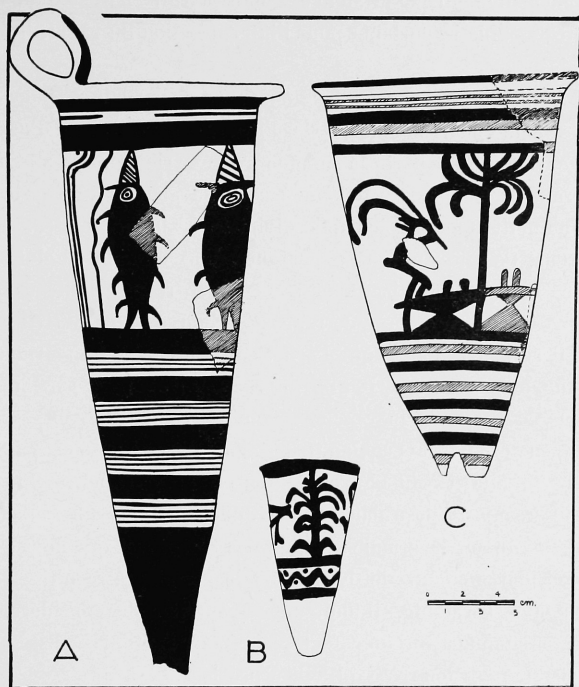


FIG. 8. — Rhytons peints en terre cuite (A, mycénien; C, local) et en fritte (B).
(Dessins de G. Chenet.)

sonnages masculins debout de part et d'autre d'une table supportant deux objets de forme rectangulaire. Ils lèvent la main au-dessus de la table, dans

⁽⁴⁾ A la vérité, la forme du vase ressemble plutôt à une tête de porc, mais par comparaison avec les rhytons semblables, d'exécution plus naturaliste, trouvés à Enkomi en Chypre,

par exemple, nous devons admettre qu'il s'agit d'une tête de taureau. Cf. H. B. WALTERS, *Catalogue des Vases du British Museum*, I, part. II, p. 117, fig. 212.

un geste symétrique, les paumes affrontées. Au-dessus de leurs têtes sont suspendues deux fleurs de lotus stylisées. Les pieds des personnages posent sur une sorte de socle ou marchepied, analogue à celui que l'on voit sous le pied du grand Ba'al au foudre et du personnage qui l'accompagne ⁽¹⁾. Ces détails indiquent non seulement que la stèle est une œuvre ugaritienne du ^{xiv}^e siècle, mais ils sont des plus importants pour l'interprétation du relief, qui n'est pas de lecture aisée.

L'attitude identique des deux personnages que l'artiste a, pour ainsi dire, traités sur le même pied, semble écarter l'hypothèse qu'il s'agit d'un dieu et de son adorateur. D'autre part, la longue robe syrienne, faite d'une bande d'étoffe garnie de franges, largement échancrée au cou et sur la poitrine, empêche d'admettre que ce soient deux divinités. L'absence d'attribut parle dans le même sens. Ce sont de toute apparence deux humains. Celui de droite, coiffé d'une sorte de tiare basse et tronconique ressemblant au fez actuel, pourrait être considéré comme de rang supérieur à son vis-à-vis qui est nu-tête ; mais il se pourrait aussi que l'artiste ait voulu simplement marquer par ce détail une différence de tribu ou de race. Puisque les personnages sont tous deux montés sur un marchepied dont on connaît le rôle dans le cérémonial religieux et civil de l'ancien Orient, leur rang élevé n'est pas douteux ; ce sont des dignitaires du pouvoir temporel ou spirituel. Celui de droite rappelle le personnage posé dans une attitude identique sur un socle devant le Ba'al au foudre sur la grande stèle de Ras Shamra et que nous avons proposé de considérer comme le dynaste ou le grand prêtre d'Ugarit ⁽²⁾. Si ce rapprochement est valable, il doit nous empêcher de considérer la scène de notre relief comme ayant un caractère profane, l'action se passe sur le plan religieux. Sa signification reste difficile à préciser.

L'attitude solennelle des personnages et l'analogie du geste de leur main levée ⁽³⁾ ne laissent pas de doute sur l'importance de l'acte qu'ils accomplissent. C'était un événement qu'on avait jugé digne d'être commémoré sur une stèle. La table posée entre les deux personnages n'est pas un autel, c'est

⁽¹⁾ Cf. notre rapport de la quatrième campagne, *Syria*, XIV, 1933, p. 93, et notre *Stèle du « Ba'al au foudre » de Ras Shamra*, dans *Monuments Piot*, 1934.

⁽²⁾ *Mon. Piot*, l. c., p. 42.

⁽³⁾ L'autre main est engagée dans la robe à la hauteur de la taille et semble serrer le vêtement autour du corps.

un meuble d'apparence profane, fait en osier, comme semblent l'indiquer les hauts pieds élégamment arqués. Son plateau supporte deux paquets d'objets égaux de forme et de volume déposés devant chacun des deux personnages et au-dessus desquels ils lèvent le bras, le coude étant presque en contact avec la



FIG. 9. — Le caveau n° XIII avant l'enlèvement des dalles de couverture. L'entrée se trouve sous le seuil de la porte avec jambages en pierres de taille au premier plan (xiv^e siècle).

face supérieure des paquets. Ces paquets, le sculpteur l'a marqué avec soin, sont divisés par un trait dans le sens de la largeur en deux moitiés ; ils se composent chacun de deux objets plats superposés. On pourrait être tenté d'y reconnaître des tablettes, hypothèse qui ne paraît pas trop aventureuse, vu l'activité littéraire que nous connaissons à Ras Shamra-Ugarit. Si cette hypothèse touchait juste, on pourrait admettre que les deux personnages sont en train d'échanger le serment réciproque qui doit consacrer un accord ou un pacte dont les clauses seraient inscrites sur les tablettes. Après la cérémonie, chacun des contractants conserve un exemplaire du traité, comme il était d'usage à cette époque ⁽¹⁾. Cette cérémonie avait une signification religieuse, car, en pareil cas, les divinités étaient invoquées comme

⁽¹⁾ Échange des tablettes lors du traité entre Khatousil et Ramsès II, par exemple, cf. MORET, *Des Clans aux Empires*, p. 375.

témoins et garants ; on les charge de punir celui qui se déroberait aux obligations du pacte. Ce n'est pas à une divinité particulière qu'on s'adressait alors, mais à tous les dieux des deux sexes vénérés dans les deux pays entre lesquels fut passé l'acte ⁽¹⁾. Ainsi s'expliquerait qu'aucune divinité n'est représentée sur notre stèle.

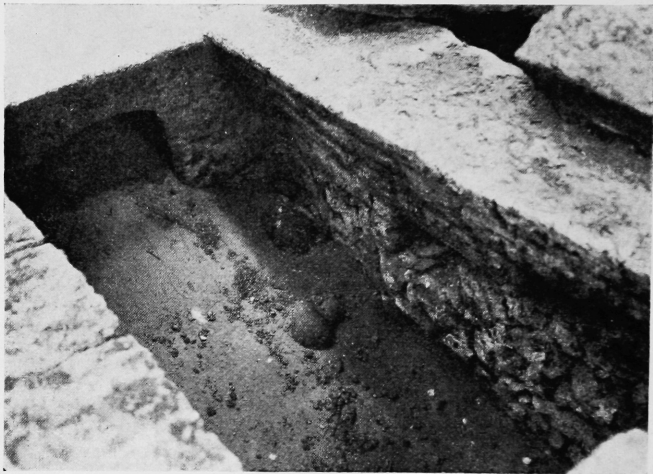


FIG. 10. — Le caveau XIII après l'enlèvement des dalles formant plafond. De la terre d'infiltration émergent deux grandes jarres. Dans la niche à droite, donnant accès à l'ossuaire, sont posées trois lampes à bec noirci.

Cependant ne faut-il pas interpréter les deux fleurs de lotus suspendues au-dessus des têtes des deux personnages comme un attribut divin ? Dans l'iconographie d'Ugarit, le lotus est associé aux représentations de la déesse nue, Anat-Astarté ⁽²⁾. On voit difficilement le rapport de notre scène avec la vierge Anat, sœur et vengeresse d'Aleyin ⁽³⁾. D'autre part, la fleur de lotus est parfois

⁽¹⁾ *Traité entre Ramsès II et Khattouïl*, A. MORET, *l. c.*, p. 377 : « tous ces mots, mille dieux, mâles et femelles de ceux du pays de Khatti, avec mille dieux, mâles et femelles de ceux du pays d'Égypte... »

⁽²⁾ Cf. *Rapport de la première campagne, Syria*, 1929, pl. LIV.

⁽³⁾ R. DUSSAUD, *Les sanctuaires et les dieux phéniciens de Ras Shamra. Rev. Hist. Rel.*, CV, 1932, p. 278.

employée dans l'art ugaritien comme simple motif décoratif ⁽¹⁾. L'artiste n'a cependant jamais oublié la valeur plus ou moins symbolique de cette fleur précieuse, empruntée à l'art égyptien.

Il faut également rappeler ici la représentation du lotus sur le sarcophage d'Ahiram ⁽²⁾, d'après laquelle on serait tenté d'établir un rapport symbolique



FIG. 11. — Le caveau XIII après le dégagement. Au premier plan, sous le seuil, la dalle de fermeture de la porte du caveau, tombée en avant.

entre cette fleur et le caractère funéraire du monument. De là à conclure que notre stèle de Ras Shamra figure l'offrande funéraire d'un personnage à son parent ou à son maître défunt, il n'y aurait qu'un pas ⁽³⁾. Cette explication, qui nous a été suggérée verbalement par M. Dussaud, est également très tentante. Il paraît difficile de choisir entre les deux interprétations ; attendons que Ras Shamra ou un autre site syrien nous livrent un monument analogue moins énigmatique.

⁽¹⁾ Sur les vases en fritte et sur la coupe en or historiée de Ras Shamra, cf. Rapport de la troisième et de la cinquième campagne, *Syria*, 1932, figure 8, et 1934, pl. XV.

⁽²⁾ P. MONTET, *Byblos et l'Égypte*, Paris, 1928, p. 229, figure 405, 406, et pl. CXXVIII à

CXXXVI.

⁽³⁾ A comparer aussi les lotus sur les stèles de Zandjirli dont le caractère funéraire n'est cependant pas assuré ; cf. MONTET, *l. c.*, figures 405 et 406.

A la base du premier niveau, nous avons rencontré plusieurs charniers appartenant à des tombes de la partie supérieure du deuxième niveau mises au

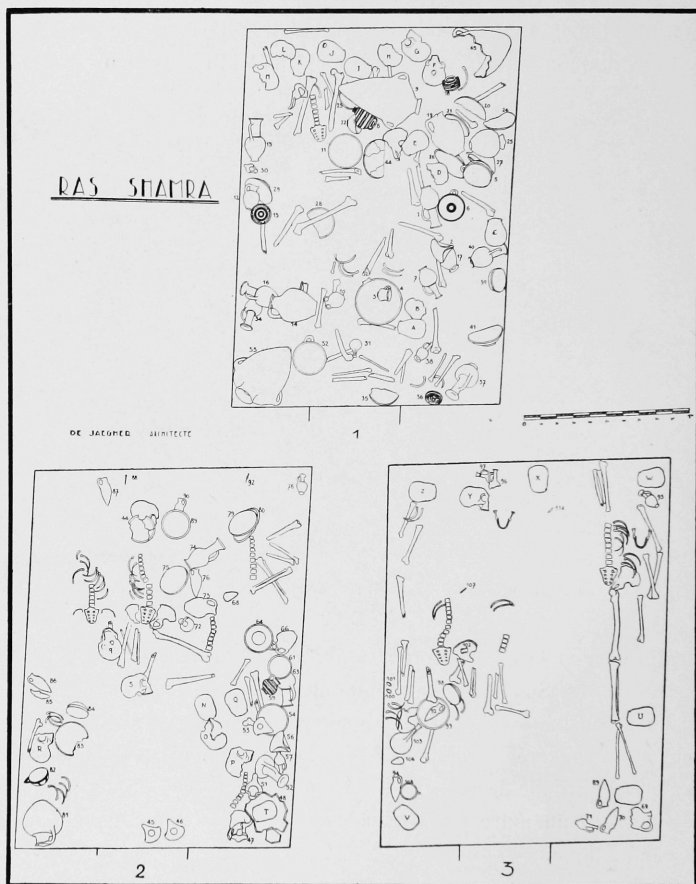


FIG. 12. — Relevé des objets du mobilier funéraire du caveau XIII en place.
Dessin de Jean de Jaegerh.

jour lors de l'édification des habitations des xv^e-xiv^e siècles ; on avait alors pieusement réenfoui les ossements, en ajoutant les vases ou fragments de vases



FIG. 13. — Types céramiques du caveau XIII (xiv^e s.). Dessins de G. Chenet.
(Voy. fig. 14.)

qui les avaient accompagnés. Ce sont des types de la fin du Moyen Empire, notamment la bouteille à panse sphérique peinte en rouge ⁽¹⁾, figure 18, S. Ces soins semblent indiquer que le passage du deuxième au premier niveau se fit sans changement notable de population à Ras Shamra.

L'un de ces charniers contenait une cruche en terre rouge-orangé à panse sphérique et à col en bec-de-corbin (pl. XIX, 3). A la base du col, deux boutons semblent indiquer des seins. Le type céramique à bec-de-corbin, unique jusqu'ici à Ras Shamra, est, par contre, très commun en Asie Mineure ⁽²⁾; nous ne doutons pas qu'il est originaire de cette région. L'ensemble de la trouvaille nous permet de placer ce vase aux XVII^e-XVI^e s., ce qui présente pour la chronologie absolue, encore peu assurée de la céramique ancienne d'Anatolie, un certain intérêt. Nous signalons également la découverte d'un autre vase de type et probablement d'importation anatoliens, en terre couleur rosée, couvert d'un enduit en rouge lustré foncé, retiré du niveau II et daté des XIX^e-XVIII^e siècles. Nous n'en possédons que la partie supérieure avec l'épaule à arête très prononcée et le long cou se terminant en un bec allongé élégamment courbé, mais c'est suffisant pour reconnaître qu'il s'agit d'un vase analogue à ceux du strate II d'Alishar ⁽³⁾. Les couches inférieures ⁽⁴⁾ du strate II d'Alishar doivent donc être contemporaines du niveau II de Ras Shamra; c'est-à-dire du temps des XIII^e-XII^e dynasties égyptiennes. La forme des poignards en bronze à rivets ⁽⁵⁾ et des épingles à têtes munies d'ailettes ⁽⁶⁾ retirés de ce site est, du reste, la même que celles des objets analogues du deuxième niveau de Ras Shamra. Alishar II a fourni aussi la moitié d'une petite coupe en fritte verte, avec décor à stries verticales de couleur brunâtre ⁽⁷⁾, identique à des vases de la même matière ⁽⁸⁾ retirés du cimetière du deuxième niveau de Ras Shamra, parfaitement daté dans la période finale du Moyen Empire.

⁽¹⁾ F. PETRIE, *Illahun, Kahun and Gurob*, Londres, 1891, pl. I.

⁽²⁾ K. BITTEL et H. GÜTERBOCK, *Bogazköy, Neue Untersuchungen in der hethitischen Hauptstadt*, Berlin, 1935, pl. 7, 3 et 4. Pour la date voir p. 25 et p. 35.

⁽³⁾ E. SCHMIDT, *The Alishar Hüyük, Season of 1928 and 1929*, part I, Chicago, 1932, p. 415, pl. XII.

⁽⁴⁾ DUSSAUD, *Syria*, XI, 1930, p. 293; *Syria*,

XIII, p. 303; *Syria*, XIV, p. 207, jugeant, en effet, les dates données par les fouilleurs d'Alishar comme trop élevées.

⁽⁵⁾ SCHMIDT, *l. c.*, p. 133, figure 192, b. 2042.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 461, figure 202, b. 1854, b. 1479.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, p. 479, pl. X, b. 4863, pl. III, b. 4865.

⁽⁸⁾ Rapport de la quatrième campagne, *Syria*, 1933, p. 410, figure 40.

Dans la partie nord du chantier C, nous avons continué le dégagement de la région située à l'ouest des emplacements où nous avons trouvé deux stèles, en 1930, et celle du grand Ba'al au foudre, en 1933 (voyez le plan, pl. XXII).

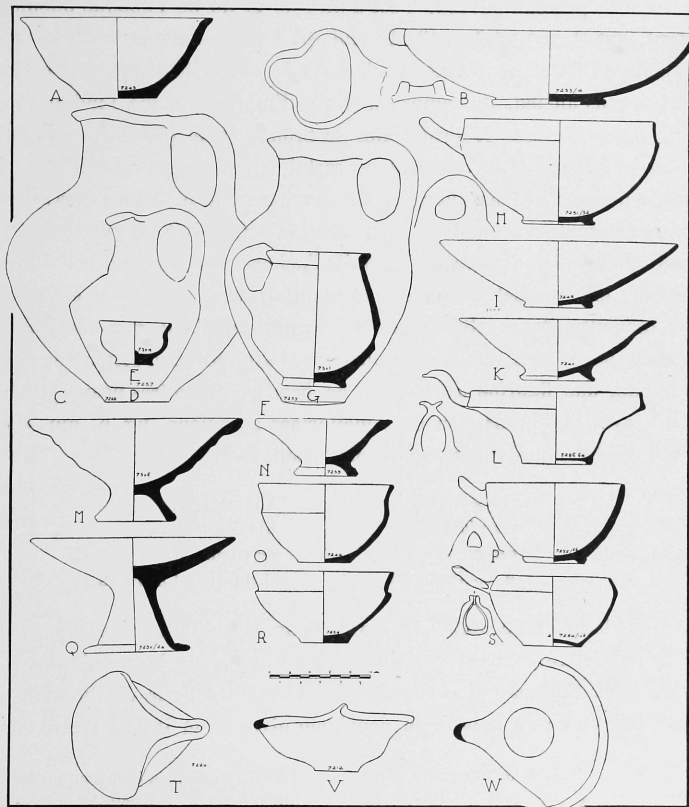


FIG. 14. — Types céramiques du caveau XIII (xiv^e s.). Dessins de G. Chenet.
(Voy. fig. 13.)

Aucune habitation ne se trouvait ici, mais immédiatement sous le niveau actuel nous rencontrâmes une accumulation de grands blocs soigneusement taillés. Des amas analogues ont été mis au jour dans cette région pendant nos fouilles

précédentes, ce qui prouve qu'il y avait existé un bâtiment très important entièrement démoli. Au témoignage de toutes les trouvailles faites dans ces parages, il s'agissait certainement d'un sanctuaire contemporain de la partie inférieure du premier niveau, c'est-à-dire de la fin de l'époque phénicienne d'Ugarit, xv^e et xiv^e siècles. C'est à lui qu'il faut attribuer probablement la belle stèle du Ba'al au foudre. Au-dessous de ce sanctuaire il a dû en exister un autre, plus ancien, du temps du Moyen Empire, comme l'indique le très grand nombre d'armes et d'ustensiles de bronze et de plomb, de dimensions réduites et impropres à l'usage, donc certainement votifs, recueillis ici. Vers la fin de nos recherches, nous mimes au jour à la base de l'excavation un grand mur orienté nord-sud qui, peut-être, appartenait à ce sanctuaire. Nous devons différer son exploration jusqu'à l'achèvement des fouilles du niveau supérieur; elle promet d'intéressants résultats, à en juger par les premiers objets recueillis dans cette couche et parmi lesquels il y a les fragments d'un très beau vase en pierre dure verdâtre polie, d'origine égyptienne sans doute, une figurine de taureau en bronze, et un très beau cylindre en hématite avec une inscription en cunéiformes accadiens, fig. 6, qui, d'après M. François Thureau-Dangin, se lit comme suit :

<i>A-ḥa-am-nir-ši</i>	Aḥam-nirši,
<i>mār In-bu-ʿa</i>	filz d'Inbuša,
<i>warad ʿSin</i>	serviteur de Sin
<i>ù ʿIl-Amurrim</i>	et du dieu d'Amurru.

D'après l'éminent orientaliste, les deux noms seraient purement accadiens et le cylindre ⁽¹⁾ remonterait certainement au temps de la première dynastie babylonienne. Cette datation concorde exactement avec la position stratigraphique du cylindre à la base du deuxième niveau, où il doit remonter à la

⁽¹⁾ M. Thureau-Dangin le rapproche d'un cylindre empreint sur une tablette de la 35^e année de Hammourabi, publiée par lui dans ses *Lettres et Contrats*, n^o 99, où l'on lit :

Nanna-mansum,
filz de Narâm-Sin,
serviteur de Sin
et du dieu d'Amurru.

La date du règne d'Hammourabi est encore controversée, les estimations qui paraissent être le plus dignes de foi oscillent entre 2100 et 1950 pour le commencement, et entre 2000 et 1900 pour la fin du règne. Cf. F. THUREAU-DANGIN, *La Chronologie des trois premières dynasties babyloniennes*. *Revue d'Assyriologie*, 1927, p. 181, et G. CONTENAU, *Manuel d'Archéologie orientale*, II, p. 829.

fin du III^e ou au début du II^e millénaire. La gravure est restée inachevée ; l'artiste avait été engagé à abandonner son travail à la suite de l'éclatement

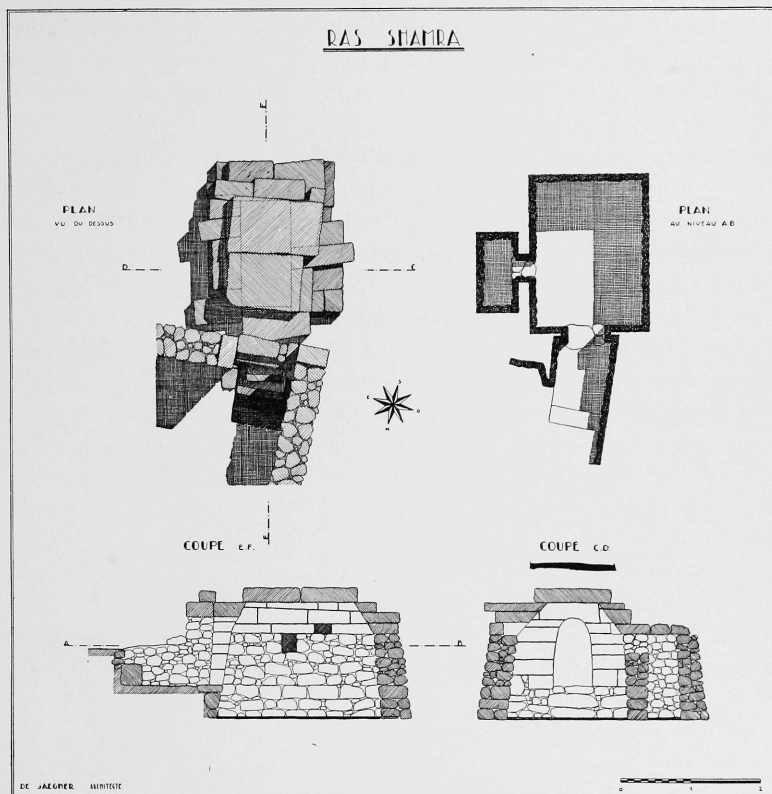


FIG. 15. — Plan et coupes du caveau XIII. Relevé de Jean de Jaegher.

du haut du cylindre, survenu lorsqu'il gravait la tête du personnage occupant toute la hauteur de la case à côté de l'inscription. Au-dessous du groupe de la gazelle ou du bouquetin bondissant, la tête retournée vers un lion assis levant la patte, la case est laissée vide.

Plusieurs autres cylindres, du premier niveau ceux-ci, furent trouvés dans cette région. L'un, également, en hématite, figure un personnage les bras ligotés derrière le dos devant le Ba'al au foudre portant le casque pointu aux cornes de taureau (pl. XVI, 3). A ses pieds, la croix ansée égyptienne. Derrière ce groupe on aperçoit une divinité assise vers laquelle s'approche un personnage d'apparence féminine, la tête sous un voile ; au premier plan, un homme est étendu par terre.

Un autre cylindre, particulièrement beau, trouvé cette année représente deux groupes de deux personnages affrontés portant un curieux costume moulant le corps, serré à la taille, aux cuisses, aux genoux et aux chevilles, et des chaussures à hauts talons (pl. XVI, 4). On pourrait admettre qu'il s'agit, dans ce dernier détail, évidemment très étonnant, d'une gaucherie du graveur. Mais cette explication paraît devoir être écartée, vu l'habileté de l'artiste et la maîtrise avec laquelle il a rendu le moindre détail. Deux des personnages sont posés de part et d'autre des emblèmes solaire et lunaire superposés et d'une sorte d'autel, au-dessus duquel ils se donnent la main. Leur tête est cachée sous un masque, figurant une tête de taureau ou de gazelle aux longues cornes ; il s'agit donc de prêtres dans l'exercice d'un rite magique comportant un déguisement. Les deux autres personnages, portant également une coiffure compliquée, munie de cornes et d'une tresse enroulée, tiennent entre eux un animal de sacrifice, au corps gracieux et aux pattes fines, ressemblant à une chevrette ou à une antilope ; au-dessus d'elle est figurée une tête de taureau. Nous devons réserver à notre *Corpus* des cylindres de Ras Shamra l'explication de ces scènes et la question de la date de ces belles pièces.

Il nous reste à signaler une autre découverte faite dans cette région, celle d'une statuette en bronze figurant une divinité assise, la main droite faisant le geste de bénédiction ou d'accueil, analogue au geste du dieu assis de notre bronze trouvé en 1929 à Minet-el-Beida⁽¹⁾ (pl. XV, 3). La divinité, qui semble être de sexe masculin, est coiffée de la couronne égyptienne d'Osiris et vêtue d'une longue tunique collante à manches courtes, finement plissée autour des hanches. Elle est garnie à l'encolure de deux bordures brodées qui se répètent

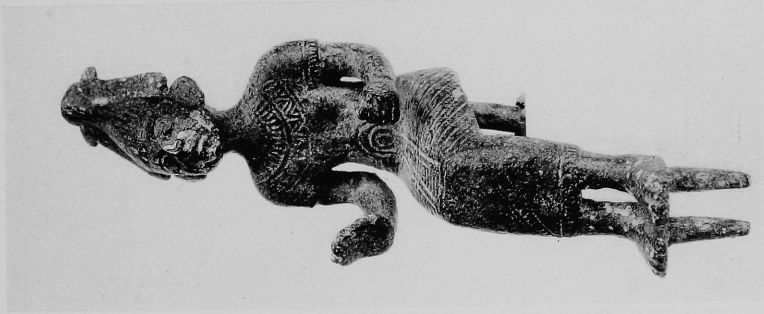
(1) Rapport de la première campagne, *Syria*, 1929, pl. LIV.



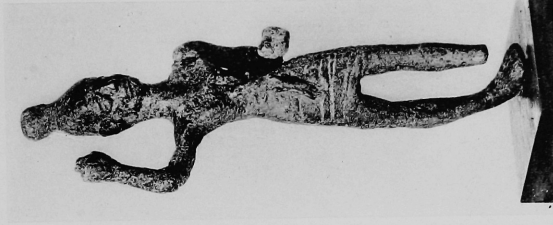
1



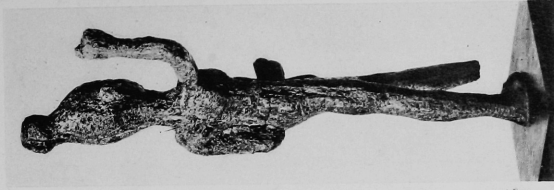
2



3



4



4bis

Statuettes de divinités en bronze (XIV^e et XIII^e s.).

RAS SHAMRA-UGARIT.

le long du pan et au bas de la jupe. Malgré l'aspect très égyptisant de ce bronze, il n'y a pas de doute que c'est une œuvre syrienne ; plusieurs détails, comme

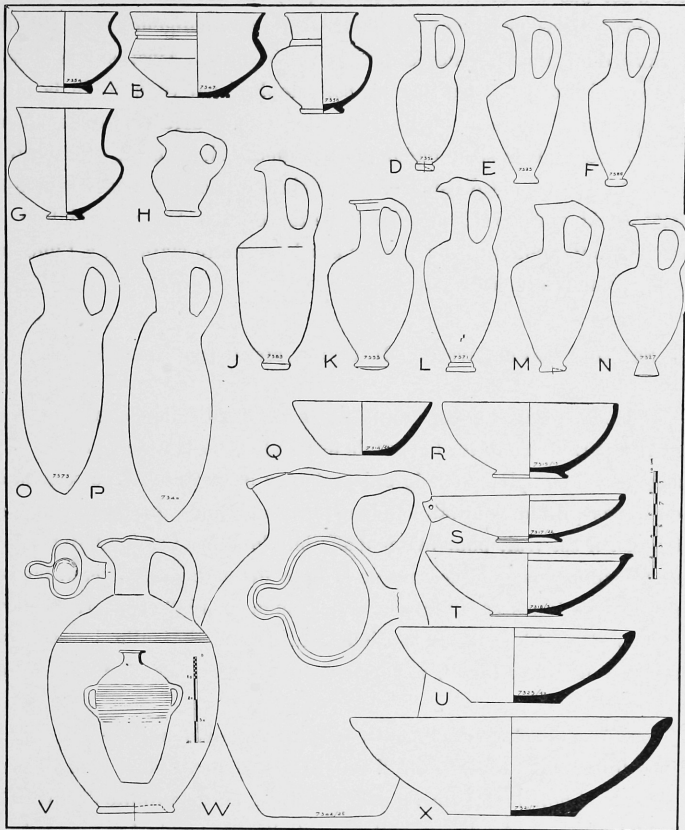


FIG. 16. — Types céramiques d'une tombe des XVII^e-XVI^e siècles. Dessins de G. Chenet. (Voy. fig. 17.)

la lourdeur des mains et des pieds, l'indiquent nettement ⁽¹⁾. Sa position stra-

⁽¹⁾ M. l'abbé Drioton, conservateur adjoint du département des antiquités égyptiennes

au Louvre, a bien voulu ratifier ce jugement.

tigraphique dans les couches inférieures du premier niveau (2 m.) permet de l'attribuer au *xiv*^e siècle. L'identification de la divinité que représente cette statuette n'est pas aisée. Nous avons vu que, sur les monuments de style égyptien, les artistes ugaritiens ont figuré les dieux indigènes sous la forme de la divinité équivalente, vénérée dans la vallée du Nil. Ainsi, sur la stèle de Mami, le grand Ba'al de Ras Shamra est remplacé par Seth ⁽¹⁾. Si la même règle s'applique à notre nouvelle statuette, elle pourrait être considérée comme représentant le sosie phénicien du dieu Osiris, dont elle porte la couronne. Or, la légende d'Osiris offre certaines analogies avec le mythe des dieux Môt et Aleyin révélé par les tablettes de Ras Shamra. Malgré ces indices, il paraît prématuré de vouloir attribuer notre statuette à l'une ou à l'autre de ces deux divinités.

B. — SONDAGES PRÈS DU TEMPLE I (BA'AL) ET A DIVERS ENDRITS DE L'ACROPOLE.

Le déplacement vers l'ouest de la ligne Decauville desservant le chantier C nous a permis d'enlever le pont de terre à l'est du temple I (dit de Ba'al) et de dégager ici complètement le puissant mur d'enceinte de ce sanctuaire. Nous en avons profité pour faire le long des fondations quelques sondages, peu étendus, il est vrai, pour éviter d'affaiblir le mur. Les fondations de ce temple descendent jusqu'au-dessous de la base du deuxième niveau. Ici nous rencontrons deux types céramiques, le bol rouge lustré ⁽²⁾ et la jarre à décors striés ⁽³⁾, appartenant à la fin du troisième millénaire. Il résulte de ces observations que le temple I (Ba'al) a déjà existé au commencement de la formation du niveau II.

Un deuxième sondage a été entrepris immédiatement au nord du mur d'enceinte de la tombe I (plan, pl. XXIII). Ici également nous avons observé les bols rouge et noir lustré ainsi que la jarre peignée à la limite des troisième et deuxième niveaux. Au-dessous, il y avait d'épaisses strates ne contenant

⁽¹⁾ Voy. Rapport de la deuxième campagne, *Syria*, 1931, p. IV et pl. VI.

⁽²⁾ Rapport de la troisième campagne. *Syria*, 1932, figure 42, n^{os} 15-16.

⁽³⁾ A Beït Mirsim, ces jarres sont attribuées

à la couche la plus ancienne (J) et datées entre 2300 et 2100 environ. Cf. W. F. ALBRICHT, *The Excavations at Tell Beit Mirsim*, I A, Baltimore, 1933, p. 98 et pl. I.



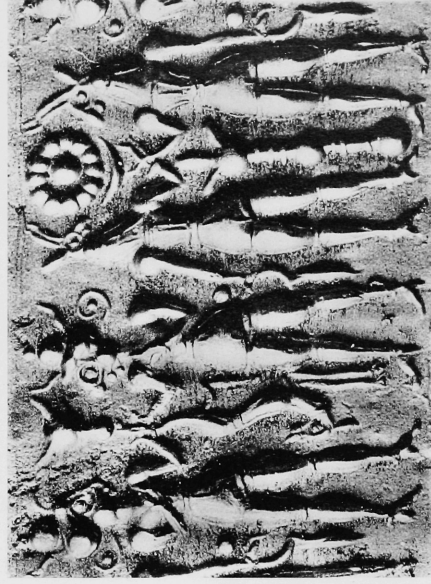
1. Dromos et porte de tombe du XIII^e s. = Tombe VII



2. Tombe intacte du XIV^e s. avant ouverture. = Tombe XIII



3. Empreinte de cylindre en hémattite.



4. Empreinte de cylindre en hémattite.

que de la poterie grossière, alternant avec des couches presque stériles. On a nettement l'impression qu'à l'époque correspondant à la formation de ces

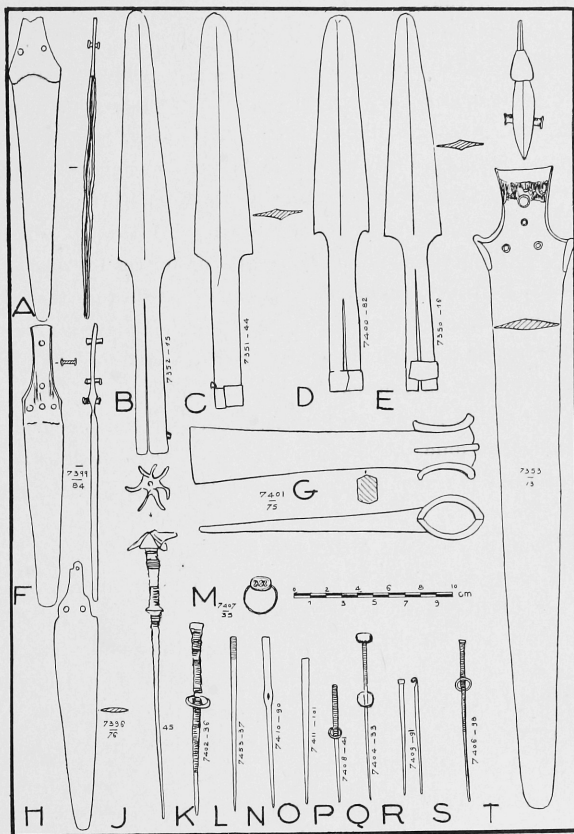


Fig. 17. — Armes et parures d'une tombe des xvii^e-xvi^e siècles.
Dessins de G. Chenet. (Voy. fig. 16.)

couches superficielles du troisième niveau, époque d'une durée sans doute assez longue, la civilisation de Ras Shamra était pauvre et rustique. Parmi l'outillage grossier et primitif, il n'y a aucun objet en métal.

Ce n'est qu'au-dessous de ces épaisses strates à poterie grossière, que nous avons rencontré les premiers vestiges de la céramique peinte, si caractéristique du troisième niveau.

Sondage Nord. — Mêmes observations dans le troisième sondage entrepris pendant cette campagne à l'angle nord-est de la grande excavation du cimetière du deuxième niveau fouillé de 1930 à 1933 (voy. le plan, pl. XXIII). Sous les couches des bols rouges et noirs et des jarres peignées apparaissent sur plusieurs mètres d'épaisseur les mêmes strates à poterie fruste qui reposent sur les couches contenant les premiers tessons peints du type du troisième niveau, à 7 m. 65 de profondeur totale. Vers 8 m. 50 ces tessons devenaient assez nombreux. Le troisième niveau descendait ici jusque vers 12 m. 50. Les tessons peints caractéristiques de ce niveau, déjà devenus très rares à partir de 10 mètres de profondeur, disparaissent à partir de 11 mètres. La céramique des couches inférieures du troisième niveau ne présente pas de décor peint; elle est du reste assez grossière. Certains tessons sont couverts d'une teinte rougeâtre unie. Vers 12 m. 50, apparaissent deux tessons peints qui se révèlent être des fragments de vases au décor dégénéré du niveau suivant, le quatrième.

Dans ce niveau, entre 12 m. 50 et 14 m. 20, les tessons appartiennent à d'assez grands vases de facture soignée, parfois couverts d'un engobe jaune, brun ou noir, très brillant. Les outils en silex présentent des retouches très fines. Enfin, entre 14 m. 20 et 14 m. 95, nous recueillions quelques tessons à décor peint du type caractéristique du quatrième niveau, dont deux provenant d'un vase à paroi épaisse méritent d'être signalés particulièrement. Le dessin peint en couleur brun-noir brillante sur un fond crème-verdâtre représente des personnages stylisés et superposés suivant la formule du style « I bis » de Tépé Moussian ⁽¹⁾. Sur le second fragment, on reconnaît la courbe élégante d'une grande corne de bouquetin comme on en trouve sur des vases du même style. Le quatrième niveau descend dans ce sondage jusqu'à 16 mètres de profondeur.

Dans le cinquième niveau, entre 16 mètres et 16 m. 50, nous mimes au

⁽¹⁾ G. CONTENAU, *Manuel*, I, p. 410, et figure 222 d'après J.-E. GAUTIER et G. LAMPRE,

Fouilles de Moussian, Délégation de Perse, Mémoires, t. VIII, Paris, 1905, p. 134.

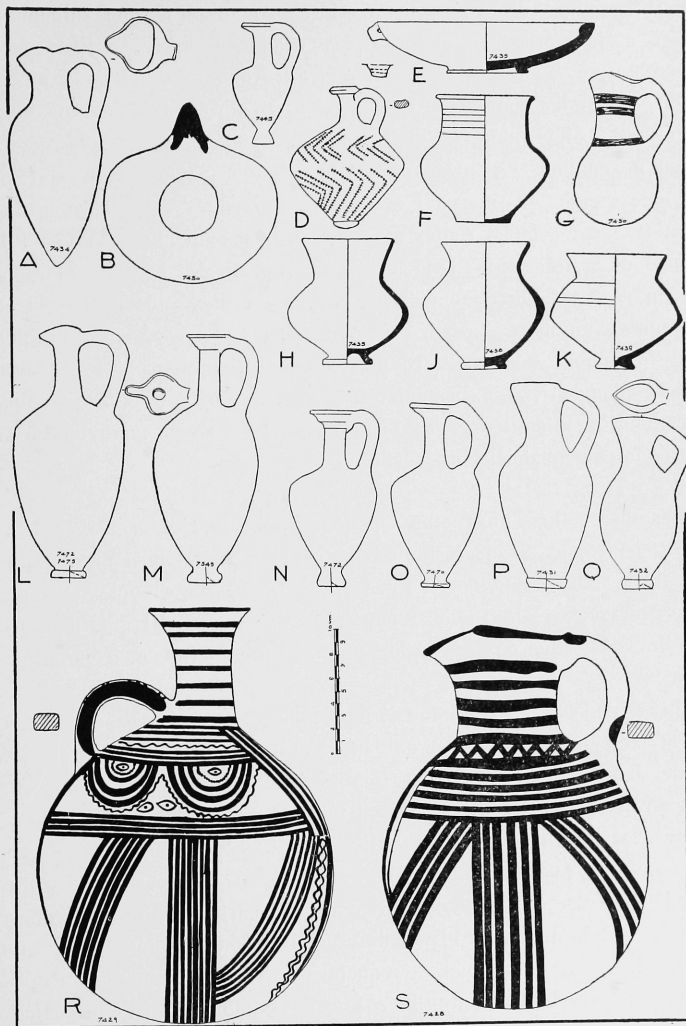


FIG. 18. — Types céramiques d'un charnier de la fin du Moyen Empire (xviii^e-xvi^e siècles).
Dessins de G. Chenet. (Voy. fig. 19.)

jour les vestiges de gros vases en terre rouge ou brune soigneusement lustrés et le morceau d'un beau plat profilé en pierre. A 16 m. 60 apparaissait le plus ancien tesson peint rencontré dans ce sondage et présentant de larges bandes parallèles verticales en rouge clair posées sur un épais enduit gris-beige. Plus bas, entre 16 m. 50 et 17 mètres, la céramique devint de couleur gris foncé ou noirâtre, parfois avec un léger lustrage, analogue à celle que nous avons retirée du niveau V dans notre sondage de 1934. De gros éclats de silex atypiques les accompagnent. A 17 m. 15 de profondeur la terre grise tend à devenir rougeâtre et légèrement sableuse ; elle ne contient plus que quelques éclats de silex sans retouches et des ossements d'animaux. A partir de 17 m. 35, les couches de terre rouge foncé sont absolument stériles. A 18 m. 55 nous atteignîmes le roc naturel, un calcaire blanc cristallin, vacuolaire, fissuré, se délitant en plaques épaisses avec, dans les interstices, des infiltrations de terre rouge ferrugineuse provenant de la couche stérile sus-jacente.

Les observations auxquelles ont donné lieu ces trois sondages de vérification confirment la succession des cinq niveaux établie d'après notre sondage de la sixième campagne. Elles permettent de les compléter notamment en ce qui concerne les couches supérieures du niveau III qui, dans le sondage de 1934, situé au bord de la pente ouest de l'acropole, n'étaient plus en place ⁽¹⁾.

Du haut en bas, nous reconnaissons maintenant sous la base du deuxième niveau une céramique rouge et noir lustré et des jarres à fond plat et décor au peigne. Jamais apparue dans les tombes du cimetière du deuxième niveau, mais stratigraphiquement en contact avec la céramique du début du Moyen Empire, les spécimens les plus tardifs de cette céramique du niveau III doivent atteindre le ^{xx}e, peut-être le début du ^{xix}e siècle. Mais la principale période de cette céramique comprend la fin du troisième millénaire.

Le début du deuxième niveau doit être légèrement antérieur au commencement de la XII^e dynastie. Cette conclusion s'accorde avec une autre observation faite pendant nos fouilles de cette campagne, celle signalée plus

(1) Cf. notre sixième rapport, *Syria*, 1935, p. 160.

haut, d'après laquelle les grands temples I et II de Ras Shamra attribués à Ba'al et à Dagon remontent au temps de la XII^e dynastie. Or, ces sanctuaires avaient reçu des offrandes envoyées de la part des Senousrit et des Amenemhat ou de personnages importants de la cour de ces pharaons. Parmi ces monuments, le plus ancien trouvé jusqu'ici remonte au temps de Senousrit I^{er}, au xx^e siècle. Ras Shamra et ses sanctuaires avaient atteint, dès le début du

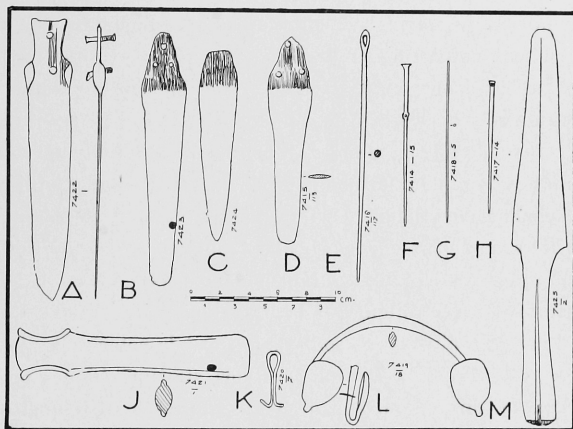


Fig. 19. — Armes, outils et parures d'un charnier de la fin du Moyen Empire (xviii^e-xvi^e siècles). Dessins de G. Chenet. (Voy. fig. 18.)

deuxième millénaire, une importance et une réputation qui attiraient sur eux l'attention et la faveur des puissants monarques du début de la XII^e dynastie. Il est donc probable que la fondation de ces sanctuaires est antérieure à l'avènement des Senousrit, ce qui reporte le début du deuxième niveau aux derniers temps du troisième millénaire, vers 2100 environ avant notre ère.

Les couches à la céramique grossière qui se trouvent sous le niveau aux bols rouges et noirs et aux jarres peignées, vu leur densité et leur importance, atteignant 3 m. 50 d'épaisseur, doivent occuper une bonne partie du troisième millénaire. L'époque finale du troisième niveau de Ras Shamra se trouve ainsi être contemporaine de la période intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire, période d'instabilité politique en Égypte et de troubles

divers en Syrie ⁽¹⁾. Ce n'est donc guère par hasard que les couches terminales de ce niveau contiennent les vestiges d'une civilisation peu raffinée et d'apparence pauvre.

Ce n'est qu'en dessous de ces couches que les spécimens chronologiquement les plus récents de la poterie peinte du troisième niveau font leur apparition. La date finale de cette céramique peinte se place par conséquent dans la première moitié, sinon au début du troisième millénaire.

Les nombreux fragments de cette céramique recueillis dans le sondage nord complètent notre connaissance de son décor peint et de ses formes. Nous pouvons confirmer ainsi qu'elle est absolument identique à celle que M. Mallowan a retirée des couches supérieures du tell d'Arpachiyah, près de Ninive ⁽²⁾. Comme celle-ci, elle use d'un décor essentiellement géométrique peint en brun ou brun-noir sur une pâte peu fine, sans engobe, utilisant un sable quartzeux comme dégraissant. Le fait que la couche de la céramique peinte du niveau III a une épaisseur de plus de 3 mètres indique que cette poterie a dû être en usage pendant une durée de temps assez longue. Beaucoup de vases ressemblent très étroitement à la céramique peinte du type d'El-Obeid ⁽³⁾; d'autres, il est vrai plus rares, sont analogues à la poterie de Jemdet-Nasr. Ces rapprochements joints aux observations stratigraphiques permettraient de croire que le troisième niveau de Ras Shamra atteint le quatrième millénaire ⁽⁴⁾.

Les couches de la céramique peinte du troisième niveau reposent sur des strates de poterie non peinte, assez fruste, d'environ 1 mètre d'épaisseur.

⁽¹⁾ A. MORET, *Des Clans aux Empires*, p. 250.

⁽²⁾ M. E. L. MALLOWAN and S. C. ROSE, *Excavations at Tall Arpachiyah, Iraq*, II, 1935, p. 34, et figures 26 à 36.

⁽³⁾ Même observation pour les vases analogues d'Arpachiyah, cf. MALLOWAN, *l. c.*, p. 20. Il me semble qu'on ne tient pas toujours suffisamment compte de la longue durée de la céramique d'El-Obeid, qui résulte des observations de M. WOOLLEY, cf. *The Antiquaries Journal*, X, 1930, p. 339-340.

⁽⁴⁾ M. R. DUSSAUD (cf. sa note sur la Chro-

nologie céramique de haute époque en Mésopotamie et en Iran, *Syria*, XIII, 1932, p. 399), M. MALLOWAN (cf. *Arpachiyah, l. c.*, p. 23), MM. G. CONTENAU et G. GHIRSHMAN (*Fouilles du Tépé-Giyan*. Paris, 1935, p. 62) placent la fin de la céramique peinte du genre de Jemdet-Nasr, avant le commencement de la première dynastie d'Our, donc avant 3400 ou 2950. MM. Contenau et Ghirshman datent la couche IV du Tépé-Giyan, qui contient en sa partie médiane des fragments de vases ressemblant à Jemdet-Nasr, entre 3000 et 2500 (cf. *l. c.*, p. 69-70 et p. 79).

Nous n'osons pas encore affirmer, que cette poterie, que l'on serait tenté de mettre en parallèle avec celle des couches IV et V d'Uruk, correspond à une époque chronologique déterminée, intercalée entre la période des deux

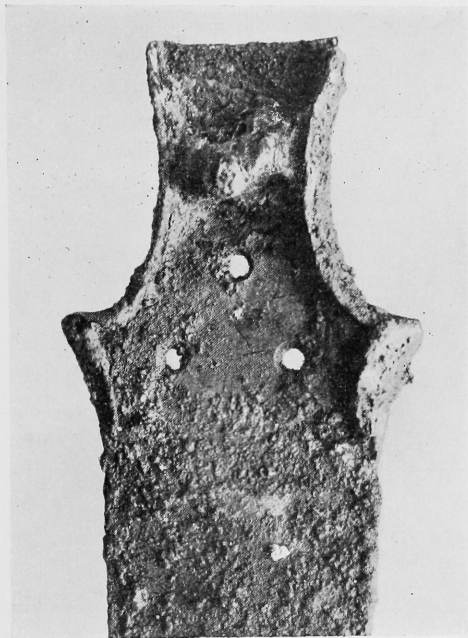


Fig. 20. — Partie supérieure d'épée avec garde munie de cornes rudimentaires.
(Voy. fig. 22.)

niveaux à céramique peinte III et IV. Nos sondages sont encore insuffisamment étendus pour élucider cette question.

Les premiers spécimens de la céramique peinte bichrome, parfois trichrome, du niveau IV apparaissent vers 12 m. 50 de profondeur. Cette céramique, au point de vue technique, pâte, peinture et forme, est absolument identique avec les vases de Jounous-Karkemish ⁽⁴⁾, des couches inférieures du

⁽⁴⁾ C. L. WOOLLEY, *The Prehistoric Pottery of Carchemish*, dans *Iraq*, 1934, p. 146, pl. XVIII-XIX.

Tell Halaf ⁽¹⁾ et du tell Arpachiyah ⁽²⁾, ainsi que de Samarra ⁽³⁾, en Haute-Mésopotamie et en Haute-Syrie.

Pour nous assurer de ces rapprochements, nous avons fait le voyage vers l'Euphrate, avons remonté le Khabour, puis le Ouadi Khanzir jusqu'à la frontière turque et l'avons longé depuis Amouda jusqu'à Tell Abiad pour redescendre le Nahr Balikh vers Rakka et Alep. Sur plusieurs des nombreux tells rencontrés le long de cet itinéraire, notamment dans la vallée supérieure du Khabour, nous avons pu faire une récolte importante de céramique peinte des hautes époques. En outre, M. Mallowan, fouillant au Tell Chakar Bazar au sud d'Amouda, nous a très obligeamment guidé sur son champ d'excavations et présenté ses séries de poteries peintes du style de Tell Halaf et de Samarra. Nous avons pu, avec son autorisation, étudier à loisir récemment au British Museum ces séries après leur classement et leur restauration.

Étant donné que les couches du IV^e niveau de Ras Shamra atteignent 4 mètres d'épaisseur, la céramique peinte de ce niveau a dû être en usage pendant une durée de temps assez longue qu'il serait imprudent de vouloir chiffrer dès maintenant. Une différence est reconnaissable entre les spécimens de la partie supérieure et ceux de la partie inférieure de ce niveau, en ce sens que techniquement les plus parfaits précèdent les moins bien venus. Il n'y a, pour nous, plus aucun doute que la céramique des couches moyennes et inférieures de notre IV^e niveau est contemporaine de celle des séries anciennes de Tell Halaf, d'Arpachiyah et de Samarra. La découverte en plein IV^e niveau de deux fragments de vase du style I *bis* de Moussian confirme la haute antiquité de cette céramique. La situation stratigraphique du niveau IV par rapport aux niveaux III et II, sa profondeur et l'importance de ses couches permettent de dire qu'il remonte certainement au quatrième millénaire. Quant à l'âge du niveau V, sous-jacent, qui repose directement sur la terre ferrugineuse stérile couvrant le roc naturel, nous n'avons encore aucune possibilité de le chiffrer. Une chose paraît certaine, c'est que ce niveau, à poterie non

⁽¹⁾ M. v. OPPENHEIM, *Der Tell Halaf*, Berlin, 1931, pl. 53.

⁽²⁾ MALLOWAN, *l. c.*, p. 108 et figures 59 à 63, pl. XXII, figures 69 à 73, 76-78.

⁽³⁾ V. G. CHILDE, *The Most Ancient East*, London, 1934, pl. XXVIII, 2. Les publications originales des fouilles de Samarra ne nous sont malheureusement pas accessibles.

peinte, le plus profond actuellement connu à Ras Shamra, est antérieur à l'âge du cuivre.

En résumé, nous avons constaté jusqu'ici dans nos divers sondages à Ras Shamra : que le niveau II est contemporain du Moyen Empire égyptien et remonte jusqu'à la fin du troisième millénaire ; — que la partie immédiatement sous-jacente du niveau III, à poterie non peinte, est contemporaine de la période intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire ; — que la partie ancienne du niveau III, caractérisée par sa céramique peinte géométrique, occupe une période assez longue, dont la fin est antérieure au milieu du troisième millénaire ; — que le niveau IV correspond à une assez longue durée de temps, qui se terminerait dans les limites du quatrième millénaire ; — que la céramique des couches médiane et inférieure de ce niveau est contemporaine du style *I bis* de Moussian ; — que le niveau V est antérieur à l'âge du cuivre et immédiatement superposé au sol naturel. Ajoutons que chacun de ces niveaux peut être divisé en plusieurs strates se succédant chronologiquement. Nous exposerons ces détails dans notre publication définitive.

C. — LES CHANTIERS AU PIED DE L'ACROPOLE D'UGARIT.

Les deux autres chantiers ouverts cette année, marqués A et B sur le plan, pl. XXIII, sont situés au pied de l'acropole des deux côtés du grand cône de déblais sur lequel sont installées les décharges de nos voies Decaerville. Il était nécessaire d'étudier ce terrain qui est destiné, du moins en partie, à être recouvert par les masses de terre extraites de nos fouilles sur l'acropole.

Nous avons mis au jour ici les vestiges d'un vaste quartier de Ras Shamra-Ugarit qui, englobant la partie inférieure de la pente nord de l'acropole, où les maisons sont établies en terrasse, s'étendait jusqu'à l'enceinte nord et nord-est de la ville. De même que sur l'acropole, le premier niveau comprend ici deux couches : celle de la partie supérieure correspond à la ville de la fin du *xiv*^e et des *xiii*^e-*xii*^e siècles, tandis que la couche inférieure contient les vestiges des *xv*^e et *xiv*^e siècles.

Les maisons privées dégagées dans la couche supérieure montrent une architecture très soignée : murs en pierres sèches avec, aux angles et aux

portes, des piliers en belles pierres de taille (pl. XIII, 1). Elles sont disposées le long de rues étroites se croisant perpendiculairement. Autant que nous puissions juger d'après l'état actuel du dégagement, chaque maison avait une cour intérieure dans laquelle se déversaient les conduites pour l'évacuation des eaux de pluie (fig. 2), chacune également possédait sa tombe aménagée sous l'une des pièces situées à la périphérie de la maison. L'une de ces tombes, construite entièrement en pierres de taille, est particulièrement vaste (pl. XVI, 1). Sa porte d'entrée, au bas de l'escalier du *dromos*, a 2 mètres de hauteur (fig. 23). Le mur intérieur du *dromos* et de la chambre funéraire est recouvert d'un épais enduit dont la couleur primitive était peut-être blanche ; actuellement elle est d'un beige sale (fig. 24). Le caveau avec voûte en encorbellement, que les chercheurs de pierre avaient démontée en partie, a les dimensions d'une vaste chambre mesurant 4 m. 50 de long sur 3 m. 80 de large. Ce qui reste de son mobilier funéraire : fragments de nombreuses hydries mycénienne peintes, vases en albâtre et plusieurs gobelets et coupes en frites, donne une idée des richesses jadis accumulées dans cette tombe et permet de la dater du XIII^e siècle.

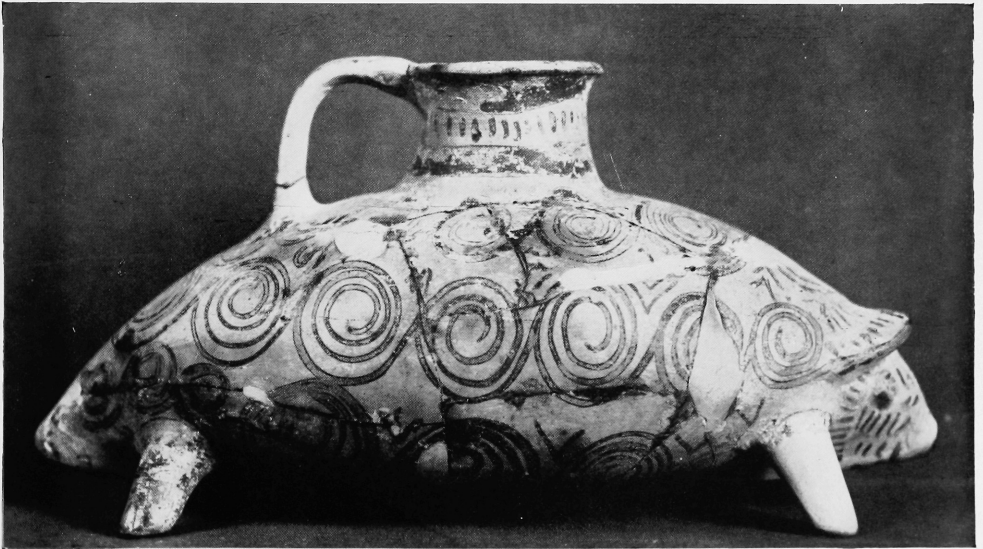
Une découverte faite parmi les ruines d'une des maisons dégagées dans le chantier A mérite d'être signalée. Il s'agit de tout un groupe de figurines en fritte, véritables biscuits multicolores, où dominent les teintes vert clair, jaunes et brunes. Les pièces les plus importantes et les mieux conservées figurent deux personnages à longue barbe vêtus de la robe syrienne (fig. 7). La gaucherie d'exécution de ces images traitées en plaquette étonne d'autant plus qu'une tête de cheval, également en fritte, faisant partie du même ensemble, montre un fort beau modelé. Quelques autres fragments font partie d'un char à deux roues. L'essai de reconstitution du groupe, pl. XVIII, 1, inspiré d'après les figurations de char sur les hydries mycénienne, est présenté sous toutes réserves. Le style de ces pièces indique une fabrication syrienne et probablement locale, comme nous l'avions admis pour la plus grande partie des autres nombreuses frites trouvées à Ras Shamra ⁽¹⁾. En les

(1) Les pièces parvenues au Louvre ou au Musée de Lattaquié, au gré du partage, ne donnent qu'une idée approximative du nombre de frites trouvées à Ras Shamra. Très fragile, cette matière n'a résisté que dans des

circonstances très favorables à l'action destructive des hommes et du temps ; le plus souvent, il n'en reste dans la terre que de fragments informes.



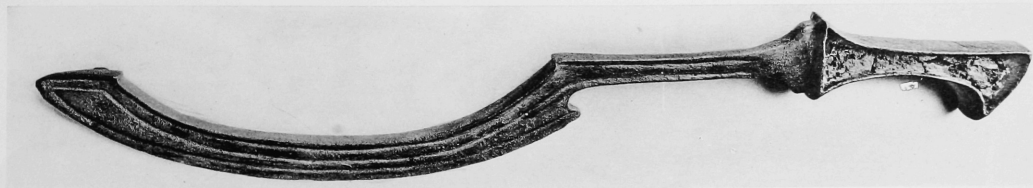
1. Rhyton mycénien en forme de tête de taureau (xiii^e siècle).



2. Rhyton mycénien en forme de tortue ou de hérisson (xiii^e siècle).



1. Essai de reconstitution du groupe en fritte sur le char (XIII^e s.).



2. Harpè en bronze; long. : 0m58. (XIV^e s.).

RAS SHAMRA-UGARIT.

comparant aux objets de même matière recueillis à Enkomi en Chypre ⁽¹⁾, en Mésopotamie ⁽²⁾ et en Palestine ⁽³⁾, qui répondent aux mêmes modèles ou prototypes, on constate de grandes différences dans l'exécution technique et dans la qualité de la matière. Il faut donc admettre l'existence de plusieurs centres de fabrication. Quant à la date des nouvelles frites de Ras Shamra, elle est donnée par les vases mycéniens du XIII^e siècle dont les fragments se trouvaient mêlés à ces pièces et parmi lesquels il y avait plusieurs rhytons en

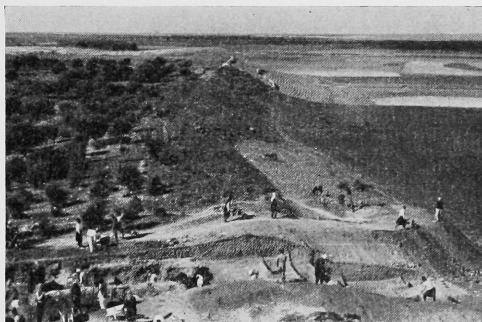


FIG. 21. — Tranchée à travers le rempart nord du tell. Au fond, la baie de Minet-el-Beïda, l'ancien port d'Ugarit.

forme de cornet (fig. 8), ou de quadrupède, tortue ou hérisson (pl. XVII, 2). La présence de ces rhytons confère à l'ensemble de la trouvaille un caractère nettement votif ou rituel.

Immédiatement sous la maison qui nous a donné ces frites, nous mimes au jour une habitation de la couche inférieure du premier niveau contenant un caveau de famille qui avait échappé au pillage (fig. 9 et pl. XVI, 2). Son entrée donne sur une petite pièce, construite dans un angle de la cour intérieure. En enlevant les dalles du court dromos aboutissant à la porte de l'antichambre

⁽¹⁾ R. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques dans le Bassin de la mer Égée*, 2^e édit., Paris, 1914, p. 247. — A. S. MURRAY, A. H. SMITH, H. B. WALTERS, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1910.

⁽²⁾ Cf. notre remarque dans le rapport de la quatrième mission, *Syria*, 1933, p. 406.

⁽³⁾ R. W. HAMILTON, *Excavations at Tell Abou Hawam, Quarterly of Antiquities in Palestine*, IV, pl. XXVII, à XXX.

aux jambages en pierres de taille, nous avons trouvé les squelettes de deux enfants placés l'un au-dessus de l'autre, devant la porte du caveau, et accompagnés de quelques vases chypriotes. La porte à cintre surbaissé était fermée par une double dalle encore en place (fig. 11), et donnait accès à une chambre funéraire contenant une trentaine de squelettes d'adultes et d'enfants. La plupart étaient placés dans le sens d'axe longitudinal du caveau, le crâne contre la paroi face à la porte (fig. 12). Lors des inhumations successives, un certain nombre des squelettes avaient été repoussés avec le mobilier funéraire contre les parois latérales ou enlevés et déposés dans l'ossuaire aménagé dans l'épaisseur de la paroi est du caveau. Une étroite ouverture fait communiquer l'ossuaire avec la chambre funéraire (fig. 15). Dans cette embrasure étaient posées trois lampes en terre cuite, le bec noirci par la flamme dirigé vers l'intérieur du caveau (fig. 16); elles avaient donc servi à éclairer celui-ci pendant les inhumations. Dans l'ossuaire reposaient les restes de 13 adultes et d'un enfant, ce qui porte à 44 le nombre des corps enterrés dans ce caveau et indique la longue durée de son utilisation.

L'étude des crânes, pour la plupart fort bien conservés, a été confiée au professeur Vallois.

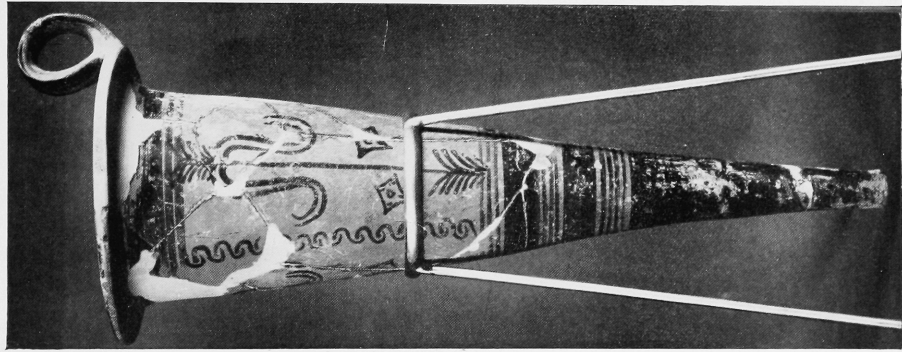
Le mobilier céramique contenait plus de 100 vases intacts. Les amphores, écuelles, cruches, plats, bols et lampes en terre cuite chamois, sont de fabrication locale et montrent les formes de la céramique dite cananéenne (fig. 14). Les *bilbils*, les hautes bouteilles à anse plate et pied annulaire, les bols hémisphériques à anse ogivale rouge ou à engobe blanc et peinture brunâtre sont du type chypriote du xiv^e siècle (fig. 13). Parmi les ossements de la couche supérieure appartenant aux dernières inhumations de ce caveau, se trouvent quelques vases peints mycéniens de la qualité de ceux de l'époque de Tell el Amarna (fig. 13, O, Q-U). Ils ne portent pas de marques de potier et leur exécution technique est supérieure à celle des vases mycéniens des tombes du xiii^e siècle. Aussi ne proviennent-ils certainement pas d'ateliers chypriotes⁽¹⁾. La durée d'utilisation du caveau s'étend donc sur probablement toute la durée du xiv^e siècle.

Les objets non céramiques trouvés dans cette tombe s'accordent fort bien

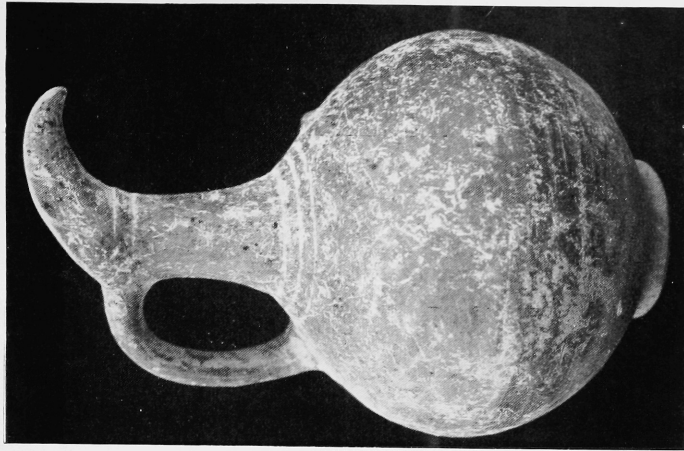
(1) Voir à ce sujet nos *Missions archéologiques en Chypre*, Paris, 1936.



1. Vase en pierre (xiv^e siècle).



2. Rhyton mycénien (xiii^e siècle).



3. Vase à bec de corbin (xviii^e-xvii^e siècle).

avec cette date. Nous signalons notamment un vase en roche serpentineoïde verdâtre, polie, de fabrication syrienne (fig. 13, C, et pl. XIX, 1), modèle connu en Égypte du temps de la XVIII^e dynastie, un vase en pâte de verre noirâtre



FIG. 22. — A, Poignard à manche incrusté de bois, XIV^e siècle. — B, Couteau à manche se terminant en pied de biche (XIV^e siècle). — C, Courte épée du XVI^e s. (voy. fig. 20).

opaque (fig. 13, D), un peigne en ivoire, une épingle en bronze revêtue d'une feuille d'or, enfin une tête de javelot à soie et un poignard en bronze (fig. 13, H, P, et fig. 22, A), placés dans une niche de la paroi est du caveau. Le type de ce poignard à manche évidé, muni à la base de deux oreillettes rabattues assurant la fixation de la matière incrustante, du bois dans ce cas, s'est conservé à Ras Shamra jusqu'au XIII^e s. Nous apprenons par cette trouvaille que les pièces d'exécution soignée, présentant un étranglement à la

naissance de la lame, remontent au xiv^e siècle. La même tombe contenait deux cylindres en pâte vitreuse jaunâtre, dont nous réservons la publication au *Corpus* des cylindres de Ras Shamra.

Dromos et porte de cette tombe sont en pierres appareillées ; par contre, les murs de la chambre funéraire, légèrement inclinés vers l'intérieur du caveau, sont faits de moellons secs et couronnés de trois assises de pierres de taille formant encorbellement (fig. 15, coupe A-B et C-D). Le plafond est constitué par deux belles dalles juxtaposées. Nous comprendrons la signification de ces détails architecturaux à la lumière d'une autre découverte faite dans ce chantier.

Non loin de ce premier caveau, nous mimés au jour plusieurs tombes d'une époque plus ancienne. L'une d'elles était restée intacte ; à en juger d'après les nombreux vases du type cananéen ancien, les bronzes et les scarabées (fig. 16 et 17), elle remonte à la fin du Moyen Empire, aux xv^e - xvi^e siècles. La tombe se compose, comme celle du xiv^e siècle, d'une chambre funéraire dont le plan forme un rectangle irrégulier. Les murs élevés en moellons secs et revêtus, du côté intérieur, d'un épais enduit blanc, sont légèrement inclinés vers le milieu du caveau. Ils supportent deux grandes dalles brutes formant plafond. La porte d'entrée, très basse, à jambages en pierres de taille, fermée de l'extérieur par une dalle bien ajustée, n'occupe pas le milieu de l'une des parois courtes du caveau ; elle se trouve à l'angle supérieur droit. Deux marches aménagées avec peu de soin rachètent la différence de niveau entre le seuil et le fond du caveau, constitué par un sol en terre battue.

Il importe donc de constater que le type de tombe à chambre funéraire rectangulaire et murs inclinés couverts de dalles remonte à Ras Shamra à l'époque prémycénienne. Serait-il d'origine cananéenne et les Mycéniens et Chypriotes, en arrivant dans le pays d'Ugarit, l'auraient-ils adopté et perfectionné par l'adjonction du dromos et la construction de la voûte en encorbellement ?

Nous serions autorisé à répondre à cette question par l'affirmative si nous étions sûrs que ce type de tombe de la fin du deuxième niveau était caractéristique des milieux cananéens anciens et qu'il n'aurait subi l'influence d'aucune architecture funéraire étrangère. Or, ce n'est qu'à Ras Shamra qu'on



1. Ossements et mobilier céramique *in situ*
dans un caveau du XIV^e s.



2. Accumulation d'ossements et de vases
dans un coin du même caveau.

a trouvé jusqu'alors des tombes de ce genre ⁽¹⁾. D'autre part, ces tombes et, d'une façon générale, les sépultures du deuxième niveau de Ras Shamra, contiennent des objets attestant déjà une influence très nette du monde égéen, où l'on connaît des constructions funéraires assez approchantes ⁽²⁾. Parmi

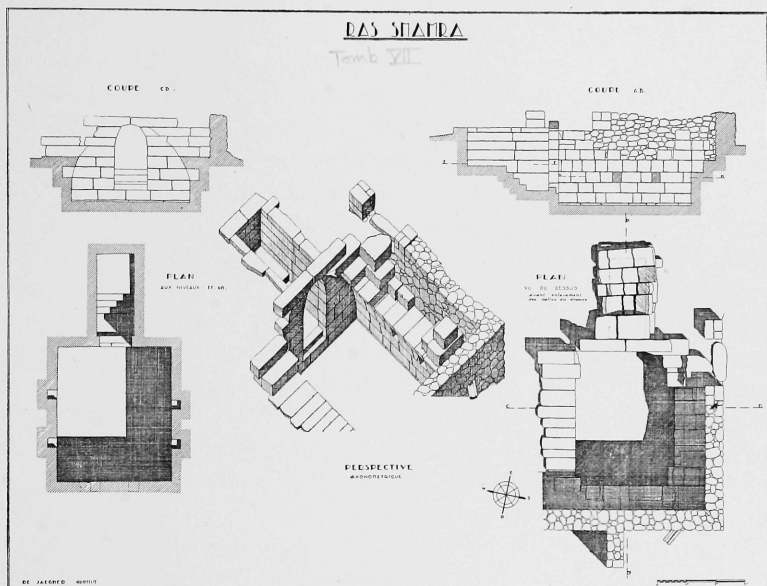


FIG. 23. — Plan et coupes du grand caveau funéraire du XIII^e siècle, découvert dans le rempart nord, chantier B. (Relevé de Jean de Jaegerh.)

ces objets nous n'en décrivons ici que deux. C'est d'abord une courte épée, retirée de notre tombe des XVII^e-XVI^e siècles. Elle est munie d'une garde à ailettes ou cornes relevées et renforcées (fig. 17, 20 et 22, C) rappelant tout à

⁽¹⁾ Il faut citer ici la tombe jumelée pré-sargonique mise au jour par M. Parrot à Mari, dont la construction présente une certaine ressemblance : toiture en longues dalles supportée par des piles obliques en encorbellement. Cf. A. PARROT, *Les fouilles de Mari*,

première campagne, *Syria*, 1935, p. 9, et pl. II, 4.

⁽²⁾ Voy. par exemple certaines tombes de Syros, D. FIMMEN, *Kretisch-mykenische Kultur*, p. 58 et figure 48.

fait les gardes des épées égéennes ⁽¹⁾. Il y a là un rapport évident entre l'armement égéen et celui de Ras Shamra de la fin du Moyen Empire. L'épée de Ras Shamra appartient, d'après sa position, à l'une des dernières inhumations ayant eu lieu dans cette tombe. Il faut attendre que nous ayons trouvé d'autres exemples pour décider si ce type d'armes descend à Ras Shamra, comme en Grèce, au début du xv^e siècle.

Dans le cimetière du deuxième niveau, fouillé entre 1930 et 1932, nous avons recueilli une tasse du Minoen moyen II à paroi mince « en coquille d'œuf ⁽²⁾ », certainement de Crète ⁽³⁾. Ces pièces prouvent qu'entre Ras Shamra et le monde égéen les échanges commerciaux étaient très actifs, ce qui implique la probabilité d'installation de marchands égéens à Ugari et l'introduction d'usages funéraires étrangers dès l'époque du Moyen Empire.

Une autre tombe du type à chambre rectangulaire, murs inclinés et toiture en dalles, a été trouvée dans le chantier B, contenant les mêmes types céramiques que ceux reproduits figure 16. Ils montrent, en partie, la plus grande ressemblance avec les formes des vases retirés d'un certain nombre de charniers mis au jour au voisinage de ces tombes. Il est pour le moment difficile de dire s'ils constituent le contenu de tombes évacuées en vue de leur réutilisation, ou bien s'il s'agit de sépultures avec dislocation établies en pleine terre. Un de ces charniers particulièrement important contenait deux vases en terre blanchâtre (fig. 18, P, Q), couverts d'un engobe rouge foncé et lustré ; ils sont analogues aux petits brocs retirés du mobilier funéraire du tombeau II de Byblos qui a fourni le coffret d'obsidienne au nom d'Amenemhat IV. Les vases les plus anciens de ce charnier peuvent donc être attribués à la fin du Moyen Empire, au xviii^e s. Signalons enfin, comme provenant du même ensemble, un vase du type dit de Tell el Jahoudiyeh en terre noirâtre lissée, rehaussé d'un décor piqueté et incrusté de blanc ⁽⁴⁾ (fig. 18, D).

⁽¹⁾ R. DUSSAUD, *Civilisations préhelléniques*, p. 51 et figure 32. — SIR ARTHUR EVANS, *The Prehistoric Tombs of Knossos*, Londres, 1906, figures 58, 66 de Zafer Papoura. Du même, *Palace of Minos*, IV, p. 848.

⁽²⁾ Non encore publiée jusqu'ici.

⁽³⁾ Identiques aux pièces de Cnosse et de Palaikastro, cf. R. S. FORSDYKE, *Catalogue of*

Vases in British Museum, vol. I, part. I, p. 86, n° A 513 à 517.

⁽⁴⁾ L'opinion de JUNKER (*Der nubische Ursprung der sog. Tell el Jahudiye Vasen*, Vienne, 1921), d'après laquelle ce type de vase remonte au début de la XII^e dynastie est, vérification faite, inacceptable. Il en est de même de l'hypothèse de son origine nubienne, fondée uni-



Deux vues de la statuette en bronze, avec casque en pierre, du dieu Ba'al.
Haut. : 0^m19.

RAS SHAMRA-UGARIT.

Parmi les nombreuses trouvailles faites dans les niveaux des XIV^e, XIII^e et XII^e siècles, nous mentionnerons, outre une série de cylindres en hématite, fritte et pierre, plusieurs statuettes en bronze dont deux figurant des déesses d'un type jusqu'ici inconnu à Ras Shamra (pl. XV, 1, 2), des dépôts de poignards et de coupes hémisphériques en bronze fort bien conservés, ainsi qu'une harpe, longue de 58 cm., d'une exécution remarquable (pl. XVIII, 2). Elle reposait

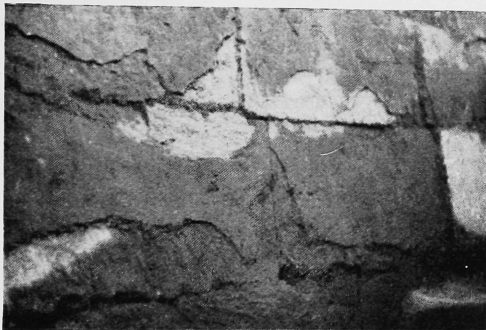


FIG. 24. — Détail du mur intérieur du dromos de la tombe VII avec reste d'enduit.
(Voy. fig. 23.)

dans une couche que nous pouvons attribuer à la première moitié du XIV^e siècle et confirme la date proposée pour la harpe de Gézer ⁽¹⁾ à laquelle elle ressemble beaucoup. Dans la même couche, nous recueillions une autre importante pièce en bronze figurant le dieu Ba'al, debout dans l'attitude de celui de la grande stèle de Ras Shamra ⁽²⁾ (pl. XXI). Comme sur ce monument, le dieu est coiffé d'un haut casque avec cimier en forme de panache très bas. Le casque

quement sur la prétendue antériorité de cette céramique en Nubie. Or, dans les nécropoles de ce pays, il n'y a pas une seule tombe où ces vases avaient été trouvés en association avec des objets du début du Moyen Empire. D'après nos observations en Syrie et à Chypre, nous sommes convaincu de l'origine asiatique de ce type céramique (cf. nos *Missions archéologiques en Chypre*). La diversité du décor et

les variantes de forme indiquent plusieurs centres de fabrication, comme l'avait déclaré M. R. Dussaud dans ses *Observations sur la céramique du II^e millénaire*, *Syria*, 1928, p. 150.

⁽¹⁾ R. DUSSAUD, *Le Sanctuaire phénicien de Byblos, Syria*, 1926, p. 255, et fig. 1, d.

⁽²⁾ Cf. notre quatrième rapport, *Syria*, 1933, pl. XVI, et l'article dans les *Monuments Piot*, XXXIV, 1934, p. 1-18.

est muni d'un couvre-nuque et d'une paire de cornes (fig. 25), qui symbolise la force terrifiante de Ba'al que certains de nos textes mythologiques comparent à celle d'un taureau sauvage ⁽¹⁾.

Le casque, exécuté en pierre polie, sorte de stéatite gris-verdâtre, est ajusté sur la tête de la statuette, les cornes en électrum servent de goujon de fixation. Cette disposition permet la restitution de plusieurs statuettes antérieurement trouvées en Haute-Syrie ⁽²⁾ démunies de coiffure. Les rainures profondes creusées dans la nuque, la partie postérieure des jambes et des bras, dans les épaules, ainsi que dans le côté de la statuette à la hauteur des hanches, servaient à l'insertion des extrémités des feuilles du revêtement d'or. Ce revêtement n'est plus conservé actuellement qu'au bras droit et sur une partie des jambes. Le bras gauche avancé est rapporté et maintenu dans l'épaule par un goujon en argent. Dans la confection de cette statuette n'entraient donc pas moins de cinq matières différentes : bronze, argent, or, électrum et pierre, ce qui permet de louer une fois de plus la technique habile des bronziers et orfèvres de l'ancien Ugarit.

Les constructions au pied de l'acropole butent du côté nord contre l'ancienne enceinte de la ville. Cette enceinte remonte au Moyen Empire, c'est-à-dire au temps de la ville du deuxième niveau, comme l'attestent les fragments céramiques trouvés à l'intérieur du vallum. Celui-ci est composé de couches de gravier très comprimées sur lesquelles s'élevait le mur dont il ne reste en place que quelques blocs de l'assise inférieure. A l'époque des Senousrit et des Amenophis, Ras Shamra-Ugarit était donc une ville fortifiée.

Mais dès le XIV^e siècle, l'enceinte n'existe plus. Nous n'avons pas encore pu constater à quelle date précise on avait démantelé la ville ; ce qui est dès maintenant certain, c'est que Shamra-Ugarit, du temps du Nouvel Empire, était une ville ouverte.

Cette conclusion trouve une certaine confirmation dans un des messages d'Abimilki adressés au pharaon et retrouvés parmi les tablettes de Tell el Amarna. Knudtson ⁽³⁾ avait cru d'abord lire au passage concernant Ugarit :

⁽¹⁾ *Mon. Piot*, 1934, p. 9.

⁽²⁾ Cf., par exemple, le bronze du Louvre publié par M. R. DUSSAUD dans *La Lydie et ses voisins aux Hautes Époques*, Paris, 1930,

pl. V.

⁽³⁾ *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 622 (n° 451, 56) et p. 4017.



Vue d'avion du chantier sur le tell après la 7^e campagne.
 (Comparer la photographie de Syria, 1934, pl. XIII). Pour le numérotage voir à la fin de ce rapport.
 RAS SHAMRA-UGARIT.

« Kar sarri (alu) Ugarit (ki) », c'est-à-dire : « Ugarit la forteresse du roi », ce qui aurait obligé de supposer que la ville était alors fortifiée. Plus tard, il reve-



FIG. 25. — Tête de la statuette de Ba'al, avec un casque en pierre muni de cornes en électrum.
(Voy. pl. XXI.)

nait sur sa lecture et proposa *bitu* à la place de *kar*, ce qui permettait de lire : Ugarit, la maison, au lieu la forteresse, du roi, locution qui veut dire : ville appartenant au roi. Une nouvelle lecture du passage en question à laquelle, sur notre demande, a bien voulu se livrer M. Gadd, conservateur adjoint au British Museum, confirme cette lecture et met ainsi le texte en accord avec nos constatations archéologiques.

D. — RECHERCHES A MINET-EL-BEÏDA.

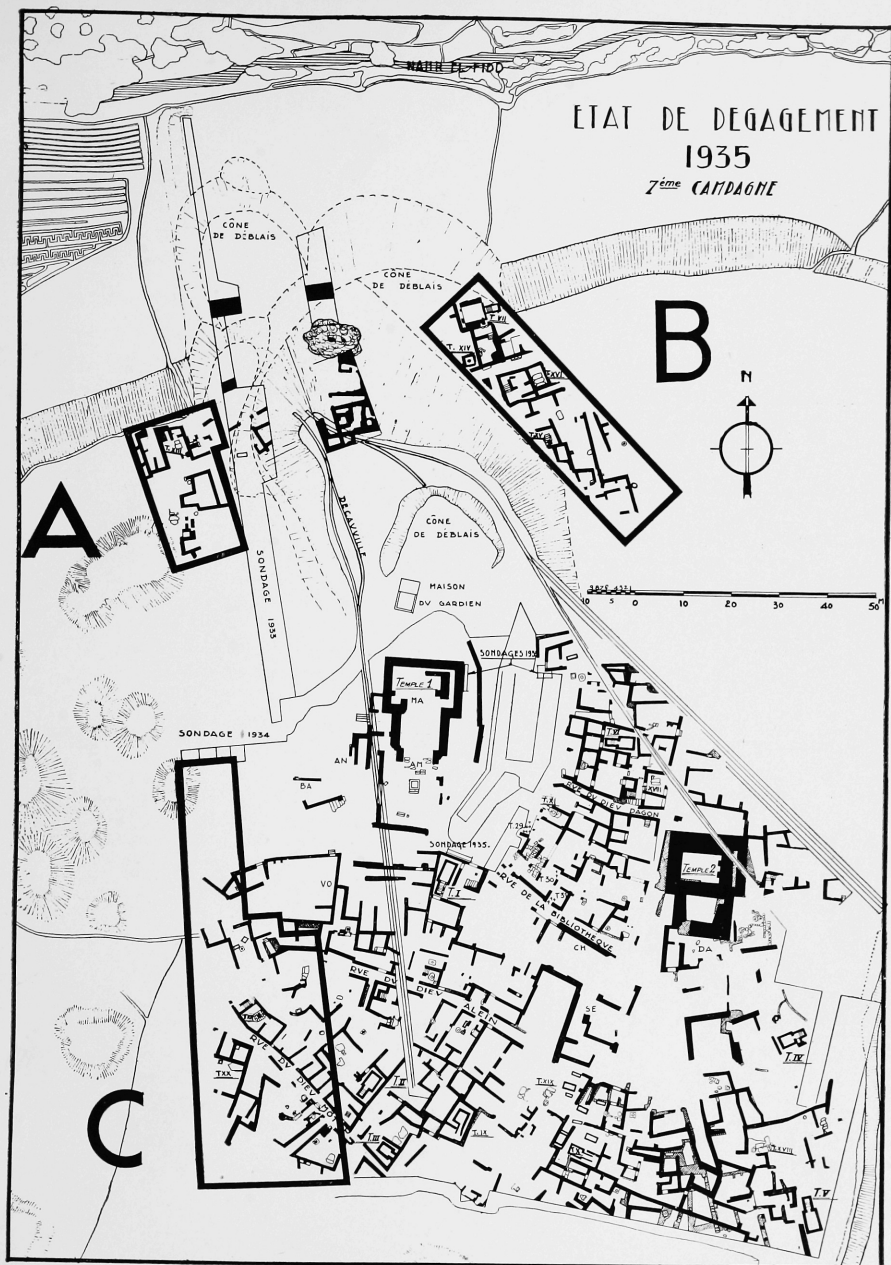
Les fouilles sur la terrasse du tell, des deux côtés du cône de déblais, ont absorbé les quatre semaines de recherches qu'aux précédentes campagnes nous avons régulièrement consacrées au quartier du port de Minet-el-Beïda. Nous n'y avons pu faire cette année que quelques dégagements peu étendus destinés à compléter nos plans. En compensation, les architectes ont terminé les relevés à l'aide desquels on peut maintenant reconnaître que le quartier du port était organisé exactement comme la ville de l'époque mycénienne sur le tell. Les habitations sont bordées de rues étroites se croisant perpendiculairement. Sous l'une des pièces du rez-de-chaussée, elles contiennent le caveau de famille, tandis que plus loin s'alignent les magasins et les entrepôts où l'on stockait les marchandises venues par bateaux ou destinées à l'exportation. Ce quartier du port, plusieurs sondages l'ont confirmé cette année, n'a été fondé qu'au xv^e siècle; le niveau du Moyen Empire, c'est-à-dire le deuxième niveau de Ras Shamra, manque ici complètement.

Dans la nécropole repérée sur la falaise bordant l'entrée nord-est de la baie, l'ancien port d'Ugarit, nous avons trouvé une nouvelle tombe. Comme celles précédemment mises au jour ici ⁽¹⁾, elle était assez pauvre et ne contenait que de la céramique du type chypriote du xiv^e siècle. Les vases par la qualité de la terre et de l'engobe sont très inférieurs aux autres vases chypriotes si nombreux à Ras Shamra; en outre, l'une des pièces est nettement un raté de fabrication, ce qui indique la proximité de l'atelier. Nous sommes enclin à admettre que les Chypriotes vivant dans le quartier du port de Ras Shamra-Ugarit avaient établi sur place un atelier céramique où l'on fabriquait les types de vases que ces étrangers étaient habitués à utiliser. La terre de potier de la région de Ras Shamra étant inférieure à celle de Chypre, la main-d'œuvre moins exercée, les produits présentent tout à fait l'aspect de mauvaises copies. Ce serait la première fois qu'on constaterait l'existence, hors de l'île, d'un atelier de potier chypriote.

C. F. A. SCHAEFFER.

Saint-Germain-en-Laye, Janvier 1936.

(1) Cf. notre rapport de la quatrième campagne, *Syria*, 1933, p. 95.



Plan d'ensemble des fouilles sur le tell de Ras Shamra, avec indication des chantiers au pied (A et B) et sur l'acropole du tell (C) et des sondages.

Comparer le plan donné dans *Syria*, 1935, pl. XXXVI.

Note explicative de la planche XXII : Vue d'avion du chantier de Ras Shamra-Ugarit.

1. — Le grand temple (Ba'al) avec les deux cours accolées et le soubassement de l'autel devant l'entrée.
2. — Centre de la bibliothèque (fouilles 1929-1931).
3. — Bâtiment au nord de la bibliothèque, avec tombe VI.
4. — Région où furent trouvées les stèles de Chnoumit et de Senousrit-Ankh, du Moyen Empire.
5. — Grand sondage de 1931-1932 et sondage 1935.
6. — Le grand temple à l'est (Dagon).
7. — Tombe I de Ras Shamra (XIV^e-XIII^e s.).
8. — — II — (XIII^e s.).
9. — — III — —
10. — — IV — —
11. — — V — —
12. — Région où fut trouvée une partie des tablettes de 1932.
13. — Emplacement de la grande stèle de Ba'al au foudre, 1932.
14. — Emplacement des deux stèles de 1930.
15. — Emplacement des vases en or, 1933.
16. — Maison du gardien du chantier et abri pour les ouvriers élevé sur le cône de déblais.
17. — Chantier A de 1935.
18. — Tranchée sondage sur la pente Nord de l'acropole du tell.
19. — Région non explorée de l'acropole Nord de Ras Shamra.
20. — Limite du tell, avec restes de l'enceinte.
21. — Terrasse entre l'enceinte et le Nahr el Fidd.
22. — Le Nahr el Fidd contournant le tell à l'est et au nord.
23. — Village de Mqata.
24. — Terminus de la ligne sud du Decaueville.
25. — Chantier C des fouilles de 1935.
26. — Chantier B des fouilles de 1935.
27. — Sondage au nord de la tombe I, 1935.
28. — Chantier sud des fouilles de 1934.
29. — Tombes de l'âge du fer.

ANAT ET LA GÉNISSE

POÈME DE RAS-SHAMRA (IV AB)

PAR

CH. VIROLLEAUD

Le présent document, que nous appellerons, en abrégé, IV AB (pl. XXIV), provient des fouilles de 1931. C'est la partie inférieure d'une grande tablette à trois colonnes, inscrite d'un seul côté, et épaisse, au centre, de 35 mm.

La col. I, dont il ne subsiste plus que la fin de 23 lignes, est pratiquement inutilisable, du point de vue mythologique du moins. Des col. II et III, la seconde moitié seule est, pour la plus grande partie, conservée. On trouvera ci-après une analyse détaillée de ces deux morceaux, qui sont séparés l'un de l'autre par une lacune de 20 ou 25 lignes, et auxquels rien ne permet d'assigner une place définie dans l'ensemble des poèmes du cycle AB, tels qu'ils nous sont connus actuellement.

Col. I.

(2) [] p(?) p (?) [*] hr(?)m	(1) [] Btl- 'nt
(4) [] h(?)r kkbm	(3) [] . dl yd' Bn-El
(6) [. . .	Al]e y n . B'l	(5) [] ? d (?) rdt . šmm (?)
(8) [] ġś . l lemm	(7) [] Rkb . 'rpt
(10) [] mtm	(9) [] l (?) yšb . l arš
(12) [] t yħmn	(11) [] y(?)d mhr . . ur
(14) [. . .	Btl(?) .] 'nt	(13) [] t . ytn
(16) [] l lemm	(15) [. . .	Ybmt (?) .] lemm
(18) [] l (?) šer	(17) [. . .	l yš(?)] b. l arš
(20) [] ydy	(19) [] d(?)tm
(22) [] lm	(21) [] y
		(23) [] b (?) mm

1. — *Bilt-'nt*, la Vierge 'Anat, c'est-à-dire la déesse la plus active du panthéon « de Ras-Shamra », et dont le nom s'est rencontré bien souvent déjà dans les poèmes précédemment publiés. Voir aussi ci-après, l. 4, et col. 2, 10, 21, 26, 35, col. 3, 3, 10.

2. — Le dernier mot paraît être *hrm* « les montagnes », en héb. *hàrim*; cf. II AB, 2, 36, *hr El* « la montagne de El », et peut-être aussi RŠ 1929, n° 6, 31 *hrh* « sa montagne ».

3. — *dl yd' Bn-El*, « pour qu'il (le) sache, Ben-El », ou (hifil) « pour qu'il (le) fasse savoir à Bn-El ». Ben-El, « le Fils de El », est sans doute le même que « le Fils de Dagon »; voir à ce sujet *Syria*, XVI, 257, n. 1.

4. — *kkbm*, par erreur, sans doute, pour *kkbm*, étoiles ou astres.

5. — S'il faut lire *d rdt šmm*, on comparera *Nombres*, XI, 9, *redet hat-tal* « chute de la rosée », et, dans ce cas, *šmm* « cieux » signifierait ici « pluie », comme parfois *šamé* en accadien; voir déjà I AB, 2, 25.

6-7. — On sait que *Rkb-'rpt*, « le Chevaucheur des nuées », est le qualificatif le plus habituel d'Aleyn-Baal; voir aussi ci-après, col. 3, 22 et 37.

8-9. — *lemm*, plur. de *lem*, h. מֵם est ici en parallélisme avec *ars*, comme chez *Isaïe*, LX, 2. On retrouvera ce mot un peu plus loin, l. 15 et col. 3, 3-4, dans le n. pr. ou qualificatif *Ybmt-lemm*, qui est un surnom de 'Anat. — Dans la locution *yšb l ars*, le verbe signifie sans doute « il s'assied », comme dans I' AB, 6, 13-14; mais l'on sait que l'impf. de שָׁב est, morphologiquement, identique à l'impf. de שָׁב, et, dans plus d'un cas, il est fort embarrassant de fixer le sens exact.

10. — *mtm* « les morts »; comp. I AB 6, 47 (*Syria*, XV, 237).

11. — *mhr* se retrouvera plus tard, en particulier dans *Mhr-B'l*, n. pr. identique au *Mhr-B'l* de Carthage et à Μέροζλος, nom d'un roi de Tyr, d'après Josèphe.

12-13. — *yhmm*, parallèle à *ytn* « il donne », est évidemment l'impft., é. n. 2, 3^e p., de יָחַם, au sens de « gratifier », comme dans *Genèse*, xxxiii, 5, et *Psaumes*, cxix, 29. Voir aussi *hmm El*, dans RŠ 4474, l. 6, *Syria*, XIV, pl. XXV.

14-15. — [*Ybmt* -] *lemm*, complété d'après col. 3, 4, et divers autres passages; pour *lemm*, voir ci-dessus, ll. 8-9. — On sait que, en héb., יְבִיחָה signi-
fie « belle-sœur »; le sens est, sans doute, différent dans le cas du surnom de 'Anat; il se rattache vraisemblablement à la valeur primitive, inconnue

d'ailleurs, de la racine ܝܒܒ ; et l'on peut, à ce propos, noter que le nom se présente, une fois, sous la forme *Ymmt-lemm* ⁽¹⁾.

16-17. — Voir ci-dessus, ll. 8-9.

18. — *šer*, comp. I AB 2, 37 [*š*|*er lšer yšh*; *šer* n'est sans doute pas ܫܪܫ , « chair », qui correspond à ar. ܫܪ et qui s'écrirait donc **šer*; mais ce peut être ܫܪܫ « levain »

19. — *d(?)tm*, comp. II AB 6, 37. Mais c'est peut-être *btm* « maisons ».

20-21. — Peut-être [*b*] *ydy* et [*bm ymm*] *y*, comme à la col. 2, 6-7.

Col II.

(2) [*El . Hd . b q̄r*] *b h[kt]h*

(3) *w t'nyr. Ġtm . B'l*

(4) *hn . B'l . b bhtht*

(5) [*El.*] *Hd b q̄rb . hklh*

(6) *qšthm . ahd . b ydh*

(7) *w qš'th . bm . ymmh*

(8) *edk . lytn pmm*

(9) *tk . ah . šmk . ml[at . r]umm*

(10) *tšu knp . Btl . 'n[t]*

(11) *tšu . knp.*

w tr . b 'p

(12) *tk . ah [.] šmk . mlat [rumm]*

(13) *w yšū . 'nh . Aleyr . B 'l*

(14) *w yšū . 'nh.*

w y'n (15) w y'n .

Btl . 'nt (16) n'mt . [b]u . aht.

(1) On peut comparer ce surnom, formé d'un nom de parenté et d'un collectif au sens très général, au nom de la divinité sumérienne *SES-KI*, qui signifie littéralement « le frère

(c'est-à-dire le protecteur) de la terre »; cf. CH. F.-JEAN, *Relig. sumérienne*, p. 33; *Ybmt-lemm*, ce serait, approximativement, « la protectrice des peuples ».

B'l (17) *l pmh . yld . w yqm*

(18) *l p'nh . ykr^s . w yql*

(19) *w yśu . gh . w yśh*

(20) *hwt . aht . wn ar[]*

(21) *qrn . dbatk . Btl [.]'nt*

(22) *qrn . dbatk*

B'l . ymśh (23) *B'l . ymśh .*

hm . b 'p

(24) *nt'n . b arš . eby*

(25) *w b 'pr . qm. abk*

(26) *w tsu . 'nh . Btl . 'nt*

(27) *w tsu . 'nh.*

w t'n (28) *w t'n.*

arh .

w tr b lkt (29) *[t]r . b lkt .*

w tr b h(?)l

(30) *[b n]mm . b ysmm .*

[]k(?) j(?)r

(31) *[ql (?)] . l B'l . 'nt . tmm*

(32) *[] h . b'lm . d ep (?) e []*

(33) *[] h (?)d . d'nm . n[]*

(34) *[w y'n(?)] Aleyn . B['l]*

(35) *[. . . Btl]t . 'n [t] ph*

(36) *[] n* (37) *[] y (?)*

(38) *[]* (39) *[] l K (?) [š(?)]rt*

TRADUCTION

(2) [(et) le dieu Had au mi]lieu de son palais.

(3) Et tu répondras, (ô) Serviteur de Baal :

(4) « Voici que Baal (est) dans sa maison,

(5) « [(et que) le dieu] Had (est) au milieu de son palais ;

(6) « leur (fém.) calice, il (l')a pris dans sa main

(7) « et sa patère, (il l'a prise) dans sa droite.

(8) « Voici qu'il (Baal) tourne son visage

(9) « dans la (contrée d')*Ah-samak*, qui est pleine de [bœufs sauvages]. »

(10) Elle lève l'aile, la Vierge 'An[at] ;

(11) elle lève l'aile,

et de tourner en volant

(12) dans la (contrée d')*Ah-samak*, qui est pleine de [bœufs sauvages].

(13) Et il lève son œil, Aleyn-Baal,

(14) et il lève son œil,

et il déclare (15) et il déclare :

« (O) Vierge 'Anat, (16) gracieuse parmi les prairies. »

Baal (17) au-devant d'elle court et il se dresse.

(18) A son pied, il se prosterne et il s'humilie,

(19) et il élève la voix et il crie :

(20) « (O toi qui es) la *hut* des prairies et du ar[] !

(21) « (C'est) la corne (qui est) ta force, (ô) Vierge 'Anat.

(22) « (C'est) la corne (qui est) ta force ! »

Baal s'élançe (?), (23) Baal s'élançe (?)

Voici (qu'il est) en (plein) vol, (et il dit) :

(24) « Nous fixerons à la terre mon ennemi,

(25) « et au sol, l'adversaire de ton frère. »

(26) Et elle lève son œil, la Vierge 'Anat,

et 22², il agira seul ; puis il sera associé au Fils de Dagon, — sur lequel voir BH I, 39, *Syria*, XVI, 256, — qui est appelé tour à tour *Bn-Dgn* (col. 3, 12-15) et *Htk-Dgn* (*ibid.*, 35).

6-7. — *qst* : héb. קִשְׁט , pl. קִשְׁטִים , est souvent associé, comme ici, à *qs't*, dans II *Danel*, *passim* ⁽⁴⁾. D'après le sens général de la rac. קִשַׁף , on peut penser que le vase *qs't* était de forme anguleuse.

La *qst* que Baal tient en main appartenait à certaines femmes qui sont représentées ici simplement par le pron. suff. fém. plur. *-hn*. Peut-être s'agit-il des filles de Baal qui sont mentionnées dans un texte inédit et qui étaient, semble-t-il, au nombre de sept ; de toute façon, on comparera II *Danel*, G, 13 : *tšb qst bnth*, locution dans laquelle *bnt* peut désigner également les filles de Baal.

Pour la *qs't* que Baal tient « dans sa droite », c'est sa *qs't* à lui, à ce qu'il semble, mais il y a ambiguïté, puisque le pron. suff. sg. *-h* est, on le sait, commun aux deux genres.

Ainsi, à la veille de s'engager dans une entreprise difficile, Baal se repose dans son palais ; il y réside, en tout cas, et il vide plusieurs coupes qu'on avait remplies, sans doute, d'un vin capiteux ⁽²⁾.

8-9. — Voici, en effet, qu'il va partir pour (litt^t « tourner (ses) visages dans », locution fréquente) l'*Ah-šmk*.

Un nom tel que celui-ci doit être, pensons-nous, comparé à ceux de *Ahi-nâr* *Taban*, *Ahi nâr Šamû*, qui sont cités dans les textes assyriens ⁽³⁾, et qui signi-

il résulte, à notre avis, que Ben-Dagon était le 'nn de Baal. S'il en est ainsi, et quel que puisse être le sens de 'nn (voir II AB 4-5, 59), Ben-Dagon, qui est Had, représente donc un autre personnage que Baal ; c'était un dieu de même nature sans doute, et qui dans certains cas — assez rares en somme — était associé à Baal et confondu avec lui (comme 'Anat et 'Astart, par exemple). En résumé, Had, fils de Dagon, serait un dieu amorrhéen, adopté par les Cananéens et identifié avec Baal « le Maître », dont le nom réel demeure inconnu, ou du moins n'est pas révélé par les textes de Ras-Shamra.

Au sujet de Dagon, notons que l'épouse du

dieu est associée, deux fois, au poisson *dy* : 1^o *dgy Rbt Ašr[t ym]*, II AB 2, 31 ; 2^o *l dgy Ašrt* (inédit). Il résulte de ce rapprochement que *Rbt-Ašrt-ym* et *Ašrt* désignent bien une seule et même personne.

⁽⁴⁾ Dans I *Danel* 14, c'est à *kd* « cruche » que *qst* est associé. — *Danel* désigne notre volume récemment paru chez Paul Geuthner, *La légende phénicienne de Danel*.

⁽²⁾ Voir ci-après p. 171, les préparatifs de même sorte faits en vue de l'ascension par Baal de la montagne du Septentrion ou Šapôn.

⁽³⁾ Voir, p. ex., *Realexikon der Assyriologie*, I, 57 ss.

fient « Bord du fleuve Ṭaban, du fleuve Šanù, etc. », l'acd. *ahy* étant identique à l'hébr. אַחַי, mot qu'on traduit habituellement par marais, terrain marécageux, mais pour lequel le sens de « prairie » ou « pré » conviendrait peut-être mieux. Il paraît évident, de toute façon, qu'il ne s'agit pas ici, dans *Ah-šmk*, du mot *ah* « frère » ; mais l'identité des termes pourrait prêter à confusion, comme il est arrivé, d'ailleurs, pour le texte d'*Oséé*, xiii, 15. — Le mot *ah* « pré » se retrouvera plus loin, ll. 16, 20, et col. 3, 11, au plur., *aht* = acd. *ahâti*, le plur. d'hébr. אַחֵי étant inconnu.

Il résulte de ce qui précède que *šmk* est le nom d'un fleuve ou d'une vaste étendue d'eau, et l'on peut proposer d'identifier l'*Ah-šmk* avec le lac de Houlé, que Josèphe appelle *Samachonitis* et qui figure dans le Talmud sous la forme יבֵּית דְּסַמְכָא (4). On sait d'ailleurs, par I *Keret* notamment, que tous les noms géographiques qui se rencontrent dans nos Poèmes sont à localiser en Palestine ou dans la Phénicie du Sud ; or, le Houlé s'étend au Sud-Est de Tyr et la déesse 'Anat avait des temples dans ces régions, à l'époque israélite encore, à Bet'Anat, en particulier.

Ce pays d'*Ah-šamak* est caractérisé en deux mots : *mlat rumm*. A vrai dire, la lecture de ces deux mots est difficile, ici, et, tout autant, à la l. 12 ; nous la tenons cependant pour assurée, bien que l'emploi fait de *mlat* au sens passif soit surprenant ; on attendrait, en effet, *mmlat*, forme qui s'est rencontrée, d'ailleurs, dans I *Keret* (2), 114, 217. En tout cas, la dernière lettre du 1^{er} mot, -t, indique que *ah-šmk* est du genre féminin, comme le sont, en hébreu, la plupart des noms de pays.

10-12. — 'Anat gagne. à tire-d'aile, le pays des bœufs sauvages.

Sans attendre davantage, comme pour donner à Baal l'exemple, et l'entraîner en quelque sorte, 'Anat « lève l'aile » et prend son vol pour se transporter dans l'*Ah-Šamak*.

(4) L'alternance Talmud *s* avec RŠ *š* n'est pas de nature, sans doute, à infirmer l'identification ci-dessus proposée. Quant au nom de Šamhuna des lettres d'El-Amarna (Knostrzon, p. 1299), qui désigne d'ailleurs une ville, il

paraît bien douteux qu'il ait quelque rapport avec celui du lac Samachonitis.

(2) *Keret* : *La légende de Keret, roi des Sidoniens*, P. Geuthner, éditeur.

On notera la répétition de *tšu knp*. Il y a du reste plusieurs cas du même genre dans IV AB : col. 2, 13 ss., 21-22 α , 22 β -23 α ; 26-28 α ; 28 γ -29, et c'est même là, littérairement, le trait caractéristique de IV AB.

Si 'Anat se sert de ses ailes⁽¹⁾ pour gagner l'Ah-Šamak, c'est apparemment que ce pays dont la nature, nous l'avons vu, est bien définie par le mot *ah*, était inaccessible aux piétons, ou d'un abord très pénible⁽²⁾. Baal, d'ailleurs, en usera de même, à son tour (ll. 22 β -23).

11 β . — Dans *wtr b'p*, *tr* est sans doute l'inf. de trr pris dans son sens premier; comp. II AB 4-5, 82-83, et II *Danel* 6, 46 *td's p'nm wtr arš*. — 'p, inf. de p ; l'imp. du même verbe se rencontre dans RŠ 1929, n° 6 (Hymne à 'Anat!), l. 8; *w'p l š²r* [] *nšrk* « et envoie-toi vers le ... de ton aigle »; pour l'impft. (én. 1) *t'pm*, voir I *Danel* 150 β . Par ailleurs, « voler » se dit aussi *pr* et *du*; cf. I *Danel*, 120, 134.

12. — Comme l. 9.

13-16 α . — Aleyn-Baal rend hommage à 'Anat.

Aleyn-Baal, qui est particulièrement intéressé à la démarche entreprise par 'Anat (voir col. 3, 38), et qui est demeuré à terre, suit des yeux le vol de la déesse, et il la salue du titre de *n'mt bn aht*, *aht* étant ici, pensons-nous, le plur. de ce mot *ah* qui figure dans le nom d'Ah-Šamak, ci-dessus 9 et 12;

(1) Il n'est pas fait mention, ailleurs, des ailes de 'Anat. Dans un passage inédit et fragmentaire de la *Légende de Keret*, on rencontre le partic. fém. *mknpt* « l'aîlée ». Cependant on ne saurait assurer qu'il s'agit de 'Anat, et comme *mknpt* peut représenter le pluriel aussi bien que le singulier, ce participe conviendrait aussi bien aux déesses Košarôt, qui sont des hirondelles; voir *Danel*, p. 105. D'autre part, une stèle de Ras Shamra (*Syria*, XII, pl. VIII, n° 4) porte l'image d'une déesse armée, dont la robe est comme enveloppée de deux grandes ailes; cette image, d'un travail très sommaire et mal conservée, reproduit peut-être les traits de 'Anat.

Au sujet de 'Anat-oiseau, on peut alléguer,

contre RŠ 1929, n° 6, l. 8 (cité ci-dessus, ad l. 14 β), les ll. 11-12 du même morceau, que nous proposons de comprendre ainsi :

at mšbk b[š]mm rm

lk pr pšt (?) ...

« Toi ('Anat), ta demeure (est) dans les cieux [élevés,

« Va (et) vole ... »

S'il faut bien lire *šmm-rm*, on comparera cette locution au Samemroum de Philon de Byblos.

(2) CONDER, *Palestine Explor. Fund.*, I, 193, a écrit au sujet du Houlé: « It is quite impenetrable, except for a short distance, and then only by Arabs and buffaloes. »

voir aussi *n'mt aht*, col. 3, 11. — Pour *w yšū 'nh*, comp. la locution adverbiale *b nše 'nh w...*, I *Danel*, 28-29 et *passim*.

16^b-22^a. — Baal, à son tour, rend hommage à 'Anat.

16^b-18. — Le sujet, Baal, est en tête de la phrase, comme dans BH 1, 12, 28, 34 et ci-dessous 22^b-23^a. *ydd* = héb. יָדָד, impf. 3^e p. de בָּרָד « fuir », ou plutôt, sans doute, courir (avec empressement) au-devant de..., *yqm* indiquant que la course a pris fin; voir aussi II AB, 3, 12-13, *ydd w yqlšn*, *yqm w ywpsšn*. En héb., le verbe קָוָם accompagné de לָפְנֵי (ici *l pnm*⁽¹⁾) marque l'idée d'opposition ou de résistance: *Josué*, VII, 12 ss.; mais le sens est tout autre ici: Baal court au-devant de 'Anat et il va (l. 18) se prosterner à ses pieds: *yhr'*, de כָּרַע, et *yql*, de ce verbe *ql* ou *qll* qui s'est rencontré dès le début: I AB 1, 9, et qui figure fréquemment dans nos textes, associé ou non à *hbr*.

19-22. — Baal, en adoration devant 'Anat, invoque la déesse, qu'il appelle *hwt aht wn ar[]*.

Dans cette locution, *aht* est sans doute identique au mot de la même forme de l'épithète *n'mt bn aht*, appliquée par Aleyn-Baal à 'Anat, l. 16. — Le terme qui suit, *ar[]*, a certainement un sens analogue à celui de *aht*; les deux mots sont reliés par la conjonction *wn*, qui apparaît çà et là, à la place de *w*, et, par ex., dans II AB 4-5, 50.

hwt se rattache sans doute à la rac. הָוָה = RŠ *hwy*⁽²⁾ qui se trouve, à l'impf. apoc., dans BH 1, 34-35: *B'l ytlk w ysd*, *yh pat mabr* « Baal s'en va et il chasse; il explore (?) les confins du désert »; voir aussi l'opt. *l ahw*, à côté de *l ahwiy*, *Danel*, glossaire, s. v. *hwy*. On comparera *hwt aht*, à cette autre locution de II AB, 1, 43-44 ss.: *hwt yman dbh rumm l rbbt* « celle qui explore (?) le (pays de)⁽³⁾ *Yman*, dans lequel il y a des bœufs sauvages par myriades », et l'on notera que,

(1) Ailleurs *l pnm*, II AB 4, 17, et aussi *l pnw*, dans *l pnwh* (inédit).

(2) Corriger, en conséquence, l'explication que nous avons proposée jadis pour cette locution: *Syria*, XIII, 120, n. 2. הָוָה « vivre » se présente parfois sous le même aspect que הָוָה; ainsi l'impf. apoc. de הָוָה est *yh*: RŠ 1929, n° 26, 9, *yh mlk* et aussi II *Danel*, 1, 37; mais « vie » = *hyt* (II AB 4, 43) et

« les vivants » = *hym* (II *Danel* 6, 26, 27). — On sait que le nom d'Ève, הָוָה, a été rattaché à הָוָה, dès une époque ancienne, mais sans doute par erreur; en réalité, הָוָה correspond exactement au terme *hwt* de II, AB, 1, 43, et IV AB, 2, 20.

(3) Sur cette interprétation, voir aussi *Danel*, p. 38.

dans les deux cas, *hut* est en rapport avec des régions de même sorte, le *Yman*, d'une part, et, d'autre part, l'Aḥ-śamak.

21-22^a. — Baal, s'adressant à 'Anat, lui dit encore *qrn dbatk*.

dbat paraît être le féminin de 𐤀𐤁𐤏𐤏 , mot qui se rencontre une seule fois dans l'A. T., *Deutéronome*, xxxiii, 25 𐤁𐤏𐤏𐤏 que les Septante ont rendu par $\dot{\eta} \text{ ἱσχύς σου}$, et qu'on a proposé de traduire, d'après l'arabe, par « ton repos ». Cependant, comme la corne est le symbole de la vigueur, le sens de force, tant pour héb. 𐤀𐤁𐤏𐤏 que pour RŠ *dbat* apparaît bien plus satisfaisant, et même, du moins pour RŠ, le seul acceptable.

qrn n'est pas d'ailleurs pris ici au figuré. Baal veut dire « c'est dans ta (ou tes) corne(s) que réside ta force ». 'Anat devait porter sur sa tête des cornes, ou une coiffure décorée de cornes de vache, comme Isis-Hathor en Égypte et comme le Baalat de Byblos. Mais c'est seulement dans le présent épisode qu'il est fait allusion aux cornes de 'Anat, comme du reste — ll. 10-11 — à ses ailes. Et si 'Anat ouvre ses ailes pour traverser des régions d'accès difficile, tel que l'Aḥ-śamak, elle aura sans doute à se servir de ses cornes, une fois parvenue dans ce pays rempli de bêtes à cornes ; pourtant on ne voit pas, par la suite, 'Anat engagée dans un combat avec des animaux de cette sorte, bien qu'elle se rende visiblement dans l'Aḥ-śamak, avec l'intention arrêtée d'en ramener une génisse ; voir ci-après, 28 β.

Sans doute 'Anat n'avait-elle emprunté que pour cette circonstance particulière la forme d'une génisse — ou d'une femme à cornes de génisse — et de génisse ailée. Et l'on peut rappeler à ce propos que, comme l'a indiqué M. DUSSAUD, *Rev. Hist. Relig.*, CXI (1935), p. 44 ss., la génisse (*'glt*) ou la vache (*'prt*) qu'aimait Aleyn-Baal, I* AB 5, 18 ss., et qui devait donner naissance à *Mš*, était vraisemblablement 'Anat elle-même.

D'autre part, la scène représentée sur l'ivoire que M. Montet a recueilli dans le puits du tombeau d'Aḥiram (xiii^e siècle av. J.-C.), peut être considérée comme une illustration, sinon de la scène même du Poème IV AB, du moins d'une scène semblable ; on y voit figuré, en effet, un génie ailé à tête d'aigle ⁽¹⁾ fonçant sur un bœuf sauvage, et ce génie porte sur la tête une « aigrette raide ⁽²⁾ », qui est peut-être une corne, une corne d'unicorne ou de licorne.

(1) L'aigle était, paraît-il, l'oiseau de 'Anat ; voir ci-dessus, p. 158, et III *Danel*.

(2) R. DUSSAUD, *Mélanges G. Glotz*, p. 345.

22^β-23. — Baal prend son vol pour rejoindre 'Anat.

ymšh tient ici la place qu'occupait *tšu knp*, ll. 10-11, comme *hm b'p* remplace la locution *wtr b'p* de 11^β. Il semble résulter de ce parallélisme que *mšh* signifie ici « prendre son vol » ou peut-être seulement prendre ses dispositions (en vue du vol) ; il s'agit probablement du v. מִשָּׂא II, dont le sens propre est « mesurer ».

hm pour *hn* (et plus fréquent que *hm*) est bien connu ; voir, par ex., SS 42^β et 46^β.

24-25. — Déclaration de Baal.

Baal, ayant pris son vol et se rencontrant avec 'Anat, adresse à la déesse quelques mots dont le sens littéral est clair ⁽¹⁾, mais dont l'opportunité nous échappe. L'ennemi de Baal et l'adversaire du frère de 'Anat (qui est Aleyn-Baal, d'après I AB 2, 12), c'est Môt, d'ordinaire. Mais, dans le Poème IV AB, tel du moins qu'il nous a été conservé, Môt n'apparaît nulle part ; il s'agit ici pour 'Anat et, secondairement, pour Baal, d'atteindre une région « remplie de bœufs sauvages », afin d'y chercher et d'en ramener une génisse (voir ci-après, 28 ^β). On peut penser que cette génisse et les taureaux qu'elle mettra bas (col. 3, 20-22) serviront d'auxiliaires à Baal et à Aleyn-Baal dans la lutte que ces dieux auront à soutenir, un jour, contre Môt (I AB) ; cependant, par suite des lacunes du présent texte — et des autres aussi — ou bien en conséquence de l'extrême laconisme du poète, l'enchaînement des idées ou des faits ne saurait être rétabli de façon tant soit peu assurée. Tout au plus peut-on rappeler que, dans le récit (I AB 6) de la lutte de Môt avec Baal, les adversaires sont comparés à des bœufs sauvages : *rumm*, mais ce n'est là sans doute qu'une image, et une image parmi d'autres, puisque Baal et Môt sont comparés, en même temps, à des serpents et à des animaux appelés *gmm*, mot dont l'étymologie est inconnue ⁽²⁾.

⁽¹⁾ La phrase a été citée déjà : *Syria*, XIII, 135, n. 1.

⁽²⁾ H. BAUER a bien proposé (*OLZ*, 1934, 243) d'identifier *gmm* à héb. *gemallim* « cha-

meaux » ; mais nous hésitons à adopter cette explication, ne connaissant pas de cas certain d'alternance RŠ r/héb. l.

nt'n, de נתן qui s'est rencontré aussi dans I* AB 1, 26 γ — *arš* et '*pr* sont en parallélisme comme dans III AB, A, 5 β .

26-28 β . — Réplique de 'Anat.

'Anat, qui est sans doute à terre maintenant, ou tout près de la terre, et qui voit Baal accourir du haut du ciel, lève les yeux à son tour (comme précédemment Aleyn-Baal, ll. 13 ss.), et elle prend la parole pour annoncer, d'un seul mot, qu'elle a déjà atteint l'objet poursuivi, à savoir une génisse, *arh*.

Le mot *arh*⁽¹⁾ s'est rencontré d'abord dans I AB, 2, 6 et 28, et Baneth l'a rapproché (OLZ, 1932, 451) d'acd. *arhu* « vache sauvage », qu'on rattache, à tort ou à raison, à la rac. ארה « errer ». Pour *arht*, plur. de *arh*, voir ci-après, col. 3, 2. — On notera que, dans I AB 2, 6 et 28, le rejeton de l'*arh* est appelé '*gl* « veau », tandis que, dans IV AB, on dit *rum* ou *ebr*, col. 3, 21-22 et 36-37, et que, ailleurs, *ebr* est associé, non à *rum*, mais à *šr* ; ainsi BH, 1, 31-32, et 2, 55-56.

28 γ -30. — 'Anat quitte le pays des bœufs sauvages.

Ces quelques lignes paraissent signifier que 'Anat s'en va, à pied cette fois, pour rentrer chez elle, accompagnée de Baal, à qui elle adressera la parole peu après (31 ss.), et suivie, sans doute, de la génisse.

wtr blkt = « et de tourner (ou de s'en retourner, cf. acd. *tāru*⁽²⁾) en marchant ». Sur *wtr*, voir ci-dessus 11 β , et comparer d'autre part *tlk wtr*, ci-après, col. 3, 18-19.

Parallèlement à *lht*, qui est évidemment « l'état construit » de *hlk*⁽³⁾, il y a un mot de lecture très incertaine, transcrit provisoirement par *hl*.

b n'mm correspond exactement, pour la forme et pour le sens, à

⁽¹⁾ On pourrait sans doute considérer *arh* comme l'imp. du verbe ארה et traduire : « Erre et tourne, etc... ». Cependant, vu le sens général de cet épisode, et bien que le tour soit encore plus elliptique que d'habitude, nous pensons qu'il s'agit bien d'un substantif, et qui constitue, à lui seul, toute

la déclaration de 'Anat.

⁽²⁾ Comp. *illik itūramma* de *Gilgamesh*, XI, 148, 151, le sujet étant, tour à tour, la colombe et l'hirondelle.

⁽³⁾ Comme *šbt* de *yšb* (I. AB, 6, 28) et, sans doute, *rdt* de *yrd*, ci-dessus, col. 1, 5.

Psaumes, xvi, 6 בנעִיבִים ; pour *ysm*⁽¹⁾, dans *b ysmm*, on sait que c'est à RŠ le terme complémentaire habituel⁽²⁾ de *n'm*. Voir aussi ci-après, col. 3, 19.

Ainsi 'Anat, sur le chemin du retour, traverse des pays « gracieux et beaux », d'autres pays peut-être que ceux qu'elle avait survolés quand elle gagnait l'Ah-šamak, ou bien les mêmes contrées, mais embellies et comme transformées déjà par le succès que la déesse vient de remporter. Pour d'autres conséquences heureuses de cette victoire, — heureuses pour la nature (pour les animaux, du moins) et pour 'Anat elle-même, voir ci-après, col. 3, 16-17 et 26 ss.

31-33. — 'Anat s'adresse à Baal.

ql est restitué d'après col. 3, 33. La locution *ql ytn l* équivaut à héb. *qltm l*, *Proverbes*, II, 3 : « appeler ». — On dit aussi à RŠ, dans le même sens, *ytn ql* ; voir *Syria*, XVI, 36.

Des paroles que prononce 'Anat, il ne reste plus que quelques mots épars.

32. — *b'lm*, comme RŠ 1929, n° 1, 9, et III AB, A, 9, 32 : « les Baal » ou « les suivants de Baal », comme on dit (I Keret) *Spšm*, et peut-être *'ntm* « ceux de 'Anat », RŠ, 1929, n° 5, 18⁽³⁾.

33. — Peut-être « [*H*]d, qui est le *'m* (voir p. 155 n. 1) de *N[]*⁽⁴⁾ ». Sur *Hd*, voir ci-dessus 2 et 5, et ci-après, col. 3, 9, [21], 36.

34 ss. — Déclaration d'Aley-Baal.

35. — *ph* « sa bouche », c'est-à-dire la bouche de la Vierge 'Anat ; cf. col. 3, 10-11.

39. — Peut-être [*hb*] *Kšrt*, d'après un fragment inédit ; sur les *Kšrt*, les déesses hirondelles, voir *Danel*, p. 105, et sur *hbl*, en parlant d'oiseaux, voir I, *Danel*, 33.

(1) On sait que le mot נִשְׁ « nom » s'écrit à RŠ *šm*. Il n'a donc aucun rapport avec le *usm* arabe ou l'*asamu* accadien.

(2) Parfois c'est *qdš* « saint » qui est associé à *n'm*.

(3) Comp. le nom de la ville natale de Jérémie : 'Anatôt, qui signifie sans doute « (la ville des) femmes vouées à 'Anat ».

(4) *N['mn]*?, ou bien *N['mt aht]* (col. 3, 11), qui est 'Anat.

Col. III.

- (2) [] *m*(?) *arht* . *tl*[*dn*(²)]
 (3) *alp* . *l Bilt* . 'nt
 (4) *ω ypt l Ybmt* . *le* [mm]

 (5) *w y'ny* . *Aleyn* [. *B'l*]
 (6) *lm* . *k qnyn* . 'l []
 (7) *k drd* . *d yknn* []

 (8) *B'l* . *ysgd* . *mle*[]
 (9) *El Hd* . *mlla* . *ul*(²)[]
 (10) *blt* . *p Bilt* 'nt]
 (11) *w p* . *N'mt* . *aht*

 (12) *y'l* . *B'l* . *b ġ*[]
 (13) *w Bn* . *Dgn* . *b s*[]

 (14) *B'l* . *yšb* . *l ks*[*e* . *mlkh*]
 (15) *Bn Dgn* . *l kb*[š . *drkth*]

 (16) *l alp* [.] *ql* . *s*[*by*(²)]
 (17) *l np*(²) *ql nd* . []

 (18) *tlk* . *w tr* . [*b hl*(²)]
 (19) *b n'mm* . *b ys*[mm]

 (20) *arh* . *arh* . []
 (21) *ebr* . *tlđ* [. *l B'l* . *w Hd*]
 (22) *w rum* . *l* [*Rkb* . 'rpt]

 (23) *thbq* . []
 (24) *thbq* []
 (25) *w tks*(²)*y*(²)*nm* . *b š*(²)*n*(²)[]

- (26) *y['l] . śrh . w śhph*
 (27) [*. .*] *śhph . śgrth*
 (28) *yrk . ql . b ph*
 ġr (29) mslmt . b ġr . tleyt

- (30) *w t'l . b km . b arr*
 (31) *bm . arr . w b spn*
 (32) *b n'm . b ġr . t[l]eyt*

- (33) *ql . l B'l . ttnn*
 (34) *bśrt . El . bś[r.B]'l*
 (35) *w bśr . Htk . Dgn*
 (36) *w . ebr . l B'l [. w(?) H(?)d]*
 (37) *w rum . l Rkb . 'rpt*

 (38) *yśmh . Aleyn B'l*

TRANSDUCTION

-
- (2) « les . . . génisses, mettent (ou mettront) bas ;
 (3) « un bœuf pour la Vierge 'Anat
 (4) « et une belle (génisse) pour la Yebamat des peuples. »
- (5) Et Aleyn-[Baal] répond :
 (6) « . . . comme notre créateur, monte
 (7) « comme le *drd* qui établit . . . »
- (8) (Alors) Baal s'avance vers le *mle* . . .
 (9) le dieu-Had (s'avance) vers le *mla* . . .
 (10) . . . la bouche de la Vierge 'Anat
 (11) et la bouche de la gracieuse (déesse) des prairies.
- (12) Il monte, Baal, sur le . . .
 (13) et le Fils de Dagon, sur le . . .

- (14) Baal s'assied sur [le] trô[n]e de sa royauté]
- (15) (et) le Fils de Dagon, sur [le] siè[ge] de sa souveraineté].
- (16) Le bœuf a la voix de la ga[zelle (?)]
- (17) (et) le . . . , la voix de la (bête) craintive [?].
- (18) Elle s'en va, et elle se met [à . . .]
- (19) dans les (pays) agréables, dans les beaux (pays).
- (20) La génisse, la génisse . . .
- (21) le (taureau) *ebr*, elle (le) met bas [pour Baal et Had].
- (22) et (elle met bas) le bœuf sauvage pour le Chevaucheur des nuées.
- (23) Elle embrasse . . . ;
- (24) elle embrasse . . .
- (25) et elle (le) couvre(?) de . . .
- (26) Il s'élève, son chant et son *šhp*,
- (27) . . . , le *šhp* de sa jeunesse.
- (28) Elle est douce, la voix, dans sa bouche (quand elle dit) :
 « Le (vase) *gr* (29) de *mslmt*, (je le mets ?) dans le (vase) *gr* de *tleyt*. »
- (30) Et elle monte alors sur le *arr*,
- (31) sur le *arr* et sur le (mont du) Septentrion,
- (32) par la vertu (enclose) dans le (vase) *gr* de *tleyt*.
- (33) Elle appelle le Maître (= Aley-Baal) (pour lui dire) :
- (34) « Les bonnes nouvelles de El, an[nonce(-les)] à Baal !
- (35) « et annonce(-les) au Fils de Dagon !
- (36) « Et (c'est aussi qu'il y a) un (taureau) *ebr* pour Baal [et Had ?]
- (37) « et un bœuf sauvage pour le Chevaucheur des nuées. »
- (38) (Alors) il se réjouit, Aley-Baal.

COMMENTAIRE

2-4

Le mot qui précède *arht* et qui paraît se terminer en *-m* est peut-être un nom de nombre (dizaines). — Le pluriel de *arh* (voir col. 2, 28), *arht*, s'est rencontré déjà : II AB, 6, 50 *elht arht* « les déesses-génisses », en parallélisme avec *elmalpm* « les dieux-taureaux ». Les génisses dont il s'agit ici sont issues sans doute de la Génisse que 'Anat avait été chercher et qu'elle avait découverte : col. 2, 28. Quoi qu'il en soit, ces génisses mettent bas un bœuf ou un taureau (*alp*), destiné à 'Anat elle-même ; quant à la « Yebamat des peuples », doublet de 'Anat (v. col. 1, 14-15), elle recevra une belle (génisse). On sait que les vaches grasses du Songe du Pharaon (*Genèse*, xli, 2 ss.), qui paissaient l'herbe d'un *ahou* (voir ci-dessus, col. 2, 9) étaient qualifiées de la même façon. Mais ici l'adj. *ypt* tient lieu de subst., comme dans le cas de *n'mm-yymm*, col. 2, 30, et 3, 19 ; voir aussi *mre(a)* (mouton ou veau) gras : II AB 6, 41-42 et *passim*, et, dans A. T., כָּרִיִּט.

5-7. — Aleyn-Baal invite Baal à monter.

5. — *wy'ny*, au lieu de la forme apocopée, *wy'n*, qui est beaucoup plus fréquente.

6-7. — *lm* paraît représenter l'imp. d'un verbe signifiant « monter », à en juger par ce qui suit, l. 12, et par la prépos. même, 'l, qui accompagne cet impératif. Baal serait invité, par Aleyn-Baal, à gravir certaines hauteurs ⁽⁴⁾, qui seront définies par la suite (8-9), et Baal montera, en tant, dit A. B., qu'il est notre créateur, *k qny* ; on savait déjà, par ailleurs (I^r AB, 2, 17-18), que Aleyn était le fils de Baal, *bn B'l*. La rac. *qny* s'est rencontrée précédemment dans le qualificatif *qnyt-elm* « créatrice des dieux », appliqué à la déesse *Rbt-Ašrt-ym* : II AB, 3, 26, 30, 35.

(4) Ailleurs, le dieu *Ġzr* « à la belle voix » dit, en chantant, 'l B'l b šrrt Špn « monte, (ô)

Baal, sur les šrrt de Šapôn ».

Baal est, en outre, comparé au *drd* qui... Nous ne saurions dire ce que signifie *drd* ; pour le verbe *ykm*, c'est l'héb. *yekonen*, pilel de כָּנָן ; « il installe, ou fonde » ; même forme dans II AB 4-5, 48.

8-15. — Baal, le dieu el-Had (appelé aussi le Fils de Dagon), montent et vont s'asseoir sur leurs trônes.

8-9. — *yšjd* s'est rencontré déjà : SS 30, où il s'agissait du dieu El, s'avancant au bord de l'océan : *gp thm*. Mais, si le verbe כָּנָן signifie s'avancer (avec solennité), il veut dire aussi — en héb. même, avec prépos. *l*, et en arabe — « monter », et c'est le cas ici.

Le complément, *mle*, l. 8, et *m̄la*, l. 9, paraît correspondre à héb. מְלִיחָה « acropole », acd. *mulā*. Le mot qui suit *m̄la*, *ul* [] ou *uṣ* [], était peut-être le nom de la hauteur gravie par El-Had ; à la fin de l. 8, il y avait sans doute un nom du même genre, qualifiant le *mle* sur lequel s'élève Baal lui-même. C'est probablement sur ces collines, ou sur cette colline appelée de deux noms différents, que se dressaient les sièges sur lesquels les dieux vont s'asseoir : 14-15.

10-11. — Le 1^{er} mot paraît avoir été écrit d'abord *bmt*, puis corrigé, par le scribe, en *blt* ; de toute manière, le sens est très incertain. Sur *p 'nt*, « la bouche de 'Anat », voir ci-après, l. 28, et ci-dessus, 2, 35. Pour *n 'mt aht*, qualificatif de 'Anat, comp. *n 'mt bn aht*, ci-dessus, col. 2, 16.

12-13. — Cette fois, le double de Baal est appelé *Bn-Dgn* (et de même aux ll. 14-15), et non plus *El-Hd*, comme aux ll. 8-9.

Rien ne permet de compléter les deux mots ou noms qui commencent respectivement par *g* [] et *s* [], et qui désignaient sans doute les plates-formes supportant les trônes des deux divinités.

14-15. — La fin des lignes est complétée d'après différents passages similaires, par ex., I AB 5, 5-6 ; mais voir aussi III AB, A 12-13, où il y a *kseh* seulement, en parallélisme avec *kḫš drkth*.

16-17. — Conséquences de l'intronisation de Baal et du Fils de Dagon.

L'installation des deux dieux sur leur trône entraîne un changement dans l'ordre des choses, en ce sens du moins que la voix des animaux, sinon leur nature, est sensiblement modifiée ⁽¹⁾. Il paraît bien probable, en effet, que le dernier mot de la l. 16 doit être lu *s*[*by*], héb. צבי, ar. ظبي, mot qui se retrouve d'ailleurs dans d'autres passages, mais d'un caractère différent. Et si le mot qui correspond, l. 17, à *alp*, soit *np* (?), ne nous est pas intelligible, l'équivalent de *sby* est *nd...*; or la racine נדנ signifies « s'enfuir », en parlant notamment d'un animal craintif, comme la gazelle.

18-22. — La Génisse met bas un taureau, destiné à Baal.

18. — Le sujet de *tlk* est, sans doute, la Génisse, qui sera nommée expressément, et avec insistance, l. 20. Voir d'ailleurs déjà, ci-dessus, col. 2, 29. Sur *wtr*, voir ci-dessus, col. 2, 11. — [*b hl*] est complété d'après col. 2, 29^β, où le texte est mal conservé; la restitution est cependant plausible, puisque les verbes *hl* et *ylt* (de *tlđ*, l. 21) sont fréquemment associés en hébreu, et, une fois au moins, à RŠ: BH I, 25^β.

19. — Les pays traversés par la Génisse sont qualifiés dans les mêmes termes que ci-dessus: col. 2, 30.

20-22. — Le texte est complété d'après les ll. 36-37 ci-après.

23-25. — Intervention de 'Anat.

Le sujet du verbe *thbq* « elle embrasse » peut être successivement *Btlh-'nt* et *Ybmt-lemm*; voir ci-dessus, ll. 3-4. — *hbq* s'est rencontré déjà: II AB 4, 13, et SS, 51, 56. — *wksym* (?) peut appartenir à la rac. כסה « couvrir », cf. I' AB, 6, 16 et 31; mais l'état du texte ne permet pas de décider.

(1) La voix même de 'Anat subira un changement analogue; voir ci-après, l. 28.

26-29. — Chant de 'Anat.

26. — *śr* = שֵׁר « chant », et un peu plus loin, l. 28, *ql* « voix » ; voir aussi II AB, 5, 70-71. — *śhp* est visiblement un synonyme de *śr*, ou de *ql*. Pour le verbe שָׁחַ, en parlant, non d'un chant il est vrai mais d'un cri, cf. *Jérémie*, XIV, 2, et *Psaumes*, LXXIV, 23.

27-28^a. — Satisfaite par l'heureux succès de ses démarches, qui ont abouti au triomphe de Baal, 'Anat retrouve, dit le poète, « la voix de sa jeunesse » ; *śgr* est, en effet, identique à héb. צִנְיָה, et le sens est d'ailleurs confirmé par la phrase qui suit : *yrk ql b ph*, où le verbe *yrk*, de la rac. רָכַךְ, est pris au même sens que dans *Psaumes*, LV, 22. — Ainsi, la voix de la déesse s'adoucit, comme avait fait (ll. 16-17) celle des taureaux, dont les mugissements s'étaient changés en appels plaintifs.

28^b-29. — Ces quelques mots représentent, à ce qu'il semble, les paroles mêmes que chante 'Anat, soit que la déesse agisse en même temps qu'elle chante, soit qu'elle donne, en chantant, ses ordres à ceux ou à celles qui l'accompagnent.

De toute façon, il s'agit de mêler le contenu de deux vases, et de deux vases de la même sorte, appelés *gr*, dans lesquels sont encloses respectivement la *mslmt* et la *tleyt*. La locution *gr tleyt* se retrouvera d'ailleurs ci-après, l. 32, dans une phrase qui a pour objet de rappeler l'opération même qui est pratiquée ici. On comparera, d'autre part, le passage suivant, extrait d'un poème inédit du groupe AB :

b gb' tleyt

b gr nhlty

ce qui signifie, littéralement :

« dans le (vase) *gb'* (il y a) la *tleyt*

« dans le (vase) *gr* (il y a) ma *nhlt* ⁽¹⁾ ».

nhlt, héb. נַחֲלָה « héritage » ; *tleyt* paraît être un subst. à préform. *t-* de la rac. *ley* ⁽²⁾, à laquelle se rattache peut-être le nom d'*Aleyn* ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Pour *gb'* (héb. *gaby'a*) et *gr*, voir notamment AB, 5, 77-78, 93 ss. et 100-101.

⁽²⁾ Voir aussi *tleym* : I Danel, 84.

⁽³⁾ *Syria* XII, 196.

Dans un autre passage, du cycle AB également, Baal est invité par le dieu *Gzr* à monter sur le Şapôn⁽¹⁾ ; mais, au préalable, on avait mêlé mille cruches (de vin) à dix mille (cruches) de cette boisson fermentée qu'on appelle, en héb., *hemer*⁽²⁾. Or, dans le texte IV AB, 'Anat ordonne, et de sa voix la plus douce⁽³⁾, de mêler le contenu de deux récipients, et aussitôt après (30-32) elle montera sur le Şapôn, comme si cette ascension ne pouvait se produire dans tous les cas — qu'il s'agisse de Baal ou de 'Anat — qu'après l'accomplissement de certains rites, qui ne sont pas sans doute identiques, mais qui présentent, incontestablement, de grandes analogies⁽⁴⁾.

30-32. — 'Anat monte sur le Arar et sur le Şapôn.

30-31. — *bkm* paraît correspondre à la locution héb. *beken*, de קבַח « et par ainsi » de *Esther*, iv, 16, et *Ecclés.*, viii, 10, qui est considérée comme un aramaïsme ; *bkm* se rencontre d'ailleurs à RS⁵, mais assez rarement et, d'ordinaire, au début de la phrase, comme en hébreu ; par ex. II AB 7, 42, I *Danel*, 57, 58.

Le nom de *Şpn*, qui est habituellement isolé⁽⁵⁾, est associé ici à un autre nom : *Arr*, inconnu par ailleurs, et qui désigne sans doute aussi une montagne, moins haute peut-être que le *Şpn* et qui constituait comme un échelon entre la plaine et les sommets⁽⁶⁾.

32. — Cette phrase indique que l'ascension n'a été rendue possible que par la vertu enclose dans la *tleyt*, additionnée de *mšmt* : 28^β-29.

(1) Voir déjà ci-dessus, p. 167, n. 1.

(2) Il y a exactement :

atp kd yqh
b hmr rbt ymsk

(3) Comme fait, de son côté, *Ĝzr* « à la belle voix ».

(4) Il y aurait identité si ces termes, en apparence abstraits : *mšmt*, *nšll*, *tleyt* désignaient, figurément, le vin, le *hemer* et quelque autre boisson.

(5) *Şpn* est associé, une fois seulement, à *Ugrt* (qui est Ras Shamra), mais non pas dans les *Poèmes* ; il s'agit du texte liturgique publié par DHORME, *Syria*, XIV, pl. XXV, n° 4, ll. 10-11.

(6) On a vu de même ci-dessus, ll. 8-9, Baal et Had monter d'abord sur le *mā* ou *mle*, pour s'élever ensuite (ll. 12-13) jusqu'au *ġ* [] et au *š*[] , sur lesquels se dressent leurs trônes.

33-37. — 'Anat, parvenue sur le Şapôn, annonce une bonne nouvelle.

33. — Sur *ql ytn*, voir ci-dessus, col. 2, 31. — Il paraît indispensable d'admettre que *B'l* désigne ici Aley-Baal, et ce n'est pas sans doute un cas unique ; voir, à ce sujet, R. DUSSAUD, RHR, CXI, 22. A.-B. joue, en somme, le rôle d'intermédiaire entre 'Anat et Baal.

34-35. — Ces bonnes nouvelles ⁽¹⁾, qui émanent du dieu suprême El ⁽²⁾, intéressent d'abord le dieu Baal et aussi Had, — qui est appelé ici *Htk-Dgn*, au lieu de *Bn-Dgn*, — et enfin le Chevaucheur des nuées, qui est Aley-Baal lui-même.

Quel que soit le sens propre du mot *htk*, il paraît évident que c'est un synonyme de *bn* « fils ». Le mot s'est d'ailleurs rencontré déjà : I AB 3-4, 34-35 ⁽²⁾, passage où *htk* est — ou paraît être — en parallélisme avec *ab* « père ». Si *htk* désigne alternativement le père ou le fils, le cas serait comparable à celui d'héb. *קָרָן*, qui, suivant qu'il est prononcé ou vocalisé de telle manière ou de telle autre, signifie « gendre » ou « beau-père ⁽³⁾ ».

36-37. — Après avoir annoncé (34-35), en termes généraux, qu'il y a de bonnes nouvelles, concernant Baal et le Fils de Dagon qui est Had (voir ci-dessus p. 155, n. 1), 'Anat définit en deux mots la nature de ces nouvelles, en tant qu'elles concernent les deux dieux : ils recevront — chacun d'eux ou tous les deux ensemble — un taureau de l'espèce dite *ebr* (h. *abbîr*). Puis 'Anat ajoute qu'il y aura aussi pour le Chevaucheur des nuées qui est A.-B. (le *b'l* de l. 33) un bœuf sauvage. On se souvient que 'Anat elle-même avait reçu (ci-dessus, 3-4) un (taureau) *alp*, tandis qu'une belle génisse (*ypt*) était attribuée à la « Yebamat des peuples ».

⁽¹⁾ *bšrt* signifie « bonne nouvelle », d'ordinaire, mais aussi parfois « nouvelle » simplement, ou bien « mauvaise nouvelle » ; ainsi, dans A. T., I *Samuel*, iv, 17, et, à RŠ, I *Daniel*, 86.

Dans I AB 3-4, 5, 11 et ailleurs, il faut lire, avec MONTGOMERY, *b šrt*, et considérer *šrt* (ou

ššrt, I *Keret* 36) comme un synonyme de *hlm* « songe ».

⁽²⁾ El ne joue aucun rôle dans IV AB, tel qu'il se présente à nous ; mais l'on se rappellera qu'il nous manque plus de la moitié du Poème.

⁽³⁾ Observation de M. Z. Mayani.

38. — Joie d'Aleyn-Baal.

Aleyn-Baal se félicite du succès qui a couronné les démarches entreprises par 'Anat sa « sœur », comme il se réjouissait dans II AB 6, 35-36 ; mais les circonstances étaient alors toutes différentes.

Ainsi qu'on l'a noté déjà, *Syria*, XV, 241, il arrive fréquemment qu'un épisode, ou une série d'épisodes se termine par une phrase du type de celle-ci : *yšmh Aleyn-B'l*.

Le Poème IV AB ne comporte aucun colophon, aucune indication concernant son origine ou sa date, mais ce n'est pas un cas unique ; il en est de même, on le sait, pour le Poème des Chasses de Baal (BH) et pour I *Keret*, par exemple.

CH. VIROLLEAUD.

LES CHASSES DE BAAL

POÈME DE RAS-SHAMRA

PAR

CH. VIROLLEAUD

Le document que nous publions sous le titre énoncé ci-dessus provient des fouilles effectuées par MM. Schaeffer et Chenet, en 1930. Nous le désignerons par le sigle BH, d'après les noms des principaux acteurs : Baal et Houd.

Cette tablette, dont il manque toute la partie supérieure, est de forme très allongée. Dans la col. I et au début de la col. II, le texte est gravé en gros caractères ; mais, à partir de la l. 12 de la col. II, les signes sont très petits et serrés, comme si le scribe avait voulu faire tenir son récit sur une seule face ; en effet, le texte s'arrête exactement au bas de la col. II, et il n'est accompagné d'aucun colophon.

En outre, le texte de la col. I déborde largement, dans la 1^{re} partie, sur l'espace prévu pour la col. II ; mais la séparation entre les deux colonnes a été rétablie, après coup, au moyen d'un trait sinueux. On trouvera, d'ailleurs, tous ces détails reproduits sur notre planche XLV.

Quoique écrite d'une main ferme, la présente tablette contient un assez grand nombre de menues erreurs ⁽¹⁾. On notera, d'autre part, que z est représenté par s , et non par z , comme d'ordinaire, dans les trois verbes $\text{z} \text{z} \text{z}$ (I, 14, 19) $\text{z} \text{z} \text{z}$ (I, 37 ; II, 51-52) et $\text{z} \text{z} \text{z}$ (I, 42).

Le thème est, en gros, le suivant :

Col. I. — Pour un motif qui nous est inconnu, El, le dieu suprême, chasse dans le désert une femme (ou une déesse) appelée « la Servante d'Asérat », ou « la Servante du (dieu) Lune ».

(1) Ainsi, *mbr* n'est pas écrit, une seule fois, correctement : il y a *m* (ou *l*) *lbr*, I, 33, voir ci-après, p. 235, et *mbr*, I, 21. — Le scribe a

hésité, I, 44, entre *lrm* et *mrm*, et à la col. I, 37 *'qqm* a été écrit, d'abord, *'qmm*.

Cette femme met au monde, dans le désert apparemment, des êtres fantastiques, qu'on nomme les Dévorants.

Sur ces entrefaites, Baal étant parti pour la chasse, en compagnie du Fils de Dagon (dont le nom propre est Houd), rencontre les Dévorants. Un combat violent s'engage ; Baal et Houd paraissent triompher d'abord.

Col. II. — Mais, par la suite, les Dévorants l'emportent ; Baal tombe ⁽⁴⁾, et le Fils de Dagon également.

Que ce soit ou non en raison des lacunes du texte, cette col. II est à peu près complètement inintelligible, et nous ne saurions en proposer aucune traduction suivie, même à titre provisoire.

Col. I.

Lacune de 3 lignes environ.

- (1) [] *m* (2) []
 (3) [] *d arš* (4) [] *ln*
 (5) [] *nblm* (6) [] *kn*
 (7) [] *h(?) rn . km . šbr*
 (8) [] *ltm . km . qdm*
 (9) [] *bdn . El . abn*
 (10) *kbl keš . tekln*
 (11) *šdn . km . t(?)rm . tqršn*

 (12) *El . yshq . bm* (13) *lb .*
 w ygmš² . bm kbl

 (14) *se . at . ltlš* (15) *Amt . yrh*
 (16) *l(?) dugy Amt* (17) *Ašrt*
 qh (18) *ksank . hdyk* (19) *htlk .*
 w se (20) *b abn .*
 tkm (21) *btk . mlbr* (22) *elš*
 cy (23) *kry amt*

(4) Il a été fait précédemment allusion à cette scène : Syria, XV, 230 et 333.

- (24) 'pr . 'sm yd (25) ugrm .
hl . ld (26) aklm . tbrkk
(27) w ld 'qqm
(28) Elm yp'r (29) smthm
(30) bhm qrm (31) km . šrm .
w gbšt (32) km . ebrm
(33) w bhm . pn . B'l

(34) B'l . ytlk . wysd
(35) yh pat . mlbr
(36) kn . ymgy . aklm
(37) wymsa . 'qqm
(38) B'l . hmdm . yhmldm
(39) Bn Dqm . yhrm
(40) B'l . nqšhm . b p'nh
(41) w El Hd . b hrs'h

4-11

Comme le dieu El prendra la parole, l. 14, pour donner ses ordres à Amat-Yarēah, on peut penser que c'est Amat-Yarēah qui prononçait ces différentes phrases.

7-8. — Double comparaison, de *h(l)rn* avec l'aurore : *špr*, (comp. SS 52, où le dieu de l'aurore est associé à *Slm*, le dieu « pacifique ») et de *ltn* avec l'orient : *qedem*. Si le mot *ltn* est complet, il s'agirait du serpent *Ltn* = Léviathan, qui s'est rencontré déjà : I* AB 1, 1 et 28.

9. — Peut-être [*tk*]bdn, au nifal. Le sens serait : « Tu seras honoré, (ô) El, notre père ».

10-11. — Amat-Yarēah invite El à manger du *kbd* et du *šdn*, comme font, respectivement, le *és* et le *t* (ou *m*) *rm*. Tous ces termes sont très obscurs, sauf toutefois *kbd* qui signifie « foie » (voir d'ailleurs, ci-après, 13 §), de la racine même à laquelle appartient peut-être le verbe de l. 9 : [*tk*?]bdn. Il y a là, sans doute, des jeux de mots ou des associations d'idées dont la signification et la portée nous échappent complètement.

Pour les verbes *tkhn* et *tqršn* : « tu mangeras » et « tu mordras », ils sont associés ici, comme le sont fréquemment, en acd., *akālu* et *qarāšu*. La 1^{re} radic. de 𐤀𐤊𐤍 est tantôt *e*, comme ici et ci-après, col. 2, 14 : *yekl* ; tantôt *a*, par ex. II, AB 4-5, 103, *yakl*, et ci-dessous 26, 36 et 2, 36 : *aklm*.

Ll. 12-41.

- (12) El rit dans (13) (son) cœur
et il ... dans (son) foie, (en disant) :
- (14) « Sors, toi, pour pétrir (15) (ô) Servante du (dieu) Lune
(16) pour ... , (ô) Servante (17) d'Asérat !
« Prends (18) ton *ksan*, ton *hđg*, (19) ton *hłl*,
« Et sors (20) de *Ahn* (?).
« Tu te tiendras (?) (21) au milieu du désert (22) de *Elš*.
« Où (est) (23) mon *kr*, (ô) Servante !
« (24) (25) ;
« Enfante et mets au monde (26) les Dévorants, (qui seront) ta bénédiction,
(27) « et mets au monde les '*qqm*.
(28) « Les dieux prononceront (29) leurs noms.
(30) « En eux, (il y aura) deux cornes (31) comme (celles des) taureaux.
« et une bosse (?) (32) comme (celle des) bœufs sauvages.
(33) « et en eux (il y aura) une face de Baal ».
- (34) Baal s'en va et il chasse ;
(35) il ... les confins du désert.
(36) Ainsi, il rencontre les Dévorants,
(37) et il trouve les '*qqm*.
(38) Baal, ceux qui (le) convoitent, il (les) convoite ;
(39) Le Fils de Dagon les renverse (?),
(40) Baal les foulant sous son pied
(41) et El-Houd, sous son talon (?).

COMMENTAIRE.

12-13. — El manifeste sa joie de ce qu'il vient d'entendre — *yshq*, et non *yshq*, comme d'ordinaire : I AB 3-4, 16; II, AB, 4-5, 87, ainsi qu'on l'a indiqué déjà, p. 247. On notera, d'autre part, que le sujet précède ici le verbe, construction dont il n'y a que très peu d'exemples; ainsi *šps tšh*, I AB 6, 22-23 et ci-après, II, 28, 34, 38 et ss. — *ygmš*², d'une rac. **ygmš*, qui a évidemment un sens analogue à *קח*, mais dont l'étymologie reste à déterminer.

bm lb et *bm kbd* se retrouvent dans cet autre passage : *tblky bm lb, tdm' bm kbd* « elle pleure dans (son) cœur; elle répand des larmes dans (son) foie ». Comp. *Genèse*, XVIII, 12 : « Sarah rit en soi-même, *בְּקִרְבָּהּ* ».

Pour d'autres manifestations de la joie de El, voir II, AB 4-5, 27 ss.

14-25^z. — El donne ses ordres à la « Servante du (dieu) Lune », appelée aussi « Servante d'Ašérat ».

A. **14-17^z.** — « Sors, toi, pour que tu pétrisses, (ô) Amat-Yaréah !

« pour mon *dmq*, (ô) Amat-Ašérat ».

se, pour *se*. — El ne dit pas d'où Amat-Yaréah doit sortir, ni où elle doit aller; mais on trouvera plus loin, 19^β-22^z, des indications à cet égard. Il s'agit sans doute de pétrir cet aliment même que Amat-Yaréah a convié précédemment (10-11) El à manger, proposition que le dieu a accueillie avec une grande joie : 12-13. Comp. *Genèse*, XVIII, 6, où Abraham se dirige rapidement vers la tente pour dire à Sarah : « Pétris, *וְשִׁי* », c'est-à-dire prépare un gâteau.

Cependant ce n'est pas pour El même, ou pour El seulement que Amat-Yaréah, appelée aussi Amat-Ašérat doit « pétrir », mais (aussi ?) pour le *dmq* de El. *dmq* n'est sans doute qu'une autre forme de *dmq*, adj. qui s'est rencontré, au fém. *dmqt* (acd. *damiqtu*), *Syria*, XV, 239, n. 2. Il y a peu d'exemples d'alternance *g'/q*; on trouve cependant, dans un seul et même texte, *šegt*, à côté de *šegt* = h. *שִׁגְתִּי* « rugissement »; voir aussi ci-après, col. 2, 61. On ne saurait dire quelle est la personne que El désigne ainsi. Comparer à *l dmgy : l n'my* « vers celui qui est ma grâce » : I* AB, 6, 6. Voir aussi *rlmy*, SS 16, à côté de *rlm*.

Amt-Yrh et Amt-Ašrt ne font certainement qu'un seul et même être; les

exemples de double appellation sont, on le sait, fort nombreux à RŠ. Voir encore ci-après le cas de *Bn-Dgn* = (*El*)*Hll*, II, 39, 41. Il paraît résulter de ce rapprochement que la déesse Ašérat avait quelque affinité avec la lune ; mais, en tout cas, il ne saurait y avoir identité, puisque Yrḥ est une divinité mâle, comme on le voit notamment dans l'Incantation au dieu lune et aux déesses Košarôt, qui sera publiée prochainement. Sur le nom même d'Ašérat, voir ci-après, p. 256.

Amat-Ašérat s'est rencontrée déjà, II AB, 4-5, 61-62, où on la voit occupée à confectionner des briques en vue de la construction du temple de Baal. Ici, dans BH, il s'agit, non plus de malaxer de la terre, mais de pétrir (de la farine) ; il y a d'ailleurs, entre les deux opérations, certaines analogies.

B. 17^b-19^x. Amat-Yaréah devra prendre et emporter trois objets qui lui appartiennent en propre : son *ksan*, son *hdg* et son *hll*. — *ksan* a sans doute rapport à *ksu* « siège » ou « trône » ; *hdg* peut être comparé à ar. حجاج « charge, fardeau », et *hll* à héb. הַלֵּל⁽¹⁾ (langes (de הלה « envelopper »)). Si ce dernier rapprochement est, comme on peut le croire, fondé, les trois objets que « la servante » doit emporter ne devaient pas lui servir à « pétrir » ; mais ils lui seront nécessaires quand elle se trouvera en plein désert (20^b ss.) et qu'elle y accouchera (23^b ss.).

C. 19^b-20^x. — *w se b aln*.

se, comme précédemment, pour *še*. — *wse* rappelle-t-il seulement le *še at* de l. 14 ; ou bien s'agit-il d'une nouvelle « sortie » ? D'autre part, Amat-Yaréah est-elle chassée, en punition d'on ne sait quelle faute ? En tout cas, les paroles qu'elle avait prononcées (1-11) n'avaient point provoqué la colère du dieu, mais au contraire, on l'a vu (12-13), sa satisfaction, sinon son hilarité.

b tient ici, sans doute, la place d'héb. ב, comme il arrive si souvent ; voir, p. ex., *b ph rym lysa* « que le message sorte de sa bouche », III AB, A, 6. — Aln paraît désigner quelque ville ou contrée, celle où Amat-Yaréah et El aussi, probablement, se trouvent en ce moment, mais d'où la servante doit « sortir ». Peut-être le nom d'Aln (Alôn ?) figurait-il déjà à la l. 4.

D. 20^b.-22^x. — *tkm btk mdr els*.

(1) *hll*, non **hlll* ; cf. *gl* = h. הַלֵּל, Syria, XV, 80, n. 3.

tkm, 2^e p. impf. d'un verbe *km*, qui est peut-être la forme accadienne de קים; cependant קים et ses dérivés (*mqm*) se rencontrent à RS, et sous la forme *qm*.

On comparera *btk mbr els* à SS 65^b : *btk mbr qlš*, scène où l'on voit une femme, chassée dans le désert, cette femme étant l'épouse d'Etrh, qui est le même que Trh, dieu de la néoménie : *Syria*, XIV, 149, n. 1. Or, dans BH, il s'agit d'une femme, qui est la servante du dieu-lune, et qui doit aller et demeurer, non dans le désert de Qadeš, mais dans celui d'Eleš.

Elš, en effet, paraît être un nom propre de région ; c'est le point d'arrivée de la servante, comme Alon est le point de départ. Peut-être ce nom est-il le même que celui du pays de Alouš (*Nombres*, xxxiii, 13 ss.), qui se trouvait dans la Palestine du Sud, entre le désert de Sin et la montagne du Sinaï, deux noms qui peuvent avoir rapport, comme on l'a conjecturé depuis longtemps, avec le nom de Sin, le dieu-lune des Chaldéens.

Ce nom, si c'est bien là un nom, a sans doute rapport au verbe *š* de l'optatif *l š* de l. 14. — *els* peut signifier, en effet, « je pétris », et peut-être a-t-on cherché à expliquer ainsi, par étymologie populaire, ce nom de pays ; c'était le *mīlbar* où Amat-Yarēah avait été envoyée pour pétrir, et où elle avait dit en arrivant : *els* « (c'est ici que) je pétrirai ».

E. 22^b-23^a. — *ey kry Amt* : « où (est) mon *kr*, (ô) Servante ? »

Question posée par El, au moment où Amat-Yarēah va partir. Tout dépend du sens de *kr*, mot qui peut s'expliquer de bien des façons diverses, entre lesquelles rien ne permet de choisir. *Amt* est abrégé de *Amt-yrh* ou de *Amt-Ašrt* ; c'est ainsi qu'on dit *njr*, au lieu de *njr mdr*, SS 69 et 70.

F. 24-25^a. — '*pr šm yd ugrm*. Phrase des plus obscures. Pour '*pr šm*, voir III AB, A, 5, où la locution est en parallélisme avec *aš* « la terre ». Cet '*pr šm* est, dit le dieu, le *yd* des *ugrm*. — *ugrm* est sans doute le plur. de ce mot *ugr*, qui se rencontre dans le nom double du serviteur de Baal : *Gpm w Ugr*, I* AB 1, 12 et ailleurs. — Sur le sens probable de *yd*, voir ci-après, p. 266.

25^b-27^a. — El ordonne à la Servante du dieu-lune de mettre au monde les Dévorants.

25^b-26. — *hl ld*, imp. des deux verbes היל I et יל qui sont souvent associés dans A. T.

Les êtres que Amat-Yaréah doit mettre au monde sont appelés *aklm*, partic. gal plur. de אכל « manger », en héb. אכלים. C'est là un qualificatif plutôt qu'un nom, et il en est de même sans doute pour l'autre terme qui désigne ces mêmes êtres : 'qgm, l. 27. En héb., « le dévorant », c'est le lion : *Juges*, xiv, 14, ou bien « les sauterelles », *Malach.* iii, 11 ; en acd., le mot équivalent, *akilu*, désigne le loup (*zibu*). Ici, il s'agit d'êtres hybrides ou fantastiques, qui sont d'ailleurs décrits un peu plus loin : 30-33.

tbrkk, en apposition à *aklm*, indique que ces créatures seront, pour Amat-Yaréah, une bénédiction ou un heureux présage ; cf. ar. تبارك.

27. — *w ld 'qgm*. Même idée exprimée plus brièvement : *ld*, au lieu de *hl ld*, et pas d'apposition, symétrique à *tbrkk*.

Ces deux noms, *aklm* et 'qgm, ne représentent pas deux espèces d'êtres différents ; ce sont les mêmes êtres, appelés de deux noms, comme il arrive très souvent. Pour 'qq, on peut comparer acd. *uqqqu* (bête) brute, dont l'expression idéographique EME-DIB signifie « celui dont on a ôté la langue ».

Les *aklm* ou 'qgm naissent de Amat-Yaréah. Quel était leur père ? Peut-être El lui-même. El, en tout cas, veille sur leur naissance, et comme les êtres qui vont voir le jour doivent causer la chute de Baal, El apparaît bien, ici du moins, comme l'adversaire de ce dieu qui est peut-être son propre fils ; voir ci-après, p. 256 ss.

28-29. — Les dieux donnent aux Dévorants leurs noms.

Les dieux — l'ensemble des dieux, ou seulement certains dieux, ceux de la terre, *Syria*, XV, 239 — prononcent les noms des *aklm*-*'qgm*, c'est-à-dire qu'ils donnent aux êtres qui viennent de naître ces noms mêmes de *aklm* ou 'qgm, car rien n'indique que chacun d'eux ait reçu un nom particulier ⁽¹⁾. On ne saurait dire non plus combien ils étaient ; peut-être deux seulement. Ils n'auront d'ailleurs affaire qu'à deux personnes : Baal et Ben-Dagon, qui est le même que Houd.

On notera que le sujet est ici, comme à la l. 12, en tête de la phrase. — Sur *p'r*, voir déjà III AB, A, 11. Comparer *Genèse*, ii, 20 : « et l'homme proclama (verbe קרא), les noms » des différents animaux créés par Yahvé.

⁽¹⁾ Comme, par exemple, les coursiers du char de Košer : *Syria*, XVI, p. 33.

30-33. — Description des Dévorants.

30-31^a. — Ce premier trait : *b hm qrm km šrm* ne présente aucune difficulté. Si les *aklm* ont des cornes comme les taureaux, c'est peut-être qu'ils ont pour père le dieu El, qui est aussi Šor-El, « le dieu-taureau ».

31^b-32. — *gbšt* signifie littéralement « épaisseur » (acd. *gibšātu*) et désigne, peut-on penser, la bosse; d'où il s'ensuivrait que les *ebrm* (*abbīrim* de l'A. T.) étaient des bœufs à bosse. Le mot *eb* se rencontre souvent, comme ici même, en parallélisme avec *šr*; voir aussi, ci-dessous, col. 2, 54^b-56^a.

33. — Les Dévorants avaient, en outre, une « face de Baal », c'est-à-dire un visage humain, et sans doute un beau visage; cf. l' AB 6, 7, *ysmt* « la Beauté », en parlant de Baal. Ainsi les *aklm* ressemblaient, par le visage du moins, à Baal, leur adversaire; dans l'ensemble, et aux ailes près cependant, on peut se représenter ces êtres à l'image des taureaux à face humaine qui gardaient la porte des palais assyriens.

Que ce passage, 30-33, fasse encore partie des paroles prononcées par El, ou que les instructions de El s'arrêtent à la l. 29 (ou à la l. 27), et que la suite constitue un récit, et non pas un avertissement, on ne saurait, bien entendu, le dire au juste; mais cela revient à peu près, sinon exactement, au même, les diverses phases de l'événement devant se produire au fur et à mesure que le dieu les énonce.

34-37. — Baal part pour la chasse.

34. — Pour la locution *ytlk w ysd*, voir déjà : l' AB, 6, 25^r ss.; l AB, 2, 15; SS 16 et 67-68.

35. — *yh pat mabr*. L'expression *pat mabr* est connue également : SS 68, p. ex. Comme à la l. 21, la 1^{re} lettre de *mabr* est écrite avec hésitation, comme si le scribe avait voulu mettre *tdbr*⁽¹⁾.

yh. Dans RŠ, 1929, n° 26, 9 : *wyh mlk* signifie sans doute « et il vit (ou vivra), le roi », comp. héb. *yehy ham-melek*. Ici, le sens est autre, évidemment, mais

(1) Peut-être le mot « désert » avait-il, à RŠ, deux formes : *mabr* et *tdbr*. On écrit de même

et constamment *trbš*, qui est acd. *tarbašu* et correspond à héb. *marbeš*.

comme il s'agit d'un verbe doublement faible, il est malaisé d'en déceler l'éty-mologie.

36-37. — Le 1^{er} mot peut être *kn*, héb. כן : voir aussi, ci-après, col. II, 54 et 36. Il semble cependant qu'il y ait *w*, plutôt que *k* ; *wn*. pour *w*, s'est d'ailleurs rencontré déjà : II AB, 4-5, 50 et 68.

Sur le verbe *mjy*, avec l'acc., voir *Syria*, XV, 332. Pour מוצא (ici מוצא), du chasseur qui « trouve » la proie qu'il cherche, cf. *Genèse*, xxvii, 20.

38-41. — Début du combat de Baal et Ben-Dagon avec les Dévorants.

Baal s'en était allé seul à la chasse : 34 ss. — Il était parti, sans doute, pour courir la gazelle et autres animaux des « confins du désert ». Mais voici qu'il se trouve, soudain, face à face avec les Dévorants. Cependant, il n'est plus seul maintenant ; son habituel compagnon, Ben-Dagon, le Fils de Dagon, l'assiste, une fois encore, et dans une épreuve particulièrement dure.

Il convient de noter ici que si Baal agit souvent isolément, en revanche, on ne rencontre jamais Ben-Dagon qu'en association étroite avec Baal, le nom de Ben-Dagon venant toujours après celui de Baal.

Deux termes qualifient, tour à tour, la situation de Ben-Dagon par rapport à Baal : *ašr* et *'m*.

Pour *ašr*, cf. I^a AB, 6, 23^b-25^z et I AB, 1, 6^{*-7*}^α (4). *ašr* est, sans doute, le même mot que acd. *aširu*, synonyme de *paqidu*, héb. *poqed*, « surveillant » ; c'est ainsi qu'on dit du dieu Mardouk qu'il est *aširu ša Igigi* « le *aširu* des (dieux) Igigi ». Le mot est connu surtout sous sa forme fém. *ašrt*, nom de la déesse Ašérat (voir p. ex. ci-dessus l. 17), en héb. אֲשֶׁרֶת.

'm, qualifiant Ben-Dagon, se rencontrera plus tard : III AB, B. Le mot *'m* s'est trouvé d'abord dans II AB, 4-5, 59.

En outre, et comme on le verra ci-après : col. 2, 48 à 52, Ben-Dagon paraît être le frère (*ab*, *ary*, *gly*) de Baal. S'il en est ainsi, Baal serait donc, lui aussi,

(4) Dans I AB, 2, 9, et 30 : *'nt ašr b'l*, il s'agit sans doute d'un binôme : *'Anat* (et) *Ašr-*

b'l. Cependant l'expression ne se rencontre nulle part ailleurs.

le fils de Dagon, Dagon paraissant être le nom propre du dieu qu'on nomme El, communément ⁽¹⁾.

Si le destin de Ben-Dagon est associé à celui de Baal, on n'en saurait conclure que les deux noms désignent un seul et même être ; aux arguments qui précèdent, on pourrait en ajouter bien d'autres, et celui-ci surtout : quand on annonce que Baal est mort (I^r AB, 6, 23 ss. et I AB, 1, 6^r ss.), on ne dit pas que Ben-Dagon, appelé aussi Ašir-Baal, est mort également ; on pose à son sujet une question, d'ailleurs obscure, mais dont aucun terme, du moins, n'indique que Ben-Dagon a péri, bien que les deux dieux tombent en même temps, et sous les coups des mêmes adversaires, comme on le verra ci-après, col. 2, 54^β ss.

Sur le nom réel du personnage qui est, le plus souvent, désigné par le patronymique Ben-Dagon, voir ce qui est dit ci-dessous, p. 258.

Les *aklm-'qqm*, d'une part, et, de l'autre côté, Baal-Ben-Dagon se trouvent immédiatement aux prises :

a) 38-39.

B'l hmdm yhm̄dm

Bn-Dgn yhr̄rm

Le sens primitif de *hmd* étant « convoiter » ⁽²⁾, la phrase semble exprimer l'attraction ou la fascination qu'exercent, l'un sur l'autre, les deux groupes de combattants, en un mot : la réciprocité des sentiments qui les animent ; voir aussi II AB, 2, 24 : *m̄hsy emth̄s* : « Celui qui me frappe (ou : m'a frappé), je le frappe (ou : le frapperai), (à mon tour) ».

Le *-m* de *yhm̄dm* paraît représenter, comme dans *yhr̄rm*, l. 39, le *-ma* de l'accadien. Voir déjà III AB, A, 28^β.

Sur Bn-Dgn, voir ci-dessus, p. 256 et ci-dessous, p. 258. — *yhr̄rm*, c'est-à-dire *yhr̄r + m*, peut s'expliquer par ar. هور « tuer, renverser », qui serait employé ici au thème *p̄l̄el*.

⁽¹⁾ S'il en est ainsi, comment comprendre la séquence, *El, B'l, Dgn*, de RŠ, 1929, n° 9, l. 3 ? Mais on notera que, dans certain passage de la Légende de Danel, *Bn-El* se trouve en parallélisme avec *B'l*, alors qu'on atten-

drait *Bn-Dgn*.

⁽²⁾ En dehors du présent passage, la rac. *hmd* est représentée, à RŠ, par les locutions : *m̄hmd hr̄s*, II AB, 4-5, 78 et 94-95, et *m̄hmd arzh*, II AB, 6, 19 et 21.

b) 40-41.

*B'l ngš hm b p'nh**w El Hd b hrs'h*

ngš, partic. (après impft. : *yhmd/yhrr*, construction fréquente, cf. I^r AB 2, 3^β ss.) du verbe נגש, ar. نجش (*nāḡš* « chasseur », *nāḡš* « traqueur »), ou, peut-être mieux, de נגש⁽¹⁾.

hrs' parallèle à *p'n* « pied » signifie sans doute « plante du pied » ou encore « talon ». Bien que le phonème *s* corresponde, essentiellement, à ظ, comme, dans ce texte, *s* est plusieurs fois employé pour *š*, il peut s'agir ici d'un ص ou d'un ض, aussi bien que de ظ. L'étymologie de ce subst. quadrilittère nous échappe; il y a bien, en arabe même, un mot قرصع, mais, en dehors des difficultés que présenterait l'alternance *q/h*, le sens du mot en question ne conviendrait pas ici.

Au lieu de *Bn-Dgn*, comme précédemment, l. 39, il y a ici *El Hd*; d'où nous concluons que *El Hd* est le nom propre du « Fils de Dagon ». On trouvera d'ailleurs ci-après le même parallélisme, *B'l* || *El Hd*, col. 2, 5-6 et 22-23, mais à la col. 2, 54^β-55, il y a simplement *B'l* || *Hd*.

Ainsi le compagnon de Baal s'appelle tantôt *El Hd*, et tantôt *Hd*, comme si le mot *el* jouait le rôle d'un « déterminatif »; le cas est le même que celui du dieu *Ĝzr*, qui est appelé, le plus souvent, *El-Ĝzr*. On dit aussi soit *Kšrt* (*Syria*, XV, 239, n. 3) soit *Elht-Kšrt*.

Si nous transcrivons *Hd* par *Houd*, c'est que ce nom est, pensons-nous, identique au הוד de l'A. T., qui n'est d'ailleurs connu que par la série des noms théophores : *Abi-houd*, *Ahi-houd* et *'Ammi-houd*, — que *Houd* soit, ou non, en rapport étymologique avec le nom de *Hadad* הדיד, lequel se présente habituellement en accadien, on le sait, sous la forme *Adad*, mais aussi parfois sous les formes *Addu* (par ex. dans le nom de *Rib-addi*, roi de *Byblos*) et *Ada* (dans le n. pr. h. *Ia-ap-ti-ḫa-da*, pour *Ia-ap-ti-ih-IM*, *IM* étant l'idéogramme de *Adad-Addu*; cf. *KNUTZON*, *El-Amarna*, p. 1582), voir aussi ci-après⁽²⁾, p. 266.

On peut admettre, comme *Ginsberg* l'a fait de son côté (*Journ. of the Royal*

⁽¹⁾ Au lieu de *ngš*, on trouve dans une scène de chasse également, SS, 68 : *ngš*. — *ngš* s'est déjà rencontré : I AB, 2, 6 et 27.

⁽²⁾ Comparer, en outre, les noms *Aphlad*, *Aphalados* et *Apalados* des inscriptions de *Doura* : *Syria*, XVI, 97b.

Asiatic Society, 1935, p. 49), que le nom de Hadad, ou tout au moins, ou plus exactement, celui de Houd, figure dans la locution *ytr hd b'l* de RŠ 1929, n° 18, 21-22, où le sujet du verbe *ytr* (cf. I AB, G, 52) serait le binôme *Hd-B'l*; mais dans ce cas, et contrairement à ce qui a été observé ci-dessus pour Ben-Dagon (qui est Houd), Hd occuperait la première place⁽⁴⁾.

Col. II.

Lacune de 5 lignes environ.

- | | | |
|------------------------------|----------------------------|----------------------------|
| (3) [] ' (?) n [] | (4) pnm [] | |
| (5) B'l . n [] | (6) El . Hd [] | (7) [] |
| (8) at . bl a[t ...] | (9) hmdm . [] | (10) El . hr [] |
| (11) kb [] | (12) ym . [] | (13) yšh [] |
| (14) yekl [] | (15) km . s [] | (16) q [] |
| (17) t (?) t (?) [] | (18) . . [] | (19) [] |
| (20) b [] | (21) wb [] | (22) B'l . [] |
| (23) El Hd . b [] | | |
| (24) at . bl . at . [] | (25) yesphm . b [] | (26) Bn . Dgn [] |
| (27) 'š²bm . [] | (28) whry . l [] | (29) mšt . ksh . ' (?) [] |
| (30) edm . adr [] | (31) edm . 'rs . q (?) [] | (32) 'n . B'l . a ... [] |
| (33) srl . ahš²k (?) . š [] | (34) p'n . B'l . ahš² [] | (35) wlm̄t . ḡllm [] |
| (36) ahš² . akhm . | | |

k[n (?)] (37) npl . b mšmš [] (38) anymm .

yhr[r (?)] (39) bmtnm .

yšhm . []

(40) qrnk . km . ḡb []

(41) hw km . ḡrr []

(42) šnmtm . dbt []

(43) tr' . tr'n . a []

(4) Hd se trouve d'ailleurs isolément, c'est-à-dire indépendamment de Baal: II, AB, 6, 39.

- (44) *bnt . šdm . šhr[rt(ʔ)]*
 (45) *šb' . šnt . El . mla []*
 (46) *w šmn . nqpat . 'd []* (47) *kłbš .*

- km lps . dm a[ħh]*
 (48) *km . all . dm . aryh*
 (49) *k šb't . l šb'm . aħh . ym []*
 (50) *w šnat . l šmym*
 (51) *šr . aħyh . msah*
 (52) *w msah . šr . ylyh*
 (53) *b skn . sknm .*
b 'dn (54) 'dmm .

- kn . npl . B'l š[r(ʔ)]* (55) *km šr .*
w tkms . Hd . p [] (56) *km ebr*
btk . mšmš d š(ʔ) []
 (57) *ettpq . lawl*
 (58) *eštk . lm . t(ʔ)tkn*
 (59) *štk . mlk . dn*
 (60) *štk . šebt . 'n*
 (61) *štk . qr . Bt El*
 (62) *w mšlt . Bt . Hrš*

COMMENTAIRE

1-7.

5-6. *B'l* et *El-Hd*, comp. col. *I*, 40-41 et ci-dessous : 22-23. — 5. *n[pl]*, comme ci-dessous 37 et 54^b, ou *n[ğš]*, comme col. *I*, 40.

8-23.

8. « Toi, emporte, to[i... », cf. l. 24. — 9. *ħmdm*, cf. col. *I*, 38. — 10. *hr[r(ʔ)]*, cf. col. *I*, 39. — 14. *yekl* « il mange »; cf. col. *I*, 10. — 22-23. Cf. ci-dessus, 5-6.

24-36^α.

24. — Cf. I. 8.

25. — *yeshm* : « il les rassemble », ou « il les moissonne », rac. רָשָׁא . — $b[\] = B[\text{'}]$, peut-être, en parallélisme avec *Bn-Dgn*, I. 26.

27. — *'š²bm*, désigne, sans doute, les « cultivateurs »; comp. II AB, 4-5, 75-76 et 91^β-93^α *'š²bt* « herbes, légumes ».

28. — *uhyr*, adjectif ethnique, qui se rencontre ailleurs sous cette même forme et aussi au plur. fém. *uhyryt*, à côté de *ašryt* « les femmes ashérites ».

29. — *mst*, cf. h. *maššot* « pain sans levain ». — *ksh* « sa coupe » (כִּיש)?

30-31. — Deux phrases parallèles, commençant par *edm*, qui peut être l'Impft., 1^{re} p. de דָּמַם « être stupéfait », dont l'imp. *dm* s'est rencontré déjà : I' AB, 3, 9, 18, 35. — Les deux mots qui suivent, *adr* et *'rs*, correspondent respectivement à héb. אָדָר et רָרַץ , qui se disent, dans A. T., l'un et l'autre, de Yahvé. Ces deux mots sont probablement, ici, au vocatif. Pour *'rs*, voir aussi le n. pr. *'štr-'rs*, I AB, 1, 24 ss.

32-36^α. — *'n B'l*, « l'œil de Baal », sans doute; à la ligne suiv. il y a *srh* « son dos » (sur *sr*, cf. *Syria*, XIV, 145¹) et ensuite, I. 34, *p'n B'l* « le pied de Baal ». — *aš²k* (33), *aš²[]* (34) et *aš²aklm* (36), 1^{re} p. Impft. d'un verbe indéterminé, le même peut-être que *lm ths* de II AB, 7, 38-39.

wt mt ġllm « et pour la mort des *ġ*. ». Comp. *l mt b'lm* III AB, A, 32. *ġll* peut être ar. *ġalil* « altéré ». Voir, en outre : *yn bld ġll*, dans *Syria*, XV, 150. — Sur les *aklm*, voir ci-dessus, col. 1, 26, 36.

36^β-54^α. — La chute de Baal.

A. — 36^β-47^α.

36^β-37. — « Ain[si] tomba dans le *mšmš...* » Le sujet du verbe, *npl*, est, sans aucun doute, Baal; voir d'ailleurs ci après II. 54^β ss., et comparer la locution *npl l arš*, « celui qui est tombé à terre », désignant Baal : I' AB, 6, 8-9 et 30-31. Cependant, il ne s'agit pas ici, dans BH, d'une chute à fleur de sol, pour ainsi dire, mais d'une chute verticale; la préposition employée est *b*, non *l*, et, plus loin, 56^β, il y a *btk* « au milieu du (ou « en plein ») *mšmš* », comme on dit *btk mdbr* (col. 1, 21). Étymologiquement, *mšmš* paraît être une

onomatopée ; en arabe *ممساس* a le sens figuré d' « affaire confuse ou embrouillée ».

38^z. — Dans *anpm*, écrit ainsi d'un seul trait, *an* peut être la fin du dernier mot de l. 37.

38^β-39^z. — *yhr[r] b mtnm* signifie « il (= Baal) brûle (ou est consumé) dans ses reins (כִּתְיָוִי) », si du moins la restitution est correcte, mais elle paraît suffisamment appuyée par le *hrr* de l. 41. Cette locution et celles qui suivent aussi, sans doute, décrivent les souffrances endurées par le dieu, une fois tombé dans le *mśmś*.

39^β. — *yšhn* paraît exprimer la même idée que *yhr[r]*. Cf. acd. *šahānu* « être chaud » (ar. *šhn*), et héb. *שָׂחָן* « ulcère ». Dans la lacune, fin 39, il y avait sans doute *b* + le nom d'une partie du corps, correspondant à *mtnm*.

40 — *qrnh km ḡb []* : « sa corne (est) comme un *ḡb []* (ou : comme celle d'un *ḡb []*) ». On sait que Baal était représenté portant une coiffure ornée de cornes : *Syria*, XIV, pl. XVI. C'est à quoi, sans doute, il est fait allusion ici.

41. — *hw km hrr []*, « lui (= Baal), comme il brûlait... » ; cf. I^o AB 2, 5 : *k hrr zt...* « quand brûle (est desséché) l'olivier... »

Le pron. personn. de la 3^e p. *hw* (arabe هو) est d'un emploi très rare ; voir RŠ 1929, n^o 2, 16 (2 fois), 24, 25, 33 et n^o 13 face, 10.

42-43. — Inintelligible. *šmntm* est apparemment un duel fém., comme *mšltm*, cf. *Syria*, XIV, 144, n. 1.

44-47^z. — Le sens paraît être le suivant :

les filles des champs (qui sont) les *šhr[r]*,

(pendant) sept ans, El (en) a rempli [les ...]

et (pendant) huit (ans), les *nqput* du 'd, il [(les) a...] comme un vêtement.

Traduction aussi provisoire que partielle, bien entendu.

Nous avons vu cependant (SS 45) que *šhr[r]* paraît représenter un animal, qui est nommé à côté du 'sr, « l'oiseau » (acd. *iššuru*). *but šdm* peut être une expression figurée, comme il y en a beaucoup en arabe⁽⁴⁾ et désignant les *šhrrt*.

(4) Ainsi : *banāt al-'ard* « les filles de la terre », qui sont les rivières. — A RŠ, les qualificatifs de ce genre et d'une façon plus générale, les adjectifs composés se placent

d'ordinaire — et ce serait ici le cas — avant le nom auquel ils se rapportent ; c'est ainsi qu'on écrit *En-elm Mt* et *Nrtelm Spś*.

Comparer, de toute façon, le passage, d'ailleurs obscur, de SS 66-67 : *šb' šnt tmt, šmn nqpt 'd elm n' mm.*

B. — 47^β-54^α.

47^β-48.

Comme le *lps* (est) le sang de [son] frère ;

Comme le *all* (est) le sang de son *ary*.

Les deux mots *lps* et *all* se sont rencontrés déjà, en parallélisme comme ici : I AB 2, 10-11. D'après I* AB 6, 16 et 31, *lps* paraît signifier « corps, cadavre » ; *all*, qui est évidemment un synonyme de *lps*, appartient peut-être à la rac. 𐤀𐤋 « être faible » (d'où 𐤁𐤋𐤍 « néant » ; cf. I* AB, 5, 16).

On sait, d'autre part, que *ary* est un synonyme de *ah* ; I AB (*Syria*, XII, 199) ; II AB, 4-5, 90-91 ; 6, 44-45 et encore I* AB 1, 23 ss.

Si, comme on peut le penser, Ben-Dagon ou (El-) Houd est le frère de Baal, le sens pourrait être le suivant :

« Le sang de son frère (c'est-à-dire du frère de Baal) (est ou devient glacé) comme (celui d') un cadavre, etc... »

Et cela, à la vue des souffrances subies par Baal même.

Mais on pourrait comprendre aussi :

« Le sang de son frère (du frère de Ben-Dagon, c'est-à-dire de Baal) est glacé, etc... »

De toute façon, le sort des deux dieux ne serait pas associé jusque dans la mort, ou du moins il n'en est pas encore ainsi, car on verra plus loin (54^β-56^α), Ben-Dagon (appelé : Houd) tomber (ou simplement s'agenouiller ?) dès que la chute — définitive — de Baal se sera produite.

49-50. — Deux autres phrases parallèles indiquant que « son frère (même indétermination que ci-dessus) fera telle ou telle chose (*y(?)m*[]), comme sept à soixante-dix » et (même) « comme huit à quatre-vingts », expressions fréquentes mais de sens mal assuré, sur lesquelles voir I* AB, 5, 20-21.

51-52. — Littéralement :

Le prince, son frère l'a trouvé,
et il l'a trouvé, le prince, son *y/y*.

« Le prince », c'est sans doute Baal lui-même; voir d'ailleurs ci-après, l. 54^β.

Le frère du « prince » doit être, pour les raisons que nous avons dites déjà, Ben-Dagon ou Houd. On notera la graphie *ahyh*⁽²⁾ (au lieu de *ahh* l. 49 et ailleurs); pour le vocable *yly*, qui remplace ici l'habituel *ary* (l. 48), l'étymologie en est obscure, comme d'ailleurs celle de *ary* même.

Le poète paraît signifier ainsi que les deux frères se retrouvent. Rien n'indiquait cependant qu'ils fussent séparés, mais le texte n'est pas intact et le style est plus tendu encore ici, à ce qu'il semble du moins, que d'ordinaire.

53-54^z. — La rencontre ou la « reconnaissance » a lieu, non pas dans le *milbar* dont il était question au début, mais dans le *skn* des *sknm* et dans le '*dn* des '*dnm*, c'est-à-dire sans doute dans le plus beau des *sknm*, qui était aussi le plus beau des '*dnm*.

'*dn* est probablement l'acd. *edinu* « plaine »; pour *skn*, c'est ici un synonyme de '*dn*, mais le même mot, — ou plus exactement un mot de la même forme, — se rencontre à Ras-Shamra avec le sens probable de « stèle »: *Syria*, XVI, p. 183.

L'ÉPILOGUE

A. 54^β-56^z.

Ainsi tomba Baal le pr[ince ?], comme le taureau,
et s'agenouilla Houd, son..., comme l'*ebr* ».

On avait annoncé déjà (36^β) que Baal était tombé. Cette fois-ci, il s'agit d'un accident plus grave et qui atteint également Houd, qui est, nous le savons, Ben-Dagon. Le nom de Baal est suivi d'un mot dont la première lettre paraît être *ś*, et qui pourrait être *śr* « le prince »; voir ci-dessus, ll. 51-52. Le mot qui suit Hd commence par *p* []; on pourrait songer à restituer *p[nh]*; Houd serait « la face » de Baal, comme, par exemple, Yadid était la face de Mot: I^{*} AB, I, 13-14; cependant la trace laissée par le signe qui suivait *p* ne révèle pas un *n*.

(1) Voir SS, 8: *Mt w śr*.

(2) Forme archaïque du nom, conservée en hébreu, à l'état construit. Voir aussi I AB 6,

10 et 14 *ahym*, pour *ahm*, qui se rencontre également.

S'il est dit que Baal tombe comme le taureau, cela signifie simplement, pensons-nous, que le dieu tombe lourdement à terre comme un taureau, et peut-être comme un taureau offert en sacrifice.

Pour décrire la chute de Houd, qui accompagne celle de Baal, ou qui se produit au même moment, le poète emploie le verbe *kms*, dont le sens est bien connu par l'acd. *kamāsu* qui, comme *kanāšu*, signifie « s'agenouiller, tomber aux pieds de... » Mais le verbe se présente sous la forme *tkms*, qui paraît correspondre à la V^e conjugaison arabe et dont les textes de RŠ ne fournissent que peu d'exemples.

56^b. — *bt k mšmš dš(?)* []. Cette locution, sur laquelle voir ci-dessus, p. 261, paraît devoir être rattachée à la phrase 54^b-56^a, dont elle précise le sens.

B. 57-62. — Ces dernières lignes, extrêmement obscures, semblent contenir une sorte d'adjuration, proférée par Baal, au moment où il tombe, à l'adresse de deux personnes, un dieu et une déesse, qui ne sont désignées que par des qualificatifs de sens incertain.

1) 57-58. — *etpq* et *esttk* paraissent être l'imp. ifteal de *tpq* ou *dpq* (en héb. *dpq* = frapper à une porte) et de *štk*; ce dernier verbe se retrouvera d'ailleurs plus loin (59 ss.), trois fois de suite et au thème *qal*.

lawl, 1^{re} p. opt. d'un verbe tel que *wly*.

lm ttn. Verbe *tn* ou ifteal de *tn* « mettre en place, arranger ». Pour *lm* (héb. *lm*) devant une forme verbale, voir aussi II AB, 7, 38-39: *lm thš*.

2) 59-60. — *štk*, imp. *qal*; voir ci-dessus l. 58. Des deux personnes interpellées, la première est dite *mlk dn* « roi de la Justice », et la seconde *šbet 'n* « Celle qui puise (à) la source ». Ces dénominations ne se rencontrent pas ailleurs à RŠ, mais l'on sait que, en Mésopotamie, le maître de la justice *bel dmi*, c'était Šamaš, le dieu du soleil.

3) 61-62. — Baal, si c'est bien lui qui parle, appelle ici deux autres personnes, ou les mêmes que précédemment mais sous d'autres noms: *qr Bt El* et *mšlt Bt hrš*.

qr Bt El signifie peut-être « l'hôte de la maison de El ». En tout cas, la locution *qr bt El* se rencontre ailleurs, et pour l'alternance *g/q*, voir ci-dessus, p. 251.

mšlt Bt hrš « celle qui abrite (littéralement ombrage) le *Bt-hrš* » ? Cepen-

dant $\text{לַי,} \text{ל} \text{ s'écrit } \text{sl}$ à RŠ (voir II AB, I, 13), mais on sait que, dans le présent document, il y a plusieurs cas d'alternance s/s , ci-dessus, p. 247. — $hrš$ est peut-être הַרְשׁ « le soleil »; cependant les exemples d'alternance s/s sont bien rares à RŠ, si même il s'en rencontre. En tout cas, $hrš$ paraît tenir ici la place qu'occupait El à la ligne précédente, et si $hrš$ désigne le soleil, il y aurait là, en faveur de l'identification du dieu El avec le soleil, un argument nouveau, auquel on pourrait joindre la locution $mlk dn$ de la l. 59. Le dieu El est d'ailleurs représenté, dans la Légende de Danel, comme un justicier; une scène de cette Légende commence, en effet, par les mots $yd\ n El$: « El rend la justice ».

CH. VIROLLEAUD.

Addenda. — A la l. 24 de la col. I, yd a sans doute le même sens que dans le passage II AB 4-5, 38-39, où le mot alterne avec $ahbt$ « amour ». On comparera $yd\ ugrm$ à $yd\ elm$ de RŠ 4475 (*Syria*, XIV, pl. XXV) ll. 11-12, expression que Ginsberg-Maisler ont traduite (*Journ. of the Pal. or. Society*, vol. XIV, p. 243) par « the love of the gods », et avec raison sans doute, bien que, à vrai dire, le contexte soit des plus obscurs. — Comparer, d'autre part, dans les tablettes de Qatna, le nom de roi: Id-a-da (*Syria*, XI, p. 327, l. 380), qui paraît signifier « Amour (c.-à-d. objet de l'amour) du (dieu) Ada », lequel est Adad, comme on l'a vu ci-dessus, p. 258.

Errata: *Syria*, XVI, p. 31, l. 22, lire $yprsh$; l. 27, Špt ; p. 32, l. 40, il ne manque, au début, qu'une seule lettre, comme on le voit d'ailleurs, sur la pl. XI; p. 35, l. 27, lire s non 's; p. 186, n. 2, lire $Kšrt$.

HYMNE PHÉNICIEN
AU DIEU NIKAL ET AUX DÉESSES KOŠARÔT
PROVENANT DE RAS-SHAMRA

PAR

CH. VIROLLEAUD

La tablette qui est reproduite ci-après, pl. XXV, et qui mesure 12 × 8, provient des fouilles de 1933. Nous la désignerons, en abrégé, par les lettres NK, initiales des noms *Nkl* et *Kšrt*, qui sont ceux des personnages invoqués à la première ligne de chacune des deux parties dont se compose ce très difficile poème.

La pâte même dont la tablette est faite est beaucoup moins fine que celle des grands textes de RŠ; l'écriture est lourde et irrégulière, et les traits de séparation entre les mots sont très disséminés.

Au point de vue graphique, on remarquera que *ḡ* est constamment (ll. 3, 7, 28 et 50) noté par *ḡ* (voir *Syria*, XV, 150 et XVI, 184) et que *š* présente généralement l'aspect qu'il a, d'ordinaire, dans les fragments RŠ 1929.

En outre, — phénomènes graphiques seulement, ou bien phonétiques? — *t* est remplacé, dans les deux passages où *ṯ* se rencontre (ll. 21 et 44) par *ṣ*, et, d'autre part, *dped* est écrit *š²ped*, l. 45⁽¹⁾.

Littérairement, NK rappelle surtout le *Poème des dieux gracieux* (SS); mais on y trouve aussi, çà et là, des locutions qui figurent dans les poèmes mythologiques, notamment dans II AB et II *Danel*.

(1) Ces faits ont été signalés déjà dans *Syria*, XV, 82.

PREMIÈRE PARTIE (II. 1-39).

1-5^a. — Prélude.

- | | |
|---|--|
| (1) <i>aśr Nkl w eb[d]</i> | (1) Je chante Nikal et je glorifie |
| (2) <i>Hrhb mlk qs</i>
<i>Hrhb m(3)lk t(?)ǵzt</i>
<i>b śǵ [] Śpś</i> | (2) Harhab, le roi de l'été,
Harhab, le roi de...
Par le du soleil, |
| (4) <i>Yrh yśkh.</i>
<i>yh[bq(?)...]</i> | (4) le dieu-lune ... ;
il em[brasse (?) ...]. |
| (5) <i>uld b'(?) [] l(?) [?]</i> . | (5) Elle enfante ... |

1. — *aśr* est en partie effacé, mais la lecture est assurée par comparaison avec l. 40. — Sur *śr* « chanter » (h. 𐤔𐤓), voir IV AB 3, 26 et ci-après (36^a) *mśrrm*.

Le nom de *Nkl* se retrouvera aux ll. 17, 32, 33, 37^a. Il se rencontre peut-être, également, à la l. 26 (*l nkl ...*) de RŠ 1929, n° 3, texte où sont mentionnés aussi *Yrh* (l. 1), Śpś (13, 47, 53) et la néoménie, *ym hdś*, l. 48.

Il est fait allusion, dans la suite, au père de Nikal: *abh* (19-20 et 27) ou *adnh* (33); à sa mère: *umh* (34); à son frère: *ehh* (35); à sa sœur (ou ses sœurs): *ah(t)h* (36) et à son ami: *dl* (23). D'après l. 27, le père de Nikal serait Baal, ou un *b'l*, mais les noms de la mère, du frère et des autres parents ne sont pas donnés. Enfin, d'après l. 32, Nikal était le gendre (*htn*) du dieu-lune: *Yarəah*.

Un nom tel que *Nkl* peut être parfaitement sémitique, mais nous ne saurions dire ce qu'il signifie au juste. Il est, en tout cas, identique à celui de la 3^e des quatre divinités qui sont invoquées dans les inscriptions de Neirab près Alep⁽¹⁾, les deux premières étant la lune (𐤔𐤓) et le soleil (𐤔𐤗𐤔), et la quatrième 𐤔𐤗.

On admet généralement que *Nkl* de Neirab est identique à *Nin-Gal*, déesse sumérienne, épouse de Sin, qui est le dieu-lune, — et c'est pourquoi on voca-

(1) Voir, par ex., COOKE, *NSI*, p. 186 et suiv.

35
 40
 45
 50

5
 10
 15
 20
 25

lise Nikal. Si *Nkl* de RŠ a la même origine, il aurait donc changé de sexe en passant de Mésopotamie en Canaan, et peut-être *Nkl* de Neirab a-t-il fait de même, car rien n'indique, en somme, que *Nkl* de Neirab était une déesse. Ces changements de sexe sont d'ailleurs assez fréquents, on le sait; il suffira de rappeler que *Šps* (le soleil) est femme dans la mythologie de RŠ, et que le Sin mésopotamien se rencontre, dans la légende de Keret, sous la forme *Šn*, pour désigner la femme de Téraḥ (dieu de la néoménie), *Šn* ayant comme doublet *Nkr*, qui nous paraît représenter Nin-Gal elle-même.

w eb[d], restitution fondée sur l'association fréquente des deux verbes *šr* et *bd*; voir ci-après, ll. 37-38, *w ebd ašr* et II *Danel* 6, 31² *ybd w yšr*; comparer aussi le passage inédit que nous avons cité déjà (*Syria*, XIV, 141, n. 1), et qu'il convient de lire ainsi :

qm ybd w yšr mšltm bd n'm

« Il se leva pour jouer et chanter (en s'accompagnant de) cymbales au timbre (?) agréable ⁽¹⁾. »

bd paraît être un simple synonyme de *šr*, comme en héb., *zmr* ⁽²⁾. Nous avons traduit, faute de terme plus adéquat, par « je glorifie »; mais il s'agit, exactement, d'une louange psalmodiée ou chantée, avec accompagnement de quelque instrument, tel que les cymbales.

2-3^a. — Le nom de *Hrhb* qui figure deux fois ici et qui se retrouve deux autres fois plus loin (17 et 24) n'est nulle part parfaitement lisible, du moins pour ce qui concerne les deux dernières lettres, et surtout la dernière lettre, qui pourrait être *d*, au lieu de *b*.

Ce personnage porte deux qualificatifs parallèles *mlk qš* (aussi ll. 17 et 24) et *mlk t(2)št*. Sur *qš* = « été », voir I *Danel* 18, 40-41 et IV *Danel* 1, 5. — *tšt* paraît appartenir à une racine telle que *غزو*, mais il est probable que le mot a un sens voisin de celui de *qš*.

On pourrait sans doute proposer de lire, à la l. 1 :

ašr Nkl w eb[dh]

« Je chante Nikal et je le glorifie. »

(1) En héb., *na'im* se dit fréquemment de la musique et du chant.

(2) Cf. RŠ 1929, n° 3, 51 *azmr bh*.

Mais, s'il en était ainsi, Ḥarḥab (2 ss.) devrait être considéré comme le sujet du verbe *yškḥ* (l. 4) qui aurait pour complément *yrḥ*, placé avant le verbe. C'est pourquoi nous nous en tenons à l'explication adoptée ci-dessus, — mais qui présente pourtant cet inconvénient que Nikal et Ḥarḥab se trouvent ainsi placés sur le même plan, étant l'objet d'un seul et même hommage, alors qu'on les verra, par la suite, jouer deux rôles très différents, Nikal apparaissant, en quelque sorte, subordonné à Ḥarḥab, ll. 16 ss.

3³-4. — Proposition circonstancielle sans doute et qui peut signifier « au moment du ... du soleil », ou bien « par l'effet du ... du soleil ».

Le dieu-lune est appelé ici, simplement, *Yrḥ*, comme dans RŠ 1929, n^o 3 et 5 ; voir aussi *Amt-Yrḥ*, ap. BH 1, 15 ; mais, dans la suite (ll. 16 et 31), le qualificatif *nyr šmm* accompagnera le nom du dieu ⁽¹⁾. Il en est de même pour le Soleil, appelé tantôt *Šps* (l. 3³ p. ex.) et tantôt *Nrt-elm Spš*.

L'acte accompli par le dieu-lune est exprimé, d'abord, par le verbe *škḥ*, et ensuite par un autre verbe, dont la 1^{re} rad. seule, *ḥ*, est lisible.

škḥ s'est rencontré déjà, I^o AB 1, 4, dans la locution *tškḥ ttrp šmm*, où le sens de *škḥ* paraît précisé par celui de *ttrp*, comme il l'est ici par *ḥ* [], le complément étant, du reste, de tout autre nature. Ailleurs, dans un passage que nous avons cité jadis (*Syria*, XV, 308, n. 1) mais partiellement, *škḥ* est associé à *ehd* « saisir » (h. אהד) :

. . . *yškḥ w yehd b qr* []

. . . [*t*]*škḥ w tehd b uš* []

Si ce verbe *škḥ* n'a aucun rapport avec héb. שכח « oublier », il peut être comparé à aram. שׂכח « trouver » ; et d'ailleurs le seul fait que *škḥ* est joint — à RŠ même — à un verbe tel que *ehd* suffit à indiquer le sens général ⁽²⁾.

Pour le verbe qui suit, et qui complète ou précise *yškḥ*, à savoir *yh* [], nous proposons de lire *yh[by]*, vu que, dès la phrase suivante, l. 5, il y a *tld* ; voir aussi SS 51-52.

⁽¹⁾ A la ligne 38-39, il s'agit du mois, sans doute, h. *yérah*, plutôt que de la lune, *yaréah*.

⁽²⁾ Ajoutons que, dans le même morceau,

qui d'ailleurs est très fragmentaire, il y a, deux lignes plus loin : [] *q. hry w ytd*, *hry* représentant l'héb. הרה ; pour l'inf. apocopé *hr*, voir SS 51 et 56.

Le nom de l'épouse de *Yrh* devait se trouver à la fin de la l. 4 ; mais peut-être y avait-il seulement *glmt* (ח. עלמה), comme plus loin, l. 7.

5. — Le complément de *tld*, — c'est-à-dire le nom de l'enfant qui naît de l'union de *Yrh* avec la jeune femme, — commence par *b* (et il en est de même, l. 7), mais tout le reste de la ligne est illisible. Cependant, il s'agit peut-être, non pas d'un nom propre, mais seulement du mot *bn* « fils ».

Comme le poème était chanté à la gloire de Nikal, on pourrait penser que c'est de la naissance de Nikal qu'il s'agit ici. Rien ne l'indique pourtant, et il est, au reste, impossible qu'il en soit ainsi, puisque Nikal était, non le fils, mais le gendre de Yaréah, l. 32.

5^β-10. Invocation aux déesses Košarôt.

[*śm' . l K*](6)*śrt* .

l Bnt . Hl[*l . Smt*(?)]

(7) *hl glmt*

tld bl . . . *wt* (?) (8) 'n

hn l ydh tzd[*n* . . .]

[*t*(?)] (9) *pt l bśrh . dmy*

[*w tq*l(?). *tśt*h(10)*wyn* .

k (?) *mtrh*[*t* . . .] *h*

[« Écoutez, ô Ko](6) *śarôt*!

« O Filles de Hélé[al, les Hirondelles (?)]!

(7) « Éclairez (?) la jeune femme.

« Elle enfantera un fil[is (?)]... elle (?) (vous)] (8) dira :

« Voici ! A côté de lui, vous vous tiendrez (?) .

« Vous (9) mêlerez (?) à sa chair mon sang.

[« Et vous vous prosternerez ; vous l'ad]o(10)*rez*ez,

« comme (?) la (ou : les) *mtrh*[*t*, qui] le

5^β-6. — Texte complété d'après 14^β-15 et 11^α.

Sur les Košarôt, voir déjà *Danel*, p. 105. Les déesses sont invitées ici à veiller sur le nouveau-né et à lui rendre hommage. Dans la légende de Danel (II D 2, 27^β ss.), on voit les mêmes déesses recevoir une offrande, à l'occasion de la naissance d'un enfant.

Sur Hélal, père des Košarôt, voir aussi *Danel*, p. 105. Ce dieu Hélal, dont le nom ne se rencontre que dans le patronymique *bnt Hll*, qui est celui des Košarôt, est évidemment le croissant lunaire (personnifié); et, ainsi qu'on l'admet d'ailleurs généralement, *Hll* appartient bien à la rac. הלה 1, puisque l'invocation adressée aux filles du dieu commence (7^α) par *hl*, imp. de *hll*.

7^α. — Si *hl* signifie « éclairez », les K. sont donc invitées à remplir leur rôle normal de Filles de Hélal. Sur *ġlmt*, voir ci-dessus, *ad* l. 5, et comp. *Isaïe*, VII, 14.

7^β-8^β. — Sur *ltd b[n ? ...* voir également ci-dessus, *ibid*. Dès que l'enfant est né, la mère s'adresse aux Košarôt pour implorer leur protection. Le verbe employé, *zd*, correspond, pour le sens, à héb. 'md avec *le-yad* (ici *l yd*): I, *Samuel*, XIX, 3.

8^γ-9^α. — ... *pt* paraît représenter la fin d'une forme verbale de sens indéterminé. Pour *dmy*, comp. l. 29, ci-dessous.

9^β-10^α, complété d'après nombre de locutions semblables : I AB 1, 10, etc.

10^β. — Sur la (ou les) *mtrht*, partic. fém. ift. de מרת, cf. *Keret*, l. 13, où le mot paraît désigner la sœur de la Femme de Térah, dieu de la néoménie. Ainsi l'enfant reçoit, dès sa naissance, l'aide ou l'hommage de déesses lunaires : Košarôt et *mtrht*.

11-14^α. — Deuxième invocation aux Košarôt.

- | | |
|--|---------------------------------------|
| (11) <i>šm' elht Kšr[t]</i> | (11) Écoutez, (ô) déesses Košar[ôt]. |
| [<i>tr (?)</i>] <i>mm</i> (12) <i>nh</i> | Vous l'élève(12)rez (?) |
| <i>l ydh tzd[n ?]</i> | A côté de lui, vous vous tiendrez (?) |
| [. . . .] | [.] |
| (13) <i>l adn (?)</i> [] | (13) Vers [son ?] seigneur.... |
| [] (14) <i>Dgn ut[tk ?]</i> | [] (14) Dagon, vous ir[ez(?)]. |

11^α. — Les Košarôt sont appelées ici « déesses Košarôt », et de même à

la l. 40; on dit aussi *Hd* et *El Hd*, *Ĝzr* et *El Ĝzr* (*Syria*, XVI, 258). Le plur. de *elt* « déesse » est, constamment, *elht*; voir déjà, II AB 6, 48, 50, 52, 54⁽⁴⁾.

11^β-12^α. — Si la restitution est juste, comp. *Isaïe*, I, 2 et XXXI, 4, où ערף, au pilel, signifie élever (un enfant). Pour le même verbe, à RŠ, au pilel aussi, mais au sens d' « édifier », cf. II AB 5, 114, 116; 6, 17.

12^β. — Comme 8^β.

13-14. — Peut-être :

<i>l adn[h . El . . .]</i>	« Vers [son] seigneur, [El, vous. . .]
<i>[l b'lh] Dgn tt[lk]</i>	« [Vers son maitre,] Dagon, vous ir[ez].

Il s'agit, semble-t-il, pour les Košarôt, d'aller annoncer au dieu suprême la naissance de l'enfant. Situation du même genre : SS 52^β ss. — De toute façon, le nom propre du dieu El, à savoir Dagon, qui se rencontre une fois, à peine, dans les grands Poèmes, est ici clairement attesté. Pour le parallélisme *adn/b'l*, voir I AB 6, 57; cependant *adn* étant pris aussi parfois au sens de « père » (voir ci-après, l. 33), on pourrait lire *l adn[h ...* et ensuite *[l abh] Dgn . . .*. A noter toutefois que rien n'indiquait, aux ll. 4 ss., ci-dessus, que le père de l'enfant fût El-Dagon; et, par ailleurs, c'est Baal, à ce qu'il semble (l. 27), qui était le père de Nikal. Mais tout cela, vu l'état de la tablette, et pour d'autres raisons aussi sans doute, est fort obscur; il serait vain de chercher à tout expliquer quand on a affaire à un passage aussi gravement mutilé, alors qu'on ne parvient qu'à grand-peine à comprendre les textes les mieux conservés.

14^β-15. — Nouvel appel aux Košarôt.

<i>[š]m(15) . l Kšrt</i>	« Écoutez (?) ô Košarôt!
<i>hl[h(?) . l Šu]nt.</i>	« Éclairiez [-le ?, ô Hiron]delles!

Restitution conjecturale. Le *m* de *šm'* n'est pas sûr. S'il faut lire *hl[h(?)]*, on comparera *hl glmt*, ci-dessus, l. 7.

(4) Comp. h. אַבְתָּה « servante », plur. אַבְתָּוֹת, et de même à R Š: *amt*, plur. *amht*, II AB 3,

21. On sait que, dans A. T., le mot « déesse » ne figure nulle part.

Simple rappel, ayant pour objet d'attirer, une fois encore, l'attention des déesses sur ce qu'on leur a dit déjà et qu'elles sont requises de faire.

16-23 α . — Le dieu-lune, l'Illuminateur des cieux, envoie un message à **Harhab**, le roi de l'été, au sujet de **Nikal**.

(16) *ylak Yrh nyr šmm*
 'm (17) *Hr[h]b mlk qš*
tn Nkl y (18)rh ytrh
ebt 'rbm b bh (19) th
w at tmhrh l a (20) bh
alp ksp . w rbt h (21) rš . ešlh
šhrm eq (22) nem
atn šdh krmn
 (23) *šd ddh hrnqm*

(16) Il envoie, le (dieu) Lune, l'Illuminateur des cieux,
 (un messenger) auprès de (17) **Harhab**, le roi de l'été,
 (pour lui mander ceci) :

« Accorde à **Nikal** (18) d'éclairer
 « la *ebt* de ceux qui entrent dans sa (19) maison.
 « Et toi, tu le dépêcheras vers son (20) père.
 « (Moi), mille (pièces d')argent et dix mille (pièces d') (21) or,
 je façonnerai ;
 « les purs . . . (22) . . .
 « Je donnerai à son champ des vignes

(23) « (et), au champ de son ami, (je donnerai) des *hrnq*.

16-17 α . — L'envoi du message.

Le dieu-lune, qui est appelé simplement *Yrh*, ci-dessus, l. 4 α et ailleurs, est qualifié ici, et l. 31, *nyr šmm*, *nyr* correspondant à ar. نير (4).

(4) On sait que *Šps*, la déesse du Soleil est qualifiée très souvent *nrt elm*, et que, dans

ce cas, l'épithète précède le nom, comme dans *Bn-elm Mt*.

ylak . . . 'm. Comp. *w lak 'my* « et envoie-moi » (*Lettre d'Ewir-š²ar*, ap. *Syria*, XIV, 235) 10-11 ⁽¹⁾ et *Keret*, 123^β ss. La locution correspond à héb. שְׁלַח־מַסְרִי; mais, en hébreu, le verbe n'est pas employé, comme ici, d'une façon absolue : il a pour complément le mot « messagers », qui figure aussi d'ailleurs dans *Keret*, *ibid.*

17^β-23. — Le Message.

Il comprend deux parties : la première constituant une double requête adressée par Yaréah à Harhab, et la seconde contenant l'exposé des intentions de Yaréah.

1^o. — 17^β-20^z.

Yaréah demande d'abord (17^β-19^z) à Harhab de permettre à Nikal d'éclairer la *ebt* de ceux qui entrent dans sa maison, à lui Nikal. Sur ce passage, voir déjà *Keret*, p. 26.

Pour *ytn* au sens de « permettre ou accorder », on notera que, en héb., le verbe (*ntn*) est accompagné de l'acc. de la personne et de la prépos. *l*, suivie de l'inf. construit. Ici, la construction est différente et elle est autre encore, dans II *Danel* 6, 24 : *tn l . . . yb' l* : accorde à X (qu') il possède ».

On ne peut guère, pour *ebt*, s'arrêter au sens de « inimitié (הַיְבִיטָה) », qui serait beaucoup trop abstrait ⁽²⁾. S'il s'agit de יְבִיטָה, Nikal recevrait mission de dissiper l'obscurité dont le royaume des ombres s'enveloppe ; le jeune dieu gendre de Yaréah (l. 32), serait chargé de porter la lumière, — la lumière que dispense la lune (*ar yrh*, l. 38) — dans le monde des morts, et de faciliter ainsi leur accès dans sa propre maison, c'est-à-dire, dans le temple qu'il possède déjà ou dans celui qu'on lui construira bientôt (l. 36-37). Nikal, dieu-lunaire, serait donc le protecteur des morts. Cependant, d'après I AB 6, 44-45, c'est Šapaš, le soleil, qui veillait sur les *rephaïm* et les *elonym* ; mais à Sidon, et à une tout autre époque il est vrai, ce sont les vivants, non les morts, qui se trouvent « sous (la protection du) Soleil » ⁽³⁾. Sur *bht* = *bt*, voir II AB 4-5, 75 ss. et *passim*.

⁽¹⁾ Voir aussi, *ibid.*, 18-19 : *w št b spr 'my* « et mets par écrit (ce que tu auras appris et envoie-le) moi », (litt^l « auprès de moi »).

⁽²⁾ Sur *eb* « ennemi », cf. *Syria*, XV, 235, n. 2 ; III AB, A, 8 et 9 ; *Keret* 147, 294.

⁽³⁾ Tabnit, 7-8, Esmunazar, 42.

Yaréah demande, en outre, à Harhab d'envoyer Nikal, le plus rapidement possible (pour *mhr*, au sens transitif, cf. I *Rois*, xxii, 9 ; *Esther*, v, 5) vers son père (voir ci-après, l. 27). Le dieu-lune ne dit pas pour quel motif Nikal doit ainsi rejoindre, en toute hâte, son père ; mais on peut déduire de 32^β ss. que Nikal devra « éclairer » son propre père, dès qu'il aura « éclairé » la (ou les) *ebt* de ceux qui entrent dans sa maison (17^β-19^α) (1).

2^o — 20^β-23^α.

Yaréah annonce à Harhab ce qu'il fera, de son côté, après que Nikal aura rempli sa mission, et cela grâce à l'appui, ou, en tout cas, avec l'autorisation du « Roi de l'été ».

a) *alp ksp w rbt hrš ešlh*

Pour *alp ksp*, cf. *Genèse*, xx, 16.

La comparaison avec II AB 1, 26 ss. (2), montre que *šlh* ne signifie pas ici « envoyer », mais que le verbe a un sens technique, analogue à celui de *ysq* « fondre », — peut-être celui de « marteler » (en héb. שחט).

b) *šhrm eqnem*.

Même locution (sous la forme classique *šhrm* ...) dans un contexte différent, mais où il est question aussi d'argent et d'or : II AB 5, 81^β et 96^β-97^α (3).

(1) En assyrien, *erēb bitī* désigne une classe sacerdotale. Voir aussi I *Samuel*, V, 5 : « les prêtres de Dagon et tous ceux qui entrent (כֹּהֲנֵי דָגוֹן) dans le temple de Dagon ».

(2) Où il faut lire :

ysq ksp, yšlh hrš
ysq ksp l alp
hrš ysqm l rbt

Ce qui signifie :

Il (le dieu Hiyón) fond l'argent ; il martèle (?)
l'or ;
il fond l'argent par milliers (de pièces)
et il fond l'or par myriades (de pièces).

On notera que, dans les deux cas (NK et II AB), il y a dix fois plus d'or que d'argent ;

mais il ne s'ensuit pas nécessairement que, en ce temps-là, l'argent était plus précieux — ou plus rare — que l'or.

(3) La phrase qui précède *šhrm eqnem*, dans II AB, *ibid.*, doit être ainsi comprise :

w bn bht ksp
w hrš bht

« Et construis une maison d'argent
« et d'or (construis) une maison. »

La comparaison avec NK montre, en effet, que *šhrm eqnem* constitue une locution indépendante.

Pour 52^β (RŠ *bmw*) avec 2 acc. (1^o de l'édifice construit ; 2^o des matériaux dont il est fait), cf. I *Rois*, xviii, 32, par exemple.

thrm « les purs » désigne, sans doute, des objets ou des métaux précieux ; on sait que, en héb., *ṭahôr* se dit de l'or (*Exode*, xxv, 11) ou d'ustensiles faits en or (*Exode*, xxxi, 8). — Pour *eqnem*, nous n'avons aucune explication plausible à proposer. Il est cependant vraisemblable qu'il s'agit d'une forme verbale (rac. קנן), comme nous l'avons admis jadis : *Syria*, XIII, 142.

Cet argent, cet or et ces *thrm*, Yaréah les destine sans doute à Nikal ; peut-être rassemble-t-il tous ces métaux en vue de la construction des *mzm* de Nikal, dont il sera question plus loin, ll. 36^z-37^z, ou bien pour l'ornementation de la maison (*bht*) de Nikal, dont il a été question déjà, l. 18-19.

c) 22^z-23^z. En troisième lieu, Yaréah déclare qu'il donnera à Nikal — ou bien : il lui donne en même temps qu'il le dit — des biens d'une autre sorte, à savoir des champs plantés de vignes, ou, plus exactement, il « donne(ra) » des vignes au champ que Nikal possède déjà.

Il donne — ou donnera — aussi, au champ de l'ami (*dd* = h. *dôd*) de Nikal, des *hrnm*, pluriel d'un mot quadrilittère *hrng*, dont le sens doit être très voisin de celui de *krm* ; cf. acd. *urnuqqu*, n. de plante. On comparera à cette locution : *Isaïe*, v, 1 : « Je chanterai ... le cantique de mon bien-aimé (*dôdy*) sur sa vigne (*karmô*) ».

23^z-30^z. — Réponse du Roi de l'été au dieu-lune.

w (24) *y'n Hrḥb mlk qs*
l(25)*n' mn . elm*
l htm (26)*m . B'l*
T(?)*rh pdr yb[n(?)]*
 (27) *a*(?)*qr bk*(?) *abh B'l*
 (28) *yá p*(?)*r . 'štrt* (29) *rh lk*
ybr dmy . bt [a?] (30) *bh*
lbu y'rr.

Et (24) il répond, *Harḥab*, le roi de l'été :

- « Pour (25) *Na'man-elim* ;
- « pour les gendres (26) de Baal.
- « Téraḥ constr[uir]a (?) un *pdr*.

(27) « Je te ferai approcher de son père, (qui est) Baal.

(28) « Il ... 'Aštart, (29) (qui est) ta brebis.

« Il ... la maison de (30) son père (?)

« »

La réponse de Harḥab, ou plutôt la déclaration qu'il fait à son tour, comprend plusieurs parties :

a) 24^b-26. — Le sujet paraît bien être Téraḥ, personnage connu déjà, voir *Keret*, p. 22 ss., et le verbe *yb[n]*, de *bnw*, héb. בנה. Il sera d'ailleurs question, plus loin (34 ss. et 36^b-37^a) de diverses constructions. D'autre part, Šib'any, fils de la femme d'Etraḥ (qui est Téraḥ), passait (SS, 64^b ss.), pour avoir construit la ville d'Asdod. Tous les membres de cette famille du dieu-lune étaient donc considérés comme des fondateurs de villes ⁽¹⁾.

Le complément du verbe *yb[n]* est *pdr*. Sur ce vocable, qui nous paraît être un synonyme de 'r « ville », voir *Syria*, XIII, 115 ss. et *Keret* II. 110-111^a, 212-214^a; I *Danel* 154, 162, 168 (*pdr dr*) ⁽²⁾.

Le *pdr* dont il est question ici est construit, par Téraḥ, à la fois (?) pour un dieu appelé *n'mn-elm* et pour « les gendres de Baal ». On sait que *n'mn*, « l'aimable », désigne, suivant les cas, des personnages très divers et qui paraissent désigner chaque fois le héros du cycle envisagé. Ainsi, dans *Keret*, *n'mn*, c'est Keret lui-même (p. 11); voir aussi *Danel* : II D 6, 32 (?) et III D 1, 14; d'autre part, dans SS 17, *n'[m]*, (ou *n'[mn!]*) *elm* *w nšm* s'applique au dieu Gezer. Le héros de l'hymne NK étant Nikal, on peut donc penser que c'est lui qui est représenté ici par le qualificatif *n'mn elm* « le (plus) aimable des dieux », ou « celui qui est aimé des dieux ».

Les « gendres de Baal », associés au *n'mn-elm*, qui est le fils de Baal (voir ci-après l. 27), ne sont pas mentionnés ailleurs; mais il est question, une fois au moins, des Filles de Baal, qui étaient, semble-t-il, au nombre de sept, comme on le verra plus tard. — Le mot « gendre », *hṫm*, se rencontrera plus loin, à la l. 32, où se trouve définie la situation de Nikal à l'égard de Yaréaḥ.

b) 27-30^b. — La seconde partie de la déclaration de Harḥab est à peu près entièrement inintelligible, en raison des lacunes du texte ou des incertitudes

⁽¹⁾ Ou comme des conquérants : rôle de Téraḥ dans la légende de Keret.

⁽²⁾ Voir aussi les objections présentées par M. DUSSAUD, *RHR*, CXI (1935), p. 9, n. 3.

de la lecture, ou bien à cause du manque de traits de séparation entre certains mots.

1° 27. — *a* (^p)*qrbk*(^p)*abh B'l*. Le verbe *qrb*, qui est ici au hifil, sans doute, se rencontre ailleurs au factitif-šafel : 1929, n° 2, 18 ⁽¹⁾.

Harḥab dit à Yaréah qu'il le fera approcher (pour lui porter secours ou assistance?) de « son père », qui est Baal, c'est-à-dire du père de Nikal; voir aussi *abh* : ci-dessus ll. 19-20, ci-après, 29-30 (?) et *adnh*, l. 33.

2° 28-29^z. — *yýp*(^p)*r. 'štrt rhlk*.

Le verbe, tel qu'on le lit, et que la 2^e radicale soit *p* ou *t*, ne présente pas de sens acceptable; mais le sujet de ce verbe est, apparemment, la personne même dont il vient d'être question, à savoir le père de Nikal, qui est Baal, et dont 'Astart est, dit Harḥab, s'adressant à Yaréah, « ta brebis », c'est-à-dire sans doute « ta mère » ⁽²⁾.

3° 29^β-30^z.

ybr dmy : « il (Baal?) . . . mon sang »; voir déjà *dmy*, ci-dessus, l. 9^z; ou bien *ybrd my* : « il . . . l'eau », car un verbe *brd*, à l'impft. 3^e sg. *ybrd*, se rencontre ailleurs, mais avec une acception incertaine.

4° 30^β.

S'il faut bien couper *lbu y'rr*, on comparera *y'rr* à *t'rrk* de II AB 4, 39, impft. qal de עירר ou pilel de עיר; *lbu* pouvant représenter l'acd. *labbu*, héb. לביא « lion »; voir *lbt* « lionnes » dans I' AB 1, 14.

Cependant tout cela apparaît — est-il besoin de le dire? — plein d'incertitudes.

30^γ-32^z. — Réplique du dieu-lune.

w y'n (31) *Yrh nyr šmm*

w n'n (32) *'mn Nkl htny*

Yaréah répond par une courte phrase, dont le début, *wn'n*, est fort embar-

⁽¹⁾ Autre verbe possédant les deux factitifs : נצץ; pour le hifil, cf. *Keret*, l. 100; pour le šafel : III AB, A 2 (*l ašge*) et II *Danel* 1, 28, 46 (partic. *mšgu*).

⁽²⁾ Sur 'Anat représentée sous la forme d'une génisse (*prt* ou '*glt*), cf. I' AB 5, 18 ss., et R. DUSSAUD, *RHR*, CXI, p. 44 ss.

rassant. Même si l'on admet que le scribe a omis une lettre, et qu'il faut lire $w n'(m)n$ (cf. $n'mn elm$, I, 25), il resterait à expliquer le w initial.

' mn peut signifier « avec nous » ; mais l'on sait que la prépos. ' m se présente parfois sous la forme allongée ' mm , par exemple : ' mmh « avec elle », I' AB 5, 20 ⁽¹⁾.

Une seule chose est claire : Nikal est le gendre de Yaréah, au dire du dieu-lune lui-même. Et c'est là — avec la filiation des Košarôt — l'un des faits les mieux assurés, concernant la parenté des différents personnages qui agissent ou parlent dans NK.

32^b-39. — Épilogue.

ahr (33) $Nkl yrh yrh . adnh$

(34) $yšt mšb . mzm . umh$

(35) $kp mzm . eh$

$yš'r$ (36) $mšrm . ahtth$

$l a$ (37) $bn mzm . Nkl$

$w e$ (38) $bd ašr . ar yrh .$

$w y$ (39) $rh yark$

Ensuite, (33) Nikal éclaire son seigneur ;

(34) il met (en place) le $mšb$ des mzm de sa mère ;

(35) (et) le kp des mzm de son frère.

Il . . . (36) les chanteurs de sa sœur (qui chantent) :

« Puissé (37)-je construire les mzm de Nikal,

« et je (38) célébrerai et je chanterai la Lumière de la Lune,

« et le (39) mois sera long ! »

32^b-33. — ahr (héb אהר) est suivi de l'impft., comme dans II *Danel*, 5, 25^b ss. ; ailleurs, c'est le prft., II AB 3, 23 et 4-5, 106 : $ahr mgy$. . . « après (qu')il est allé . . . ». — Pour $yrh yrh$, voir déjà ci-dessus, 17-18.

⁽¹⁾ Autre exemple (extrait de V AB, qui sera publié prochainement dans cette *Revue*):

$tant šmm 'm ars$

$thmt 'mn kkbqm$

« Gémissements (?) des cieux avec la terre
« (et) des océans avec les étoiles. »

adn « seigneur », au sens de « père », comme dans SS, 32, où le mot, sous la forme *ad* est, comme ici, en parallélisme avec *um* « mère ». Au sujet de *ad-adn*, comparer Ešmunazar 18 *adn mlkm* avec Larnax (Cooke, NSI, p. 80) : *ad mlkm*.

Nikal fait maintenant ce que Yaréah avait demandé (17^B ss.) à Harhab de lui laisser faire ; après avoir éclairé la *abt* ..., Nikal devait aller, en effet, en toute hâte, vers son père (*abh*), pour l'éclairer à son tour.

34-35^z. — *mznm* (voir aussi l. 37), plur. ou duel de *mzn*, qui s'est rencontré déjà : RŠ 1929, n° 3, 4 ss :

... *utn usp̄gt hr[š] l šlšt mzn dr*

« et elle met des monceaux ⁽¹⁾ d'or sur les trois *mzn* du *dr* » ⁽²⁾.

Si *dr* désigne une habitation (ar. *dār*), le *mzn* serait une partie de cette demeure, et sans doute la partie la plus luxueuse, si du moins le mot se rattache à ܨܢܐ, acd. *zēnu* « décorer » (au moyen d'appiques en argent et en or : DELITZSCH, *Assyr. Handw.*, p. 249).

mšb et *kp* représenteraient deux parties distinctes du *mzn* ; *mšb*, de la rac. *nšb* ⁽³⁾, pourrait signifier pylône ou mât (Cf. acd. *na(n)šabtu*, plur. *našabâte*), tandis que *kp* désignerait un objet ou une surface plane, comme la paume de la main.

On notera cependant que le *mšb* et le *kp* n'appartiennent pas à un seul et même *mzn* (ou groupe de *mzn*), puisque le *mšb* est celui de la mère de Nikal tandis que *kp* appartient à son frère (*eh*, au lieu de *ah*). Il n'y avait sans doute qu'un seul *mzn* (ou groupe de *mzn*), dont le *mšb* était spécialement affecté ou consacré à la mère de Nikal, alors que le *kp* était fait ou installé (rac. *št*) pour son frère ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *usp̄gt* paraît être le plur. à *u* prothétique de ܘܫܦܓܬܐ, (ar. سبع) ; comp *ušb't* « doigts » et *udm't* « larmes ».

⁽²⁾ Le sujet est *štrt*, Astarté, dont le nom figure à la 1^{re} l. du morceau ; on remarquera, en outre, qu'il est fait mention dans ce document, comme dans NK, du soleil et de la lune (ll. 11 et 14) et des deux métaux précieux : l'argent et l'or (ll. 5, 14, 12, 13).

⁽³⁾ Sur *nšb* à RŠ, cf. *Syria*, XVI, 183.

⁽⁴⁾ On sait que, en arabe, كفه désigné, entre autres choses, le plateau de la balance, et il en est de même pour *kp* en héb. post-biblique ; d'autre part, si, en héb., balances = ܡܝܙܢܐ, en arabe, c'est *mizân*, mot qui, à RŠ s'écrirait *mzn*. Il paraît peu vraisemblable cependant qu'il soit question ici d'une balance ; chez les Cananéens, la pesée se fai-

35^b-36^z. — Nikal est probablement le sujet du verbe *yš'r*, comme il l'était de *ytrh* (33) et de *yšt* (34) ; mais le sujet pourrait être « les chanteurs », *mšrrm*, h. *mešorarim*. De toute façon, le sens du verbe *š'r* est fort difficile à déterminer. Puisqu'il s'agit de chants, on pourrait penser à l'ar. شعر « chanter ou réciter des poésies » ; mais il y aurait, en ce cas, *yš'r*, et non pas *yš'r*.

Dans *ahtt* (sing. ou plur. ?), le second *t* s'explique sans doute par une ditto-graphie ⁽¹⁾.

36^b-39. — Les *mšrrm* chantent d'une seule voix, comme s'ils ne faisaient qu'un, à la façon du chœur de la tragédie grecque. C'est d'ailleurs, non pas en leur nom propre, mais au nom de quelque divinité — 'Astart peut-être — qu'ils déclarent qu'ils vont construire les *mznm* de Nikal, lequel vient, on l'a vu, de « mettre en place » le *mšb* et le *kp* des *mzn* qui appartient, respectivement ou indivisément, à sa mère et à son frère (ou : à ses frères ?)

37^b-38^z. — Sur *ebd ašr*, voir ci-dessus, l. 1. — *ar yrh*, « la lumière de la lune » ; l'expression paraît désigner le dieu qui répand la lumière de la lune, et qui est Nikal. Sur la distinction faite entre l'astre et la lumière qui en émane, voir *Keret*, p. 24, et aussi *Genèse*, chap. 1.

38^b-39. — *w yrh yark* marque la conclusion ou l'achèvement de tout ce qui a été dit ou fait jusqu'à présent, comme s'il s'agissait d'obtenir que le mois durât longtemps, le plus longtemps possible. Peut-être craignait-on de ne pas voir la lune reparaitre, une fois la lunaison achevée ⁽²⁾. Cependant, en d'autres circonstances, on souhaitait que le renouvellement (*hdš*) n'eût pas lieu ; voir III *Danel*, 1, 9. Ainsi les dieux, qui réglaient « la marche des étoiles » ⁽³⁾, pouvaient en modifier le cours, de leur propre initiative ou à la demande d'un mortel cher à leur cœur.

sait sans doute au moyen d'une simple « romaine » ; et s'il s'agissait d'un instrument de cette sorte, on n'emploierait pas le verbe *baw*, qui se rencontre un peu plus loin (ll. 36-37) dans la locution *l abn mznam* ...

⁽¹⁾ Comparer cependant héb. *qesatôt*, plur. de *qeset* « arc », et autres exemples bien connus. De même, en assyrien, *mātāti* plur. de

mātu « pays ».

⁽²⁾ C'est ainsi que, suivant la légende talmudique, Adam, au premier soir de sa vie, quand il vit le soleil disparaître, fut saisi d'une inquiétude mortelle : celle de ne plus revoir jamais l'astre du jour.

⁽³⁾ *hkk kbkbm*, I *Danel*, 52, 56, 200.

DEUXIÈME PARTIE (ll. 40-50).

Hymne aux déesses Košarôt.

- | | |
|--|----------------------------------|
| (40) <i>asr elht Kšrt</i> | <i>hn b py sp (46) rhn</i> |
| <i>bn (41) t Hll . smt</i> | <i>b špty m (47) thn</i> |
| <i>bnt H (42) ll b'l gml</i> | <i>šlh w mlgh y(48) štqt 'mh</i> |
| <i>grdt (43) b 'rgzm</i> | <i>bq't (49) tq't 'm Prbhš</i> |
| <i>b g(2)bz tdm' (44) llay</i> | (50) <i>dmqt šjrt Kšrt</i> |
| <i>'m Lspn e(45)l š²ped</i> | |

- (40) Je chante les déesses Košarôt,
 les Filles (41) de Héral, les Hirondelles,
 les Filles de (42) Héral, le maître parfait (?),
 (elles) qui descendent (43) dans les 'rgz,
 pour pleurer ... (44) mon Agneau
 avec Laşpan - el - (45) š²ped.

Voici (que) dans ma bouche (il y a) leur (46) nombre,
 (et que) sur mes lèvres (il y a) leur (47) compte.

Son šlh et son mlgh (48) ... avec lui,

(tandis que) la Vallée (49) ... avec Parbaḥaş,

- (50) la (plus) aimable, la (plus) jeune des Košarôt.

1^o 40-45^z.

40-42^z. — Sur *asr*, voir ll. 1 et 38 ; sur les Košarôt et Héral, leur père, l. 5^z-6 et 11.

Ici, les déesses sont qualifiées, d'abord, *Bnt Hll smt*, comme dans II *Danel*, 2, 31 ss., et, ensuite, *Bnt Hll b'l gml*, locution d'où il ressort que Héral avait droit au titre de « maître ». Quant à l'épithète *gml*, dont on pourrait proposer diverses explications, c'est peut-être simplement l'ar. *jamīl* « beau » quoique,

à RŠ, on dise d'ordinaire *ysm* (ar. *wasim*). — D'après *Jérémie*, XLVIII, 23, il y avait dans le pays de Moab une localité appelée Beit-Gamoul; peut-être ce nom désignait-il quelque sanctuaire consacré à un dieu *Gml*, ou bien à un dieu qualifié *gml*, comme l'est, ici, Héléal.

42^b-43^a. — Les Košarôt, déesses lunaires, descendent, comme fait la lune elle-même et tous les astres, tour à tour, — et elles descendent dans les 'rgzm. Ce mot s'est rencontré déjà, au sing., associé à des noms qui désignent des plantes : *Syria*, XV, p. 81-82; on peut proposer de le rapprocher d'ar. عرجود. Au plur., comme ici, le mot figure aussi dans un texte mythologique (IV *Danel*, 1, 8), concernant les mânes (*rephaïm*). Il s'agit peut-être, comme nous l'avons conjecturé jadis (*Syria*, *ibid.*), de plantes ou de fleurs aux teintes pâles, pareilles aux asphodèles de l'Hadès⁽¹⁾.

43^b-44^a. — *bg(?)bz* paraît être une locution adverbiale, indiquant la façon dont les Košarôt pleurent.

C'est en effet pour pleurer que les Košarôt sont descendues. Et qui pleurent-elles? « Mon *lla* » dit le chœur, — ou plutôt 'Aštart elle-même qui est une « brebis », *rhl* (ci-dessus, ll. 28-29^a), et l'on sait que *lla* (acc. de **llu*) = acd. *lalû*, synonyme de *emr* « agneau ».

Ainsi, 'Aštart rendrait grâces aux Košarot de s'associer à son deuil, qui est aussi celui de *Ltpn-el-dped*. Or, dans la première partie de NK, il n'était pas question de mort ou de cérémonies funéraires, mais au contraire de naissances et de lumière. De telle sorte qu'il semble que cette seconde partie (40-50) n'est pas en rapport étroit avec la première. Ce sont, en fait, deux hymnes distincts, qu'on chantait dans des circonstances différentes, mais ayant trait, l'un comme l'autre, aux Košarôt; dans la première partie on appelle les déesses au secours ou à l'aide; on invoque leur assistance; on les prie de veiller sur un nouveau-né; tandis que l'hymne n° 2 paraît se rattacher au cycle de la mort de Baal et d'Aleyn-Baal (I' AB + I AB), et, s'il en est ainsi, l'agneau d'Aštart serait Aleyn, qui déclare d'ailleurs, lui-même (I AB 2, 21 ss.) qu'il est l'agneau (*emr*). On notera cependant que les Košarôt n'apparaissent nulle part dans I' AB + I AB; elles ne pleurent point, avec *Ltpn-el-dped*, la mort d'Aleyn, ni la disparition de Baal avec 'Anat, laquelle est assistée seulement

(1) On sait que l'Hadès phénicien se nommait *bt hpsšt arš*: II AB, 8, 7-8 et I' AB 5, 15.

de la déesse du Soleil, et non point du dieu-lune ou de telle ou telle divinité lunaire.

2° 45^β-50.

45^β-47^z. — 'Aštart, si c'est bien elle qui chante (voir ci-dessus : 43^β-44^z) déclare qu'elle a « leur compte » (*mit* de rac. כָּסַב; pour *spr*, cf. *Keret*, 90 *dbl spr* : innombrable) « dans la bouche et sur les lèvres ». On pourrait penser qu'elle va faire connaître ou proclamer ce « compte ». Cependant, il n'en est rien, car la phrase qui suit (47^β-48^z) paraît avoir trait à un autre sujet, et si, à la fin (48^β-50) il est encore question des Košarôt, c'est seulement à l'occasion de l'une des déesses, et rien n'indique combien Hélal avait de filles.

47^β-48^z. — Nous ne saurions dire quelle est la personne que représente — trois fois — le pron. suff. *-h*; et, d'autre part, les subst. *šlh* et *mlg*, comme le verbe *šqt* (à l'ifteal) ne prêtent à aucun rapprochement satisfaisant. Sans doute, *mlg* peut être l'ar. *malîğ* « nourrisson », et le mot (comme aussi *šlh*) peut s'appliquer au *lla* de la l. 44; mais si, à la l. 44, le *lla* est celui d'Aštart, à qui appartiendrait le *mlg* du présent passage? S'agit-il, par anticipation, en quelque sorte, de la cadette des K., dont il sera question dans la phrase suivante? Tout cela est — ou, du moins, nous paraît être — de la plus grande obscurité.

48^β-50.

L'explication de *bq't*⁽¹⁾ *tg't* est également très ardue, sauf, toutefois, si l'on considère *tg't* comme un n. pr., ou plus exactement, comme un adj. ethn. fém., — auquel cas il s'agirait de la vallée Teqo'ite ou de Teqo'a, celle qui descendait de Teqo'a à Engedi sur la mer Morte, et qui, dans l'A. T. (II *Chron.*, XX, 26) est appelée *'emeg beraka* « Vallée de Bénédiction ».

De toute façon, le poète s'est plu, évidemment, à rapprocher les deux vocables assonants : *bq't* *tg't*. Peut-être même y a-t-il là quelque jeu de mots, mais dont la portée nous échappe.

Prbhš n'est pas, apparemment, un nom sémitique. Et pourtant la déesse qui porte ce nom est l'une des filles du dieu Hélal, dont le nom est bien sémitique (voir ci-dessus, p. 214), et elle est l'une des Košarôt, lesquelles, suivant toute vraisemblance, portent un nom sémitique également.

(1) Cf. *bq'ty*, adj. ethn. : *Syria*, XV, 250 ss.

dmqt est l'acd. *damiqtu* (voir déjà : *Syria*, XV, 239, n. 3) ; *šyrt* = ar. *šağirat*, héb. *še'ira* ; pour *y*, voir ci-dessus, p. 209.

Si *bq't tq't* doit être considéré comme le sujet de la phrase, il s'agirait d'une phrase nominale et le sens serait : « la vallée Teqo'ite (c'est-à-dire les habitants de cette vallée) (sont) avec (= accompagnent) Parbaḥaš ». Sinon, on suppléera le verbe *šqt* : *yštqt* des ll. 47^β-48^α, quoique le sujet soit ici du féminin. D'autre part, le parallélisme *'mh* (48) avec *'m Prbhš* (49) peut indiquer, comme nous l'avons noté ci-dessus, que le *-h* de 47^β-48^α représentait déjà, à l'avance, la cadette des déesses Košarôt.

CH. VIROLLEAUD.

LE COMMERCE DES ANCIENS PHÉNICIENS A LA LUMIÈRE DU POÈME DES DIEUX GRACIEUX ET BEAUX

PAR

RENÉ DUSSAUD

Nous avons déjà utilisé le poème de Ras Shamra ⁽¹⁾, dit des dieux gracieux, publié par M. Virolleaud ⁽²⁾, au point de vue de l'activité commerciale que les Phéniciens ont manifestée à une époque qu'on peut estimer très ancienne, puisque les événements qui y sont relatés avaient déjà pris au ^{xiv}^e siècle avant notre ère un caractère légendaire.

Aux hautes époques, le commerce du groupe cananéen, qui constituera plus tard le peuple des Phéniciens, s'est développé en deux étapes. La première comportait uniquement un système de caravanes circulant entre la mer Rouge (golfe d'Aqaba) et la Méditerranée (région d'Ashdod), c'est-à-dire dans le primitif Canaan ⁽³⁾ et ses environs immédiats. Nous avons montré que ce primitif habitat n'était pas la région désertique qu'il est devenu de nos jours. D'abord, la Palestine du Sud a toujours été un pays riche de cultures; mais même les régions de Bersabée et de Qadesh étaient aménagées, comme précisément nous allons voir que les textes de Ras Shamra nous en conservent le souvenir. Quant à Edom, la légende de Kéret, que publiera prochainement M. Virolleaud, nous en dira la prospérité et l'éclat.

La seconde étape fut la conséquence, à l'aurore du III^e millénaire avant notre ère, de l'occupation de Tyr, Sidon et Byblos ⁽⁴⁾. Dès lors, les Phéniciens étaient à portée des réserves de bois du Liban et, possédant de bons abris, en état de construire une flotte marchande. Ils semblent s'être limités tout d'abord

⁽¹⁾ *Les Phéniciens au Négeb et en Arabie*, dans *Rev. de l'Hist. des Religions (RHR)*, 1933, II, p. 5-49.

⁽²⁾ *La Naissance des dieux gracieux et beaux*, dans *Syria*, XIV (1933), p. 128-151. Ce poème est désigné par le sigle SS, initiales des dieux

Salem et Saïar.

⁽³⁾ *RHR*, 1933, II, p. 22 et suiv.

⁽⁴⁾ Voir *RHR*, 1933, II, p. 18 et suiv., pour le début du II^e millénaire, le témoignage apporté par le poignard votif en or, découvert à Byblos par M. Dunand.

au cabotage de la côte syrienne, et c'est au cours de ces voyages Sud-Nord et retour qu'ils prirent la coutume de se guider sur l'étoile polaire, qui fut connue des anciens sous le nom d'étoile phénicienne.

Depuis longtemps la Méditerranée orientale était sillonnée par de frêles esquifs. La découverte, à l'époque néolithique, des îles de la mer Égée, mais surtout de la Crète et de Chypre, détermina un grand mouvement maritime et quelques progrès dans la construction navale. On en peut juger par les esquisses de navires égéens qui nous ont été conservées⁽¹⁾. On ne saurait dire si les naturels de la côte syrienne ont participé, dès l'époque néolithique, à cette primitive navigation au long cours. En tout cas, quand les Phéniciens s'installèrent à Tyr, Sidon et Byblos, ils développèrent la construction navale dans une direction qui répondait à une double préoccupation : celle d'étendre leur emprise sur le commerce de la mer Rouge et celle d'acheminer leurs marchandises le long de la côte syrienne pour entrer en rapports plus directs avec les riches marchés de la Syrie du Nord et de la Mésopotamie. Au cours d'une étude comparée des navires égyptiens et phéniciens, M. Février marque la différence essentielle de ces marines et note combien « il est caractéristique que le premier bateau phénicien que nous connaissions soit un cargo⁽²⁾ », constituant un « bateau lourd, mais très marin, naviguant surtout à la voile et fait pour transporter un important chargement⁽³⁾ ». Il en fut de même des très anciens navires chypriotes⁽⁴⁾, ce qui rend incertaine la question d'origine. En ayant présentes à l'esprit ces considérations et en améliorant si possible certaines lectures⁽⁵⁾, nous essaierons de compléter la démonstration que nous avons présentée dans la *Revue de l'histoire des Religions* de 1933.

(1) Voir nos *Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., fig. 304 ; mais surtout MARINATOS, *La marine créto-mycénienne*, dans *Bull. de corresp. hell.*, 1933, p. 170-235.

(2) J.-G. FÉVRIER, *Les Origines de la marine phénicienne*, p. 20 ; extr. de *Rev. de l'hist. de la Philosophie et d'hist. gén. de la civilisation*, 15 avril 1935. Voir *Syria*, 1936, p. 93.

(3) *Ibid.*, p. 22.

(4) *Civilis. préhell.*, 2^e éd., fig. 310.

(5) Signalons les principaux travaux sur ce texte : HANS BAUER, *Bemerkungen zu Tafel C*

von Ras Schamra, dans *OLZ*, 1934, col. 205-206 ; G. A. BARTON, *A Liturgy for the celebration of the spring festival at Jerusalem in the age of Abraham and Melchizedek*, dans *Journal of Bibl. Liter.*, 1934, p. 61-78 ; TH. H. GASTER, *An ancient Semitic Mystery-play*, extr. de *Studi e Materiali di storia delle religioni*, 1934, p. 156-164 ; ZELIG S. HARRIS, *The Structure of Ras Shamra C*, dans *JAOS*, t. 54, p. 80-88 ; H. L. GINSBERG, *Notes on « The Birth of the Gracious and Beautiful Gods »*, dans *JRAS*, janvier 1935, p. 46-72.

Rappelons, tout d'abord, que le texte SS a dû « servir de memento dans une récitation au cours d'une cérémonie religieuse⁽¹⁾ ». Des traits horizontaux de séparation signalent le morcellement du texte. Dans notre premier travail nous n'avons pas suffisamment tenu compte du rythme.

Les termes géographiques conservés par le poème sont de première importance pour localiser le mythe qu'il met en action. On a contesté qu'il fut question d'Ashdod, mais on ne peut écarter la mention significative du désert de Qadesh, qu'a reconnue M. Virolleaud, et, bien qu'on n'ait généralement pas admis notre lecture signalant le désert (de la mer) des Roseaux, c'est-à-dire de la mer Rouge, nous croyons devoir la maintenir en restituant le passage SS, 3-4 :

(3) Ils ⁽²⁾ établiront une ville pour mon[ter
et aller] ⁽⁴⁾ dans le désert (de la mer) des Roseaux ⁽³⁾.

Ces identifications topographiques sont confirmées par le poème des « Chasses de Ba'al » (sigle : BH) publié par M. Virolleaud⁽⁴⁾, qui ont pour théâtre *btk mabr 'Els* que, fort judicieusement, le savant éditeur identifie avec la région désertique d'Aloush⁽⁵⁾ entre le désert de Sin et le Sinaï. Les poèmes phéniciens de Ras Shamra témoignent d'une connaissance si intime de la région entre mer Rouge et Méditerranée, où ils situent leurs légendes les plus anciennes, que cette région doit représenter le primitif habitat du groupe cananéen qui s'étendra plus tard vers Tyr, Sidon, Byblos et même, vers 2000 avant J.-C., jusqu'à Ras Shamra (Ugarit).

Dès lors, il n'est pas interdit de conjecturer que la ville édiflée par les dieux gracieux, sur la route d'Ashdod au désert, est Bersabée. Nous savons, en effet, qu'elle portait primitivement le nom de *Shiba'h*⁽⁶⁾, évidemment en relation avec le héros *Shib'ani* qui doit élever le 'd, c'est-à-dire un abri⁽⁷⁾, vraisemblablement un sanctuaire entouré d'un entrepôt, construction importante puisqu'il

(1) *RHR*, 1933, II, p. 14 et suiv.

(2) Nous considérons *ylnm* comme un part. prés. plur. se rapportant aux dieux gracieux. Nous rencontrerons, ci-après, une construction semblable avec *ynqm*.

(3) SS, 3-4 :

(3) *ylnm qrt l'l[y]*
[w thlk] (4) b mabr spm

(4) *Syria*, 1935, p. 253 et suiv. ; voir notre commentaire dans *RHR*, 1936, I, p. 4 et suiv., sous le titre : *Le vrai nom de Ba'al*.

(5) *Nombres*, xxxiii, 43 et suiv.

(6) Voir *RHR*, 1933, II, p. 45.

(7) Nous rattachons ce terme à l'arabe, 'awadh, ma'adh.

fallut sept ans ⁽⁴⁾ pour l'édifier. La huitième année Shib'ani inaugure l'installation en y convoquant Ngr-mdr', le chef des dieux gracieux. Il remet à ce dernier le sanctuaire et ses réserves alimentaires, pain et vin. Le mythe doit relater l'aménagement des oasis pour permettre aux Phéniciens d'atteindre facilement la mer Rouge. De longue date ils y avaient pratiqué la culture du blé et celle de la vigne, ce qui permettait aux caravanes de cheminer commodément et en paix. Une allusion à ces commodités apparaît dans SS, 6-7 :

- (6) Mangez du pain, [voici] ⁽²⁾ !
 Buvez du vin, du vin ⁽³⁾, voici !
 (7) Paix ⁽⁴⁾ du roi, paix du roi,
 (aux) entrants ⁽⁵⁾ et (aux) sortants ⁽⁶⁾ !

On conviendra que l'expression « les entrants et les sortants » désigne heureusement les gens de passage que sont les caravaniers. La paix et le ravitaillement sont leurs principales préoccupations et on comprend maintenant pourquoi les paragraphes suivants, SS, 8-11, et SS, 13 et suiv., ont trait, le premier aux soins de la vigne et le second à ceux qu'on donne aux champs.

Si l'on admet que Shib'ani confie au chef nomade de la région la garde de l'installation à laquelle il a attaché son nom, on y verra une confirmation de l'étymologie proposée par M. H. Bauer ⁽⁷⁾ pour le nom de *Ngr-mdr'*, à savoir *nšr-mzr'* « Hüter des Saatfeldes » ou, peut-être, « Gardien des grains ⁽⁸⁾ ». A l'appui de ce qui précède, voici le passage caractéristique :

⁽⁴⁾ C'est évidemment un temps rituel d'autant plus en situation que les noms de Shib'ah et Shib'ani dérivent du chiffre « sept ».

⁽²⁾ On est d'accord (Bauer et Ginsberg) pour restituer 'ay à la fin de ce stique. Quant au sens, nous y voyons l'arabe 'ayya qui se rencontre ici à l'état isolé contrairement à l'usage des Arabes.

⁽³⁾ Ce sont probablement deux sortes de vin, *hmr* et *yn*, que, peut-être, on mélangeait.

⁽⁴⁾ Cette paix (*šlm*) est consacrée par un sacrifice — et c'est pourquoi le sacrifice se nomme *šlm* dans Amos, v, 22, et dans un passage de V AB cité par VIROLLEAUD, *Syria*, XII, p. 73, passage commenté dans *Syria*, 1936, p. 101. Le sens de la ligne 7 a été démêlé par

GINSBERG, *l. c.*, p. 48 et 64 : « Que la paix règne sur les entrants et les sortants. » Il y a probablement deux fois *mlkt*, car, pour le premier, *tmlk* est exclu. Voir ci-après *ad lig.* 26-27.

⁽⁵⁾ C'est ce mot 'rbm que M. Virolleaud traduit : « les Arabes ». L'expression « les gens qui entrent et qui sortent » doit s'entendre des caravaniers qui ne sont que de passage.

⁽⁶⁾ SS, 6-7 :

(6) *lhm blhm [a]y*
wšty bhmr yn 'ay
šlm [mlk]t šlm mlkt
'rbm wšnrm

⁽⁷⁾ *OLZ*, 1934, 205.

⁽⁸⁾ ISAÏE, XIX, 7.

Dresse le 'd au milieu du désert de Qadesh !

Là tu disposeras (1) les pierres et les bois.

Sept ans s'écouleront (2).

La huitième (année) tu inaugureras (3) le 'd des dieux gracieux (4).

Tu iras dans la plaine, tu guetteras sur les confins du désert

où Ngr-mdr' domine les (dieux gracieux) ;

alors appelle-les avec Ngr-mdr' (5).

Ces paroles sont prononcées par le dieu El, et voici en quels termes Shib'ani devra s'adresser au chef des dieux gracieux. Nous suivons ici la traduction de M. Virolleaud :

O Ngr, Ngr, la por[te], ouvre-la

et pénètre dans leur 'd (71) et entre dans...

Voici, [il y a du pain] ; alors donne et nous mangerons !

Voici, il y a du [vin] ; donne et nous boirons (6) !

La concision du texte en rend souvent le sens obscur. Si l'on ne possédait que le passage SS, 58-59, répété SS, 61, et dont voici le texte :

(1) Nous rapprochons le verbe *tgrgr* de l'accad : *gurgurru* « ouvrier ». Comment faut-il comprendre ce passage ? Le plus simple serait d'y voir la construction d'un édifice en pierre et bois. Mais il n'est pas exclu que les pierres et les bois soient des idoles ou, tout au moins, des instruments de divination destinés au 'd. A l'appui de cette interprétation nous rappellerons le passage de V AB cité par Virolleaud, *Syria*, XII, p. 335 :

w'argmn hwt
w'ašnyk rgm 'š
włhšt 'abn

« et je prononcerai la parole

« et je te répéterai le message du bois

« et le présage de la pierre. »

Nous comprenons *łhšt* = *nłš* au fém. : divination, augure, présage. Comparer l'ourim et tummim.

(2) Nous rattachons *tmt* à la racine *tmn*.

(3) Hébr. : faire le tour. C'est là un rite.

(4) Il se pourrait qu'une variante de la même légende, où Ba'al s'attribue le rôle de

Shib'ani, se rencontre dans BH, II, 44-46 :

(44) *bnt šdm šhr[rt]*

(45) *šb'-šnt 'El ml'a*

(46) *wšmn nqpt 'd*

(44) « J'ai construit (dans) le territoire désertique

(45) (pendant) sept ans (qu') El a remplis

(46) et la huitième (année) j'ai inauguré le 'd. »

Il n'y a aucune trace de signe après 'd.

(5) SS, 65-69 :

š'u 'd [b]łk mdr-Qdš
(66) *šm tgrgr l-'abnm wł-'šm*
šb' šnt (67) tmt
šmn nqpt 'd-'Elm n'mm
ttłkn (68) šd łšdn p'al-mdr
wngš hm Ngr-mdr'
w šł-hm 'm Ngr-mdr'

(6) SS, 70-72 :

y-Ngr (70) Ngr pl[łh] wplłh
w-prš b-'d-hm (71) w'rb hl(?)
hm-[eš] l]łm wtn (72) wnlłm
hm-'eš [yn w]łn wntš

'agzr ym bn-ym
ymqm b'ap šd-St

il serait bien difficile de comprendre de quoi il s'agit. Mais, heureusement, nous avons un état plus complet de ce texte dans SS, 23-24 :

(23) 'eqr'an 'Elm n'mm

['agzr ym bn-] ym

(24) ymqm b'ap zd-'Ašrt

On voit par là que *ymqm* (part. prés. plur.) se rapporte aux dieux gracieux et que *št* « la dame » est Ashérat. Quant à *zd*, cette graphie pour *šd* paraît exclure *šhad* « sein » et impose la lecture *sadé* « champ ». Enfin, quand on nous dit de El qu'il « comme » les dieux gracieux, cela signifie qu'il en achève la création en leur donnant un nom, le sens est donc :

(23) Je créerai les dieux gracieux

(et) je séparerai la mer d'avec la mer (1)

(24) (pour qu')ils (2) se nourrissent dans le champ d'Ashérat.

Les Arabes désignent par « champ d'Ashtar » — qui paraît avoir pris la place d'Ashérat — tout terrain irrigué, en opposition au terrain de Ba'al fécondé par la pluie (3). Grâce à l'irrigation, la déesse Soleil (*Šps*) peut dispenser l'abondance :

(25)... Šps fait prospérer (4)

la vigne (5)... (26) et les raisins.

Paix (à) ceux qui entrent et qui sortent (6),

(27) apportant un sacrifice agréable (7) !

(1) En hébreu, on dirait *beyn yam la-yam*. Pour l'emploi de *gzr* dans le sens de séparer les eaux, voir *Psaumes*, CXXXVI, 13, où l'on vise le passage de la mer Rouge.

(2) C'est-à-dire, les dieux gracieux.

(3) LAGRANGE, *Études sur les religions sémitiques*, 2^e éd., p. 97.

(4) H. BAUER, *OLZ*, 1934, 205, d'après l'arabe *mouwaffirat*.

(5) Arabe : *daliyat*.

(6) Voir ci-dessus ad ligne 7.

(7) SS, 23-27 :

... (25) Šps myprt
dlt hm... (26) wǧnbn
Šlm 'rbm šn[nm]
(27) hlkm bābh n'mt

Le rapport que nous avons cru saisir, aux lignes 23-24, entre les dieux gracieux et le champ d'Ashérat nous aide à comprendre la ligne 28 :

(28) Le champ des dieux (gracieux) (est) le champ d'Ashérat où Raḥim ⁽¹⁾ [et Mot] demeurent ⁽²⁾.

On a voulu identifier Ashérat et Raḥim, à tort croyons-nous, car ce dernier est un dieu. Notre restitution de Mot se fonde sur la particularité que les régions desséchées par le Soleil sont sous la mouvance de Mot ⁽³⁾. Elle s'appuie aussi sur la ligne 8 : *Mt ušr yšb*, où *šr* est l'équivalent de *šrm* qui, sous la forme *bn šrm* ⁽⁴⁾ s'applique aux dieux gracieux, ainsi qualifiés de princes ⁽⁵⁾.

Il est évident que le poème des dieux gracieux nous conserve le souvenir des vieilles traditions cananéennes, qui gravitaient autour de Qadesh et de Bersabée. Ce texte nous fait assister à une cérémonie de l'ancien culte qui se pratiquait dans les oasis du désert, entre mer Rouge et Méditerranée. On y rappelle non seulement la naissance des dieux gracieux, princes de la région et maîtres de la route des caravanes, mais incidemment on commémore la création par émergence de leur habitat, qui s'identifie avec celui des primitifs cananéens.

Si notre interprétation est admise, il en résulte que, bien avant le récit du passage de la mer Rouge, le folklore ou les mythes du Sud de la Palestine connaissaient une légende où le dieu El était représenté comme ayant fait surgir,

⁽¹⁾ Nous ne pensons pas que *Rḥmy* doive s'expliquer par le suffixe de la première personne. Comme il arrive, par exemple pour *šdynm*, *y* est une *mater lectionis* fixant la prononciation de la syllabe précédente : *šidonim*, donc ici *Raḥim*. Il n'est pas impossible que, comme *šr*, le vocable *raḥim* vise les dieux gracieux.

⁽²⁾ SS, 28-29.

šd [ʿE]tm šd ʿAšrt
w Rḥmy (29) [w Mt] y[š]b

⁽³⁾ C'est le cas de rappeler le passage I AB, II, 24-25, ingénieusement traduit par M. Viorolleaud : « Les plaines non (fécondées par l'eau) des dieux (sont) dans la main de

Mot, le fils divin » ; cf. *RHR*, 1932, I, p. 272.

⁽⁴⁾ Vérification faite sur la tablette, il ne manque rien à la fin des lignes 21 et 22 qui doivent se lire, comme le fait GINSBERG, l. c. :

(21) 'eqn'u šmt (22) [b]n šrm
« Je célèbre les noms des fils de
princes. »

Donc, à la ligne 2, *bn š[rm]* est une apposition aux *'Elm n'mm*.

⁽⁵⁾ Le titre de *sar*, prince, appliqué à un dieu phénicien, se retrouve sous la forme *sar qodesh* « prince saint » dans l'inscription d'Eshmounazar, appliqué au dieu Eshmoun. Cette dernière lecture est certaine, bien qu'elle ait été mise en doute.

d'entre les flots, le grand isthme désertique qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée. Il nous paraît vraisemblable que ce mythe est le prototype folklorique du récit concernant le passage de la mer Rouge par les Israélites et, aussi, celui qui en dérive, de la traversée du Jourdain à sec ⁽¹⁾. En tout cas, la conception première du mythe, et ce sera notre conclusion, ne pouvait naître que dans l'esprit d'un peuple, tels les ancêtres des Phéniciens, accoutumés à assurer par caravanes la liaison entre la mer Rouge et la Méditerranée.

RENÉ DUSSAUD.

(1) Sur ces récits, leur dépendance mutuelle et leur caractère folklorique, voir nos *Origines*

cananéennes du sacrifice israélite, p. 250-255.

CULTES CANANÉENS AUX SOURCES DU JOURDAIN D'APRÈS LES TEXTES DE RAS SHAMRA

PAR

RENÉ DUSSAUD

De tout temps les sources du Jourdain ont été l'objet d'un culte important. A basse époque, il se pratiquait à Caesaraée de Philippe ou Caesarea Paneas, actuellement Baniyas, où le dieu Pan, sous l'aspect d'un dieu jeune et non barbu, possédait son temple et ses prêtres⁽¹⁾. On a déjà reconnu que, sous le nom de Pan, qui lui fut attribué aux temps hellénistiques, se cachait une entité sémitique⁽²⁾; mais on n'a pu encore démêler laquelle. Les textes de Ras Shamra nous paraissent élucider ce point, en même temps qu'ils projettent un jour nouveau sur l'ancien culte de Dan, l'actuel Tell el-Qadi, qui, à un âge plus reculé, paraît avoir été le grand centre religieux de la contrée, celui que les rédacteurs bibliques ont couvert de leur réprobation. Notre démonstration prendra pour base le curieux texte, rapporté par M. Schaeffer en 1931, et que M. Virolleaud vient de publier⁽³⁾ avec une précision et une conscience qu'on ne saurait trop louer.

Grâce à l'historien juif Josèphe nous savons que, de son temps, le lac de Houlé portait le nom de lac Semachonitis⁽⁴⁾ et que le district environnant s'appelait Oulatha⁽⁵⁾, qui n'est autre que le nom de Houlé, encore administrativement usité au moyen âge. Le fait décisif qu'apporte le nouveau texte de Ras

(1) Les renseignements historiques concernant Panéas ont été groupés par EMIL SCHÜRER, *Gesch. des jüdischen Volkes*, 4^e éd., p. 204-208. Les inscriptions mentionnent un prêtre et un naos (non un *sékos*) dans WADINGTON. 1892-94; BRÜNNOW et DOMASZEWSKI, *Die Provincia Arabia*, II, p. 249. Jusqu'à basse époque s'est conservée la coutume d'offrir une victime animale à la source; cf. ABEL, *Géographie de la Palestine*, I, p. 477.

(2) BAUDISSIN, *Studien zur semit. Religionsgesch.*, II, p. 155; ROSCHER, *Lexikon*, III, 1371.

(3) *Syria*, XVII (1936), p. 450-473.

(4) Ce que confirme le Talmud avec la forme « Semak »; cf. Abel, *op. cit.*, I, p. 491. Ce que dit Neubauer, *Géogr. du Talmud*, est erroné. VIROLLEAUD, *Syria*, 1936, p. 457.

(5) JOSÈPHE, *Ant. jud.*, XV, 10, 3; *B. J.*, I, 21, 3.

Shamra est la localisation du mythe, qu'il relate, auprès du lac Samak ou Semachonitis, dont le nom ancien est ainsi confirmé. Aujourd'hui ce lac, le premier que traverse le Jourdain, est appelé lac de Houlé — du nom du district — ou Bahret el-Kheït⁽¹⁾. L'*ah smk* « marécage de Samak », que mentionne le texte, s'identifie exactement à l'*ard el-Houlé* moderne (fig. 1).

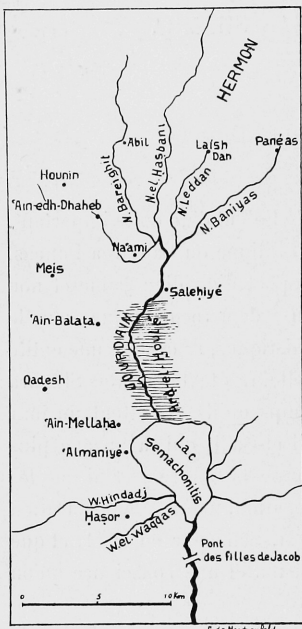


FIG. 1. — Des sources du Jourdain au lac Semachonitis.

Juges, I, 34 confirme expressément que le déplacement des Danites ne fut pas imposé par les Philistins, mais par les Amorrhéens⁽³⁾. Les Philistins n'étaient

(1) ABEL, *op. cit.*, I, p. 491-494. Voir GAUDEFROY-DEMOBYNES, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, p. 20-21, à propos des noms divers donnés au lac de Houlé d'après les localités ou territoires environnants : Baniyas, el-Qar'oun, el-Kheït, Qadesh, el-Houlé, Kafarla. Quant à ce dernier, il y faut reconnaître une mauvaise graphie de Kafar-Kilé, au Nord de

Abil (l'ancienne Abel bet-Ma'aka); cf. notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 3 et 398 et carte I.

(2) *Juges*, XVIII, 27 et suiv. Le nom de la ville est déformé en Leshem dans *Josué*, XIX, 47.

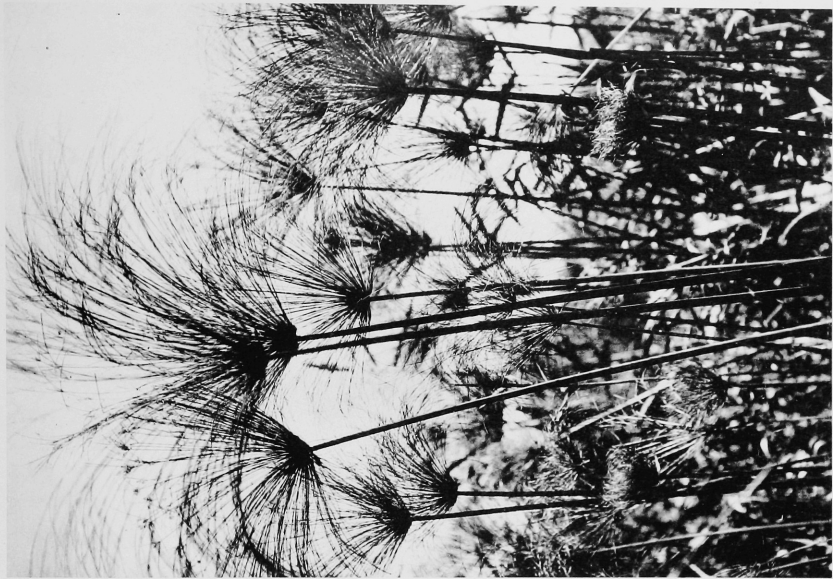
(3) C'est aussi l'opinion de M. GARSTANG, *Joshua, Judges*, p. 247. Par contre M. ALBRIGHT,

Une première conséquence assez inattendue est d'apporter une nette confirmation au *Livre des Juges*. En effet, si cette région du haut Jourdain joue un rôle notable dans les anciens mythes phéniciens, c'est que les Sidoniens, installés sur la côte voisine, y étendaient leur domination. Or, c'est précisément ce qu'affirme l'A. T. à propos de la ville de Laish, qui prit le nom de Dan lorsque, au temps des Juges, la tribu israélite de ce nom s'y installa⁽²⁾ après avoir exploré cette région privilégiée entre toutes.

C'est la première fois qu'un document extérieur vérifie une donnée du *Livre des Juges*. Mais cela entraîne une conclusion plus importante encore. Dans le récit circonstancié de la migration des Danites, il n'est pas fait la moindre allusion aux Philistins. D'ailleurs,



1. Vue du lac de Houlé (Semachonitis).



2. Le papyrus du lac de Houlé.

Photos de The American Colony, Jérusalem

donc pas encore installés sur la côte méridionale de la Syrie et, par suite, il est impossible de placer l'Exode, comme on a encore coutume de le faire, à une date aussi basse que 1225.

La difficulté que rencontre, en Syrie et en Palestine, l'élevage du gros bétail tient à la rareté des prairies. A ce sujet le pays de Basan constitue une heureuse exception; mais plus encore la région du haut Jourdain, notamment les abords du lac de Houlé dont le docteur Lortet donne la description la plus circonstanciée. Descendant de Hounin, il rencontre d'abord d'innombrables champs de blé et les campements des Arabes du Ghor, dits Ghawarineh, avec leurs chameaux, leurs buffles et leurs moutons, tous de belle race. La plaine fertile formée d'une terre noire rougeâtre, est rendue humide par les nombreuses sources qui jaillissent de tous côtés à la surface du sol. Près du lac, la végétation devient merveilleuse. L'eau s'écoule, parfaitement claire, mais on l'approche difficilement, car il faut cheminer sur des prairies mouvantes, soutenues par les rhizomes des papyrus qui recouvrent une vase assez molle. Avec ses tiges qui dépassent trois mètres de haut, le papyrus forme de véritables taillis. Le lac est très poissonneux et les pâturages luxuriants, qui l'entourent, conviennent particulièrement au chameau et au buffle⁽¹⁾. Nos planches LIV et LV donnent plusieurs vues de la région et de l'activité suscitée par la récolte du papyrus. Sur la pl. LIV, 1 la ligne noire qui borde l'eau marque la futaie de papyrus.

Il faut observer que l'état actuel du pays est en régression sur l'antiquité. Nul doute qu'avec leur habileté à aménager les eaux, les anciens n'aient de bonne heure utilisé une terre si propice à l'élevage. Encore au moyen âge les géographes arabes décrivent le district de Houlé comme très habité et particulièrement fertile, arrosé de nombreux cours d'eau et produisant du coton et du riz⁽²⁾. On ne s'étonnera donc pas qu'une telle abondance de sources ait fait

Bull. Amer. Schools of Or. Res., 1936, p. 26-31, place la migration danite après la bataille de Ta'annak (en 1125 d'après lui) décrite par le Cantique de Déborah, parce qu'il suppose que cette migration aurait été la conséquence de l'expansion des Philistins vers le nord.

(1) LORTET, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 540-544. Au VIII^e siècle, WILLIBALD, 17, signale les buffles de la région. L'exploration du

lac de Houlé a été menée en canoé par MACGREGOR, *The « Rob Roy » on the Jordan* (nombreuses éditions). Consulter aussi le relevé cartographique de 1878 par CONDER et KITCHENER dans *Palestine Exploration Fund Map*, feuille 4, d'où dérive la carte de G. SCHUMACHER, *Karte des Dscholan*, 1885.

(2) MOQADDASI et YAQOUT, dans GUY LE STRANGE, *Palestine under the Moslems*, p. 34 et 68.

considérer cette région comme le domaine propre d'Aliyan Ba'al, le maître des eaux souterraines.

Dans le Nord de ce territoire passe la route de Tyr à Damas, dont M. Cagnat vient précisément de publier un milliaire ⁽¹⁾. Mais les dieux ne s'inquiétaient pas de prendre cette voie terrestre; ils gagnaient les prairies du haut Jourdain en survolant le Liban.

Abordons maintenant notre texte. Comme il signale que la contrée était remplie de taureaux sauvages, il est à présumer que Ba'al ne s'y rend pas sans être armé, d'autant qu'il est amené à frapper ses adversaires, qui ne peuvent être que ces animaux puisqu'on ne cite personne d'autre. C'est pourquoi, même si le mot *qšt* désigne, ailleurs, une coupe, nous croyons qu'il faut ici y reconnaître une arme, précisément le terme hébreu *qeshet* « arc ». Dès lors, nous comprenons :

(6) Il (Ba'al) prend son arc ⁽²⁾ dans sa main

(7) et ses flèches ⁽³⁾ dans sa droite;

(8) ensuite ⁽⁴⁾ il se dirige

(9) vers ⁽⁵⁾ la prairie de Samak remplie de taureaux sauvages ⁽⁶⁾.

Si l'on admet cette interprétation, nous nous trouvons en présence d'une nouvelle chasse de Ba'al ⁽⁷⁾. Et l'on peut se demander si le R. P. Lagrange n'avait pas raison de traduire par « chasseur » l'épithète d'*Agrotès* ⁽⁸⁾ que Philon

(1) *Syria*, 1936, p. 99-100. Très ingénieusement, M. GARSTANG, *Joshua, Judes*, p. 247, voit une allusion à la position de Dan, au croisement de routes importantes dans *Genèse*, XLIX, 17: « Dan sera un serpent sur le chemin ».

(2) Lire *qšth* au lieu de *qšthn*.

(3) Par comparaison avec le mot « arc », on peut admettre que *qš't*, dont le sens n'est pas défini par la racine, a le sens de « flèche ». Le pluriel est d'autant plus en situation que souvent, tout en tirant, on tenait plusieurs flèches dans la droite; cf. les reliefs assyriens, GRESSMANN, *Bilder*, n^{os} 149, 130, 140.

(4) Le terme *'edk* détermine toujours un rapport avec la proposition précédente. Les lignes 6 et 7 forment donc groupe avec les lignes 8 et 9 et non avec les lignes précédentes.

(5) *tk* = hébr. *tök*, milieu, comme l'a indiqué M. Viroleaud; mot à mot: « il se rend au milieu de la prairie, etc. »

(6) IV AB, II, 6-9:

qšth < n > 'ahd bydh

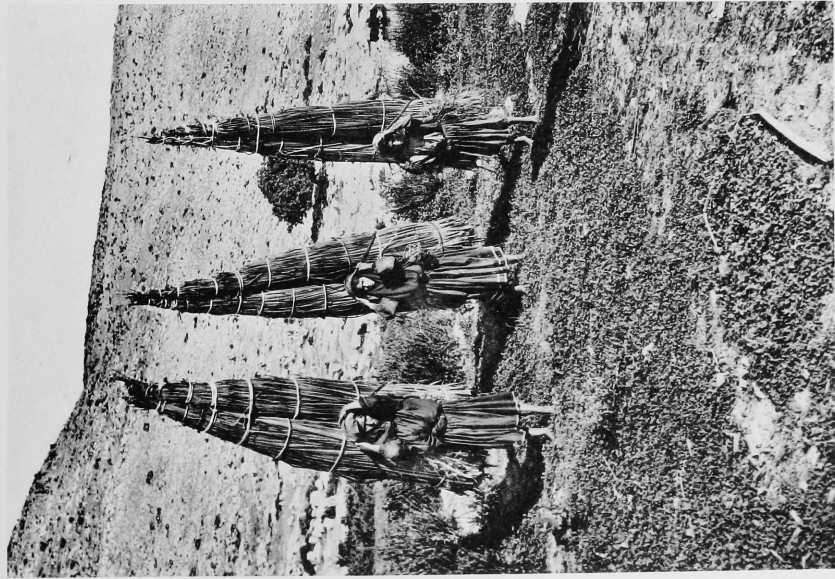
(7) *wqš'th bm ymnh*

(8) *'edk tytn pnm*

(9) *tk 'ah šmk ml'al r'umm.*

(7) Voir le morceau BH que M. Viroleaud a publié sous le titre: *Les chasses de Ba'al*, dans *Syria*, XVI, p. 247 et suiv. et que nous avons commenté dans *RHR*, 1936, p. 1 et suiv. sous le titre: *Le vrai nom de Ba'al*.

(8) LAGRANGE, *Études relig. sémit.*, 2^e éd., p. 412 et suiv.



1. Transport des tiges de papyrus tirées du lac de Houlé.



2. Fabrication des nattes en papyrus.

Photos de The American Colony, Jérusalem

de Byblos attribue au dieu figuré par un *xoanon* accompagné de bœufs où nous avons proposé de reconnaître l'idole de Jupiter héliopolitain (1). Ce dernier n'est autre que Hadad-Ba'al au point que l'idole était désignée sous le nom de *Balanion* (2).

La vierge 'Anat suit Ba'al à tire-d'aile :

(10) La Vierge 'Anat élève l'aile,

(11) elle élève l'aile et, en volant, gagne (3)

(12) la prairie de Samak remplie de taureaux sauvages (4).

L'idée que les dieux se déplacent, s'ils le désirent, en volant, est fort répandue et cela explique qu'ils aient fréquemment un oiseau comme attribut. Sanchoniathon ne donne pas seulement des ailes au dieu El, mais aussi à tous les autres dieux « pour indiquer qu'ils volaient avec Kronos » (5). Toutefois dans la gent divine, ce sont surtout les messagers divins qui ont besoin de ces organes de translation. Les déesses s'en parent avec prédilection, que ce soit Isis, Nephtis ou Ishtar. Ugarit a fourni, tout comme Carthage, des images de déesses ailées. Sur une stèle calcaire, trouvée à Ras Shamra à peu de distance du temple de Ba'al, la déesse, qui peut être 'Anat, tient la lance d'une main, la croix ansée de l'autre et porte « en guise de robe une aile d'oiseau stylisée et plaquée sur son corps svelte (6) ». Nous verrons plus loin que Ba'al tire de l'arc en volant, conception qui a été réalisée dans les représentations du dieu Assour.

Ba'al et 'Anat arrivent donc dans le verdoyant pays de Samak. Le frère d'Anat, Aliyan Ba'al accueille la déesse en ces termes :

(13) Alors Aliyan Ba'al lève les yeux,

(14) il lève les yeux

et il dit (15) et il dit :

« (ô) Vierge 'Anat (16) (tu es) gracieuse (7) parmi les prairies (8). »

(1) *Notes de mythologie syrienne*, p. 138 et suiv.

(2) Voir PAULY-WISSOWA, *Realencycl.*, s. v. *Heliopolitanus*.

(3) Le verbe *tr* est l'hébr. *tour* avec le sens de « chercher, rechercher un endroit » comme *Deutér.*, 1, 33.

(4) IV AB, II, 10-12 :

(10) *tš'u knp Blll 'n[t]*

(11) *tš'u knp wtr b'p*

(12) *tk 'ah šmk m'at r'umm.*

(5) PHILON DE BYBLOS, *frag.* II, 26.

(6) SCHAEFFER, *Syria*, 1931, p. 12 ; cf. *ibid.*, pl. VIII, 1.

(7) M. Virolleaud compare l'épithète appliquée à 'Anat dans IV AB, III, 41 : *N'mt 'ahł.*

(8) IV AB, II, 43-46 :

(13) *wyš'u 'nh 'Al'iy n B'*

La strophe suivante offre quelque incertitude. M. Virolleaud comprend que Ba'al rend hommage à 'Anat et même s'humilie à ses pieds ; mais cela est difficilement acceptable. Nous nous demandons si le dieu, armé de son arc, ne prend pas la position du tireur à genou et s'il ne s'incline pas simplement pour tirer.

Ba'al (17) court vers elle ('Anat)
et s'arrête (18) à ses pieds.

Il met un genou en terre et s'incline.

(19) Puis il élève la voix et crie :

(20) « (ô) Dame (1) des prairies et des...

(21) (ma) corne (*i. e.* : ma force) (est) ta sécurité (2), (ô) Vierge 'Anat,

(22) (ma) corne (est) ta sécurité ! » (3)

La corne est le symbole de la force et Ba'al était représenté, notamment sur la grande stèle de Ras Shamra, portant une tiare à cornes. Quel danger peut menacer 'Anat ? On ne voit que les taureaux sauvages qui puissent l'attaquer. Il faut expliquer dans cette direction la suite du récit. Pour cela il suffit de supposer que l'énigmatique *mšh* est une racine apparentée à l'hébreu *mashak*, terme technique pour « tirer de l'arc » (4). Quant à *hm*, qui suit le verbe, nous y reconnaissons le suffixe 3^e pers. masc. plur. visant les *r'umm*, les taureaux sauvages.

Ba'al tire (de l'arc)

(23) Ba'al tire les (taureaux sauvages), en volant :

(24) « Nous transpercerons (5) à terre mes ennemis

(25) et à terre les ennemis de ton frère (6). »

(14) *wyš'u 'nh*

wy'n (15) *wy'n*

B'ill 'nt (16) *n'mt bn 'aht*.

(4) Le terme *hwł* est ainsi traduit par H. Bauer, *OLZ*, 1934, 245. A propos de ce vocabulaire dans une *tabella devotio* de Carthage, voir *RHR*, 1935, I, p. 13.

(5) Le terme *db'al* est l'hébreu *dobē*, *Deutér.*, xxxiii, 25, qu'on explique par l'arabe *daba*, repos.

(6) IV AB, II, 17-22 :

B'l (17) *lpnh ydd*

wyqm (18) *lp'nh*

ykr' wyql

(19) *wyš'u gh wyšh*

(20) *hwł 'aht wn 'ar [r]*

(21) *qrn db'atk Bllt [']nt*

(22) *qrn db'atk*.

(4) Isaïe, lxxvi, 19 ; I Rois, xxii, 34.

(5) En arabe *ta'an* a le sens de « transpercer avec une lance » ; ici, il s'agit d'une flèche. Le sens est : « nous transpercerons mes ennemis et ils rouleront à terre ».

(6) IV AB, II, 22^b-25 :

B'l ymšh

(23) *B'l ymšh hm b'p*

(24) *nt'n b'arš 'eby*

(25) *w b'pr qm 'ašk*

Ce frère est Aliyan Ba'al. Nous saisissons bientôt pourquoi il était devenu l'ennemi des taureaux sauvages et cela nous expliquera en même temps l'intervention de Ba'al et de 'Anat.

- (26) Alors la Vierge 'Anat lève les yeux,
 (27) elle lève les yeux,
 et elle s'écrie (28), elle s'écrie :
 « (Voici) la génisse qui avance (et) va !
 (29) elle avance (et) va
 et elle avance avec les douleurs (de l'enfantement)
 (30) [dans] (les contrées) (1) agréables et belles (2). »

La lacune qui interromp le récit ne permet pas de suivre le développement de l'action. Toutefois, il semble qu'un rappel des événements se trouve à la colonne III qui témoigne que nous sommes toujours dans la contrée privilégiée de Samak.

- (18) Elle va et avance [avec les douleurs de l'enfantement (3)]
 (19) dans (les contrées) agréables et belles.
 (20) La génisse, la génisse...
 (21) elle met bas un taureau ('*ebr*) [pour Ba'al-Hadd]
 (22) et un bœuf sauvage (*r'um*) [pour le Chevaucheur des nuées] (3).

Il n'y a évidemment qu'un veau mis au monde. On a généralement admis que le Chevaucheur des nuées était Aliyan ; c'est possible, mais ici, ce paraît être Ba'al-Hadad lui-même.

La restitution du passage par M. Virolleaud est certaine, car elle s'appuie sur la fin du morceau où les événements s'étant accomplis, 'Anat annonce la bonne nouvelle :

- (33) ('Anat) s'adresse à Ba'al :
 (34) « Annonce, (ô) Ba'al, la bonne nouvelle de El ;

(4) M. Virolleaud a reconnu qu'il s'agissait de pays qualifiés d'agréables et beaux. Il est assez curieux de remarquer qu'aux abords du lac de Houlé est un village dénommé Na'imé. Ce n'est, sans doute, qu'une rencontre fortuite ; mais elle caractérise la région.

(2) IV AB, II, 26-28 :

- (26) *wlš'u 'nh Bltl 'nt*
 (27) *wlš'u 'nh*
wl'n (28) *wl'n*

- '*arh wtr blkt*
 (29) [*l*]' *blkt*
wtr bh'l (?)
 (30) [*b n*]' *mm bysmm*
 (3) IV AB, III, 18-22 :
 (18) *tlk wtr [bh'l* (?)
 (19) *b n' mm bys[mm]*
 (20) *arh arh ...*
 (21) '*ebr tld [L E' l Hd]*
 (22) *w r'um l [Rkb 'rpt]*

- (35) annonce-(la), (ô) fils de Dagon !
 (36) (à savoir que) Ba'al [-Ha]dd (possède) un taureau
 (37) et le Chevaucheur des nuées un bœuf sauvage.
 (38) (Qu')il se réjouisse Aliyan Ba'al (4)!

Pourquoi Aliyan Ba'al devait-il se réjouir, plus encore que Ba'al, de la bonne nouvelle qui lui est transmise ? Il nous semble en trouver l'explication dans l'épisode où l'on rapporte qu'Aliyan Ba'al a commerce avec une génisse, précisément dans une contrée riche en pâturages, au bord de l'eau. On conçoit, dès lors, que la Vierge 'Anat se préoccupe de la progéniture de son frère, en allant chercher la génisse au milieu des taureaux sauvages, et que Ba'al interviennent pour protéger 'Anat. Enfin, on comprend que la mise bas ayant réussi, Aliyan Ba'al se réjouisse de cette bonne nouvelle. Le passage, que nous visons, est I* AB, V, 17-20 :

- Aliyan Ba'al entend (*i. e.* : obéit).
 (18) Il aime la génisse dans le pâturage,
 la vache (19) dans le champ au bord de l'eau (2),
 couchant (20) avec elle (3), etc...

Le nouveau poème fixe avec précision l'habitat préféré d'Aliyan Ba'al. C'est là qu'Anat ira à sa recherche, lorsque Mot régnera au temps de la sécheresse et qu'Aliyan, le dieu des sources, aura disparu à l'intérieur de la terre.

- J'erre vers ma Grâce (20) (dans) la terre de pacage,
 (vers la) Beauté au champ du bord de l'eau (4).

On insiste sur les soins particuliers dont la génisse entoure son veau, ce

(4) IV AB, III, 33-38 :

- (33) *ql lB'l Hnn*
 (34) *bšrt 'El b[šr] B'l*
 (35) *w bšr hlk Dqn*
 (36) *w'br l B'l [H(?)d*
 (37) *wr'am l Rkb 'rpt*
 (38) *yšmh 'ADi[y]n [B]l*

(2) Nous rectifions ici notre explication du complexe *šhl mmt* donné dans RHR, 1935, p. 44 note 4. Puisque la scène se passe sur les bords du lac Semachonitis, il faut com-

prendre *mnt* = hébr. *mayemah* ; cf. el-Amarna : *míma, méma*.

(3) I* AB, V, 17-20 :

- yšm' 'Al'iy n B'l*
 (18) *y'uhb 'qll b dbr*
prt (19) *b šd šhl mmt*
škb (20) *'mnh šb' lšb'm*

(4) I AB, II, 19^b-20 :

- młt ln'my 'arš* (20) *dbr*
ysmt šd šhlmnt

La Grâce et la Beauté désignent ici Aliyan Ba'al.

qui s'explique puisque cet animal doit prendre place auprès des dieux ; malheureusement le passage est lacuneux. On est tenté de restituer aux lignes 23 et 24 de IV AB, III :

(23) *thbq* [*arh' ebrh*]

[La génisse] caresse [son veau];

(24) *thbq* [*arh r'umh*]

[La génisse] caresse [son taureau sauvage].

Cela remémore les nombreuses plaquettes d'ivoire d'Arslan Tash qui représentent une vache allaitant son veau en lui léchant le derrière (fig. 2 et 3)⁽¹⁾. Après une comparaison attentive, les inventeurs ont conclu que ces ivoires, ainsi que tout le groupe phénico-chypriot, qui reproduit le même motif, se rattachaient à l'art égéen plutôt qu'à l'art égyptien. Ils ont aussi souligné que dans la tradition égéenne « le motif paraît avoir un caractère religieux qui lui fait défaut en Égypte »⁽²⁾. Cela



FIG. 2. — Ivoire d'Arslan Tash.

nous permet de rapprocher la légende de la tablette IV AB du groupe d'ivoires à la vache allaitant son veau et de conclure qu'en reproduisant ce motif — quelles que soient la diffusion du motif et la variété de son utilisation — les artistes phéniciens connaissaient la légende rapportée par IV AB et y faisaient allusion. Le motif du papyrus qu'on discerne nettement sur notre figure 3

(1) THUREAU-DANGIN, BARROIS, DOSSIN et DUNAND, *Arslan-Tash*, p. 119-126, pl. XXXVII- XLIII. Comme nous l'avons indiqué, *Syria*, XIII (1932), p. 389, les caractères phéniciens gravés au revers de plusieurs de ces plaquettes sont plus anciens que l'inscription mentionnant Hazael. On a donc dû remployer des plaquettes plus anciennes quand on voulut fabriquer le meuble commandé par le roi

Hazael. Il s'ensuit que ces pièces peuvent provenir d'autres ateliers que Damas, vraisemblablement d'un atelier phénicien. On remarquera que la plaquette d'ivoire, figurant un prince de face, est d'une autre facture. Peut-être a-t-elle été sculptée à Damas même, et représente-t-elle Hazael.

(2) *Ibid.*, p. 125. Voir aussi A. EVANS, *The Palace of Minos at Knossos*, IV, p. 352 et suiv.

s'inspire des représentations égyptiennes ; mais il est en situation dans le *ard el-Houlé* où ce végétal pousse en masses profondes.

D'autre part, il est évident que tout ce récit, c'est-à-dire l'accouplement d'Aliyan Ba'al avec la génisse, l'intérêt porté à la génisse et à son veau, l'ad-

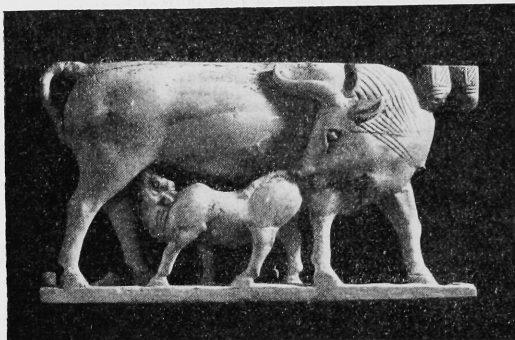


FIG. 3. — Ivoire d'Arslan Tash.

mission de ce dernier dans la familiarité des dieux, se rapporte à l'animal-attribut, au veau qui accompagne les représentations d'Hadad jusqu'à basse époque.

Le mythe est transparent : le jeune taureau, attribut de Ba'al, et de belle race, nourri dans les grasses prairies de la contrée du

lac de Samak, apparaissait comme le rejeton du dieu des sources, Aliyan, fils de Ba'al. Ce dernier, dieu des orages et des pluies bienfaisantes, procréa le dieu des sources qui, lui-même, engendra le bétail qui se repaît dans les prairies où se plaît la déesse 'Anat. On peut même se demander si la génisse qui met bas le veau divin n'est pas un dédoublement d'Anat ou une de ses formes primitives. Dans ce cas, il faudrait expliquer la coiffure en tête de vache de la déesse non pas seulement par son identification avec Hathor, mais surtout d'après la conception ancienne de la déesse ⁽¹⁾. La double qualification de taureau et de nourrisson d'Anta ('Anat) revendiquée par Ramsès II ⁽²⁾ serait donc conforme à la mythologie phénicienne.

L'intérêt de ces considérations est de nous révéler le mythe développé qui se cachait derrière le culte de l'idole animale. Celle-ci est en connexion avec

⁽¹⁾ PHILON DE BYBLOS, *frag.* II, 24. Voir la très ancienne représentation de la déesse sur le cylindre de Byblos découvert par P. MONTET, *Byblos et l'Égypte*, p. 62 et suiv.

⁽²⁾ P. MONTET, *Kémi*, IV, p. 491 et suiv. Pour l'histoire de l'épithète « taureau comme Seth » appliquée au pharaon ; cf. CORROYER, *Revue Biblique*, 1936, p. 151-152.

le culte des sources et l'on notera qu'il s'agit d'animaux sauvages, ce que définit le terme *r'um*, d'où l'on peut conclure à la haute antiquité du mythe.

Du veau divin né et vénéré dans le haut Jourdain, il faut rapprocher le 'egel ou jeune taureau qu'on nous dit avoir été l'objet d'un culte chez les Israélites. S'il est question du veau d'or dans le désert, ce ne peut-être que la projection dans le temps d'un culte palestinien ⁽¹⁾ dont il est fait mention sous Jéroboam, qui établit deux veaux d'or, l'un à Béthel et l'autre à Dan, aux sources du Jourdain ⁽²⁾. La rencontre est trop singulière pour être l'effet du hasard. Jéroboam ne fit, certainement, que consacrer un culte local plus ancien, précisément celui dont nous trouvons l'écho dans la légende de la tablette IV AB.

De plus, comme Vatke l'a reconnu depuis longtemps, il est très probable que l'idole fabriquée à l'usage de Mika, et installée à Dan, représentait un jeune taureau ⁽³⁾. On nous dit que ce culte fut en honneur « jusqu'à la déportation du pays », ce qu'on peut entendre de la chute de Samarie en 721 av. J.-C. ⁽⁴⁾. D'ailleurs, en s'installant aux sources du Jourdain, les Danites rentrèrent dans la dépendance économique de Tyr et de Sidon, ce que leur reproche déjà le cantique de Déborah :

et Dan séjourne sur les vaisseaux de l'étranger ⁽⁵⁾.

Ainsi les textes phéniciens de Ras Shamra projettent une lumière inattendue sur les origines du « péché de Samarie » qu'au temps de Jéroboam les Israé-

⁽¹⁾ *Exode*, xxxii, 4; 8 etc... ; voir BAUDISSIN, dans HERZOG-HAUCK, *Realencycl.*, s. v. *Kalb.*, qui admet (p. 714) que le récit du « veau d'or » dans le désert est inspiré par une intention de polémique contre le culte prôné par Jéroboam. Voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 243 et suiv.

⁽²⁾ *I Rois*, xii, 20-29.

⁽³⁾ *Origines cananéennes*, p. 243-244. On notera que *Juges*, xvii, 1-4 et 7-13 se réfère à un texte qui envisageait la confection d'une idole, tandis que *Juges* xvii, 5-6 parle d'un éphod et de teraphim. Le récit de *Juges*, xviii, bloque les deux sources et cela apparaît par la

maladresse du rédacteur qui, aux versets 17 et 18, a inséré entre *ha-pesel* et *ha-masseka* (deux termes qui doivent être joints pour désigner l'idole en métal) la mention de l'éphod et des teraphim. Les deux sources se distinguent aussi par le fait que dans l'une Mika prend son fils pour prêtre et dans l'autre un lévite ; cf. *Origines cananéennes*, p. 180.

⁽⁴⁾ L. DESNOYERS, *Hist. du peuple hébreu*, I, p. 124, adopte la date de 730 correspondant à la conquête de la Galilée et de Galaad par Téglathphalasar III.

⁽⁵⁾ *Juges*, v, 17 en supprimant *lammah* avec certains manuscrits, comme le propose Kittel.

lites vénéraient au cri de « Vive ton Dieu ! ô Dan ⁽¹⁾ ». Dès lors, on suit le culte du jeune taureau divin, pratiqué aux sources du Jourdain, depuis les textes de Ras Shamra remontant au ^{xiv}^e siècle av. J.-C., jusqu'à la chute de Samarie, en passant par l'installation des Danites au cours des derniers siècles du II^e millénaire et l'intervention de Jéroboam I (931-910 av. J.-C.). Cette explication écarte toute origine égyptienne pour le culte israélite du « veau d'or ». Tiele a vu juste lorsqu'il a expliqué la représentation taumorphe de Yahvé, qualifié de « taureau (*'ebir*) de Jacob », par le contact des Israélites avec les tribus vénérant Hadad ; mais il faut reporter ce contact à une date très ancienne ⁽²⁾. Cependant, le taureau symbolisant par-dessus tout la plus grande force connue par ces populations, certains clans cananéens, tout au moins à une époque très ancienne, ont aussi rapproché El du taureau et cela est très net encore dans les textes de Ras Shamra. Yahvé a donc pu, de ce côté aussi, trouver sa voie vers une représentation taumorphe. A notre avis, il est vraisemblable que les deux taureaux de Jéroboam ne visaient pas la même assimilation pour Yahvé : à Béthel l'idole taumorphe dérivait d'une représentation de El, puisque tel était le grand dieu local, tandis qu'à Dan elle se rattachait au cycle de Ba'al. Cette répartition géographique, qui résulte de tout un ensemble de renseignements, confirme les conclusions auxquelles nous avons abouti, à savoir que le plus ancien dieu à nous connu du groupe cananéen était le dieu El et que les Cananéens n'adoptèrent Hadad, auquel ils donnèrent l'épithète de Ba'al, qu'au moment de leur extension vers le Nord quand ils atteignirent le haut Jourdain et le Liban.

Dans les très anciennes légendes phéniciennes, le Nord est le Liban ⁽³⁾. Le souvenir s'en conserve jusque dans Ezéchiel, qui met en parallèle « princes du Nord » et « Sidoniens » ⁽⁴⁾. Dans les textes de Ras Shamra, pour parler à Ba'al, dieu que les inscriptions tardives qualifient d'*akroreïtès* et de *libanéotès*, la déesse 'Anat, qui se trouve dans la région du lac de Houlé (Samak), monte *bšpm* « vers le Nord », c'est-à-dire sur le Liban. On comprend dès lors l'expression : *w B'l tb' mrym* ⁽⁵⁾ *špm* « et Ba'al gagna la (plus grande) hauteur du

(1) AMOS, VIII, 14.

(2) Cela écarte l'objection de BAUDISSIN, *l. c.*, p. 707 ; 38 et suiv.

(3) Voir SYRIA, XVI, p. 404 et suiv.

(4) EZÉCHIEL, XXXII, 30.

(5) La forme *mrym* doit s'expliquer comme en sabéen, où la racine est *rym* et où *mrym* désigne « la plus haute partie ».

Nord ⁽¹⁾ », autrement dit le Liban. Il faut comprendre également le Liban dans le passage suivant, II AB, IV-V, 82 :

La Vierge 'Anat se réjouit.
Elle dirige (ses) pas et elle gagne la terre.
Voici ! elle se dirige
vers Ba'al (sur) les hauteurs du Nord ⁽²⁾.

Les rapports étroits qui apparaissent ainsi, dès une haute époque, entre les cultes phéniciens de la côte phénicienne et les cultes pratiqués aux sources du Jourdain expliquent, à basse époque, le culte de Pan. Avec une remarquable perspicacité, M. Charles Picard a bien vu que les Phéniciens, notamment les Bérytiens, tenaient le dieu Pan en particulière vénération et que le groupe en marbre « Aphrodite, Eros et Pan » offert par l'évergète de la corporation des armateurs bérytiens de Délos, aux dieux de la mère-patrie, avait une valeur sacrée qui répondait à un *hiéros logos* phénicien ⁽³⁾. Ce dernier nous est fourni sous sa forme ancienne par la tablette IV AB que nous venons d'examiner. A l'époque séleucide Aliyan s'est mué en Pan, lui aussi dieu des sources ; en même temps, sa légende s'est amenuisée et n'a plus retenu que le souvenir de vagues rapports avec la déesse. Ainsi nous pouvons suivre depuis l'époque historique la plus reculée, où le culte revêt une forme nettement naturiste, jusqu'à la chute du paganisme, l'évolution du mythe d'Aliyan, dieu des sources.

D'une manière plus générale, qu'ils se localisent dans le Sud ou dans le Nord de la Palestine, les textes mythiques de Ras Shamra font apparaître des contacts étroits avec les anciens récits de l'Ancien Testament, d'où il résulte que nombre de ces derniers remontent à une époque beaucoup plus reculée qu'on n'avait fini par le supposer.

RENÉ DUSSAUD.

(1) II AB, IV-V, 49.

(2) II AB, IV-V, 82 et s.

(82) *smḫ Bllt 'nt*
tdš (83) *p'nm wtr 'arš*

(84) *'edk Utn pnm*

(85) *'m B'l mrym špn.*

(3) CH. PICARD, *Observations sur les sculp-*

tures bérytiennes de Délos, dans *Berytus*, II, (1935), p. 11-24. M. Picard a deviné que la déesse subissait une descente en terre et une *anodos*. Les textes de Ras Shamra nous la montrent, en effet, descendant aux enfers et un cylindre de Ras Shamra la figure, munie de la coiffure hathorique et sortant de terre à mi-corps.

TABLE

- CLAUDE F.-A. SCHAEFFER. — **Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Septième campagne (printemps 1935). Rapport sommaire.** (*Syria*, 1936, p. 105-149.) [Pl. XIII-XXIII.]
- CH. VIROLLEAUD. — **'Anat et la Génisse. Poème de Ras Shamra (IV AB).** (*Syria*, 1936, p. 150-173.) [Pl. XXIV.]
- CH. VIROLLEAUD. — **Les chasses de Baal. Poème de Ras Shamra (BH).** (*Syria*, 1935, p. 247-266.) [Pl. XLV.]
- CH. VIROLLEAUD. — **Hymne phénicien au dieu Nikal et aux déesses Kôšarôt provenant de Ras Shamra (NK).** (*Syria*, 1936, p. 209-228.) [Pl. XXV.]
- R. DUSSAUD. — **Le commerce des anciens Phéniciens à la lumière du « poème des dieux gracieux et beaux ».** (*Syria*, 1936, p. 59-66.)
- R. DUSSAUD. — **Cultes cananéens aux sources du Jourdain, d'après les textes de Ras Shamra.** (*Syria*, 1936, p. 283-295.) [Pl. LIV-LV.]



UNIVERSITY OF CHICAGO



17 622 816

DS99
.R3S3
v.7

Schaeffer.

La septieme campagne de
fouilles a Ras Shamra
1935.

1286202

JUL 18 1966

H. J. ...

1286202

ORIENTAL INSTITUTE

UNIVERSITY OF CHICAGO



17 622 816